

RECHERCHES  
SUR  
L'ORIGINE  
DU  
DESPOTISME  
ORIENTAL.

Ouvrage posthume de

Mr. BOULANGER.

Monstrum horrendum, informe, ingens. . . .

Virg.



A LONDRES. MDCCLXIII.





---

---

R E C H E R C H E S  
S U R  
L' O R I G I N E  
D U  
D E S P O T I S M E.

S E C T I O N I.

*Différens sentimens sur l'Origine de Despotisme.*

**L**ES Monarques de l'Orient nous sont représentés comme les arbitres souverains du sort des peuples qu'ils gouvernent, & leurs sujets, comme des esclaves destinés dès leur naissance à porter le joug d'une humiliante & déplorable servitude. Si nous faisons passer devant nos yeux les histoires & les relations d'Asie, nous verrons avec étonnement que depuis une très longue suite de siècles il n'y a point eu d'autres Loix en ces

climats que la volonté des Princes, & qu'ils ont toujours été regardés comme des Dieux visibles, devant qui le reste de la terre anéantie devoit se prosterner en silence. De nos jours encore les voyageurs y sont souvent témoins des scènes tragiques & barbares que produit sans cesse cette constitution révoltante, qui fait qu'un seul est tout, & que le tout n'est rien.

C'est dans ces tristes regions que l'on voit l'homme sans volonté, baisser ses chaînes; sans fortune assurée & sans propriété, adorer son Tyran; sans aucune connoissance de l'homme & de la raison, n'avoir d'autre vertu que la crainte; &, ce qui est bien digne de notre surprise & de nos réflexions, c'est là que les hommes portant la servitude jusqu'à l'héroïsme, sont insensibles sur leur propre existence, & bénissent avec une religieuse imbécillité le caprice féroce qui souvent les prive de la vie; seul bien qu'ils devraient posséder, sans doute, mais qui selon la Loi du Prince, ne doit appartenir qu'à lui seul, pour en disposer comme il lui plait.

Plus on a réfléchi sur les traits qui caractérisent les Souverains & les Peuples Asiatiques, plus on a désiré de connoître comment le genre-humain, né libre, amoureux & jaloux à l'excès de sa liberté naturelle, sur-tout dans les siècles primitifs, a pu totalement oublier ses droits, ses privilèges, &



perdre ce bien précieux, qui fait tout le prix de son existence. Quels événemens ou quels motifs, en effet, ont pû contraindre ou engager des êtres doués de raison, à se rendre les instrumens muets & les objets insensibles des caprices d'un seul de leurs semblables ? Pourquoi dans un climat tel que l'Asie, où la Religion a toujours eu tant de pouvoir sur les esprits, pourquoi, dis-je, le genre humain y a-t-il, par un concert unanime & continu, rejeté le don le plus beau, le plus grand, & le plus cher qu'il ait reçu de la nature, & a-t-il renoncé à la dignité qu'il tient de son Créateur ? Cette étrange disposition des esprits Asiatiques, & cette malheureuse situation de la plus belle partie du Monde, ont extrêmement touché dans tous les tems les Philosophes, les Historiens, & les Voyageurs ; il en est peu qui n'ayent essayé d'en donner quelques raisons, & d'en chercher les sources, soit dans le moral, soit dans le physique de ces climats, mais plus encore dans leur seule imagination, dépourvue des connoissances nécessaires pour la solution & le développement d'un problème aussi difficile qu'intéressant.

Quelques-uns ont pensé que pour parvenir aux causes primitives de cette dégradation du genre humain, il falloit remonter à des siècles sauvages, où les hommes errans & timides se seroient soumis au plus fort, les uns de gré, les autres en-

suite par la force. Ceux qui ont adopté ce sentiment, paroissent n'avoir point fait attention que c'est dans cet état de vie sauvage qu'une pareille révolution a dû le moins arriver, puisque c'est dans cet âge que le prix de la liberté a dû être le plus connu & le mieux senti; elle étoit alors le seul bien du genre-humain : comment auroit-il pû s'en dépouiller ? Elle est encore l'unique trésor de l'Amérique ; & pourroit-on nier que l'amour que les Américains lui portent ne soit la raison pour laquelle les Tonnerres Européens qui les ont effrayés, ne les ont néanmoins jamais pû subjuguier ? L'on n'a fait d'esclaves dans cette vaste contrée que des Mexicains & des Péruviens, qui n'étoient déjà plus des hommes libres au tems de l'arrivée des Cortez & des Pizzaro. Il est donc aussi contraire à la raison qu'à l'expérience, de présumer, que des Nations sauvages aient pû, dans telle occasion & pour tel sujet que ce puisse être, se soumettre de plein gré à un seul. Il est encore bien moins vraisemblable que ce genre de Gouvernement ait pû s'établir chez de tels Peuples par la force. Quelles sont les voyes & les armes capables d'assujettir un homme qui est libre de fuir, qui est dans l'usage d'errer d'un lieu dans un autre, & qui n'ayant que sa liberté à conserver, a tant de facilité pour le faire ? *En vain tu poursuis les Scythes, disoit leur Ambassadeur au*

plus grand Conquérant du Monde, *je te défie de les atteindre : notre pauvreté sera toujours plus agile que tes armées.*

D'autres ont été chercher l'origine du Despotisme & son établissement chez des Peuples raisonnables & civilisés, que quelques ambitieux trop heureux auront soumis par des moyens violens, mais continus & toujours soutenus par la terreur ; ce qui aura fait naître l'esclavage, ou au moins en aura préparé le joug & l'habitude. L'Histoire sembleroit justifier ce système ; mais si l'on retrouve quelques rapports entre les événemens arrivés depuis que ce cruel gouvernement est né & a étendu ses limites, on ne peut néanmoins y voir qu'une fausse conjecture, si l'on essaye de l'appliquer au Despotisme primitif. Le premier homme qui a tenté de soumettre ses semblables, a dû, chez des peuples civilisés, comme chez des peuples sauvages, soulever les autres contre lui. Avant la conquête, il auroit fallu lever une armée, qui n'est qu'une suite de la conquête.

Le Gouvernement domestique des premiers hommes a encore été regardé par plusieurs politiques, comme le principe originel du Despotisme. Un Père, chef de sa famille, en est, disent-ils, devenu le Roi & le Despote, à mesure que cette famille s'est étendue, & que ses branches multipliées autour du Trône, ont commencé à former



un grand peuple ; mais quand il seroit aussi certain qu'il l'est peu, que le pouvoir des pères dans les premiers âges ait été un pouvoir absolu sur leurs enfans, les enfans devenus à leur tour des chefs de familles particulières, eussent eu, sans doute, le même droit qu'avoit eu leur Père commun, de présider chacun dans leurs habitations. En admettant ainsi le pouvoir paternel comme la source des autorités primitives, loin d'en voir sortir ces grandes Monarchies, & ces grandes Sociétés régies par une même volonté, on n'a dû voir qu'une multitude de petit centres, & de cercles isolés les uns des autres, gouvernés séparément sur le modèle, mais non sur la loi du cercle originel. Il est vrai que leur source commune a dû produire entre eux quelques liaisons & quelques rapports. Je soupçonnerois volontiers que c'est à cette liaison que quelques Aristocraties, par la suite des tems, auront dû leur origine. Le pouvoir paternel, devenu composé & comme dépendant de la Société par le progrès des familles, a dû nécessairement y donner lieu : mais je ne vois point la source du pouvoir arbitraire & sans bornes. Comment d'ailleurs l'autorité paternelle, qui reconnoit les loix de la nature, auroit-elle pû produire le Despotisme qui n'en reconnoit point ?

Plusieurs ont encore été chercher les causes secrètes de ce Gouvernement dans les dispositions

naturelles que les peuples semblent avoir reçu de leurs climats, qui les rendent plus ou moins propres à connoître le prix de leur existence, & plus ou moins vifs sur leurs intérêts. L'Histoire nous montre l'Europe toujours brave, toujours jalouse de sa liberté ; elle nous fait voir au contraire l'Asie plongée en tout temps dans l'indolence & la servitude. Il a paru naturel d'attribuer aux climats des rapports aussi constans & aussi suivis ; l'uniformité du caractère des diverses nations qui se sont succédées de siècle en siècle dans des deux parties du Monde, paroissant confirmer cette idée, a fait aussi penser que le climat de l'une produisoit des hommes libres, & que le climat de l'autre ne pouvoit produire que des esclaves.

Quoique l'expérience & une multitude de faits semblent de plus en plus autoriser & justifier ce sentiment, il seroit peu raisonnable de regarder la nature du sol, ou de la température de l'Asie, comme l'unique cause de la servitude qui y régné & qui y a toujours régné : ce seroit tout accorder au physique, aux dépens d'une infinité de causes morales & politiques, qui ont pu y concourir ; ce seroit attribuer à un seul ressort, que l'on prétend connoître, tous les effets d'une machine qui peut, & doit avoir plusieurs autres mobiles, qu'on a peut-être négligé d'examiner. Tel que soit le pouvoir des climats sur les divers habi-

tans de la terre, nous pouvons être certains, par exemple, qu'il n'y à aucune action physique, qui puisse éteindre dans l'homme le sentiment naturel de ses plus chers intérêts, & moins que l'éducation & les préjugés n'y coopèrent, en ne lui présentant dès l'enfance que de faux principes sur son bonheur réel & sur ses vrais devoirs. Tout fait sentir au jeune Asiatique qu'il est esclave, & qu'il doit l'être ; tout apprend à l'Européen qu'il est raisonnable, & l'Américain voit qu'il est libre.

Voilà, sans doute, quel est le grand ressort qui seconde l'action des climats & la véritable cause des diversités que nous voyons dans le genre de vie, dans la façon de penser & dans le gouvernement de toutes les Nations. Echangeons leurs principes, & nous pouvons être sûrs qu'indépendamment de toute la vertu & de toute l'influence de leur climat, nous verrons la liberté dans l'Asie, la raison dans l'Amérique, & l'esclavage dans l'Europe. Les difficultés qu'on rencontreroit en faisant cet échange, seroient vraisemblablement en raison de la force du physique de chaque lieu ; il faudroit, suivant les climats, plus ou moins de temps, ou plus ou moins de peine ; mais à la fin l'éducation seroit certainement victorieuse.

L'Asie peut nous fournir la preuve de ce que je viens d'avancer sur l'insuffisance de l'action des climats, lorsque cette action n'est point combinée



avec les préjugés des hommes. Cette partie du Monde est trop vaste & trop étendue pour avoir partout le même Ciel, la même zone & la même température ; on ne voit néanmoins aucune modification dans les préjugés qui y régissent, & malgré toutes les variétés du sol, une cause secrète lui fait subir par-tout une même loi ; le Nord comme le Midi, l'Orient comme l'Occident de cette immense Région, n'obéissent qu'à des Despotes, & ne reconnoissent d'autre loi que la volonté de leurs Souverains. Il doit donc nécessairement y avoir dans l'Asie des contrées, où le Despotisme ne doit rien au climat où il régit ; il y doit tout à l'habitude & aux préjugés de ses esclaves. L'Amérique produiroit aussi de semblables objections aux Physiciens politiques ; elle contenoit deux grands Etats despotiques, environnés de Nations libres & vagabondes. Il en est de même de l'Afrique, où l'on voit un mélange bizarre de peuples soumis à de grands & de petits Despotes, & de Barbares errans dans ses déserts.

Je n'accumulerai point ici, contre ces prétendues influences du ciel & de la terre, une multitude d'autres réflexions, qu'une saine Philosophie, & le sentiment naturel sont capables de présenter à tous les hommes ; il en résulteroit toujours que l'état des Nations & leurs divers gouvernemens dépendent essentiellement de leurs préjugés. Ces

sons donc de nous arrêter sur des systêmes faux en eux-mêmes, ou du moins incomplets ; abandonnons des recherches peu heureuses jusqu'ici, & n'ayons plus recours à des chimères physiques & politiques pour expliquer les erreurs humaines, car le Despotisme en est une.

## SECTION II.

*Route qu'il faut suivre pour parvenir aux véritables sources du Despotisme.*

**L**E Despotisme est une erreur, & une suite des erreurs du Genre humain ; ainsi ce n'est point dans le physique de chaque lieu, ni par le secours d'aucun systême philosophique, qu'il en faut chercher la source pour la montrer aux hommes, & pour les instruire. C'est à des faits qu'il faut recourir ; c'est sur eux qu'il faut appuyer des preuves, qui soient elles-mêmes des faits : ce sont les détails & les usages, ce sont toutes les coutumes de ce gouvernement qu'il faut étudier, rapprocher & concilier les unes avec les autres & avec la grande chaîne des erreurs humaines, pour en connoître l'esprit, & pour parvenir ensuite aux véritables points de vue qu'ont eu primitivement ces usages & ces coutumes. C'est en suivant cette

route, à l'aide de toutes les connoissances que j'ai tâché d'acquérir sur l'histoire de la nature, que je crois être enfin parvenu à découvrir quelle est la véritable origine du Despotisme : il m'a semblé qu'il ne s'étoit point établi sur la terre, ni de gré, ni de force ; mais qu'il n'avoit été dans son origine, qu'une triste suite & une conséquence presque naturelle du genre de gouvernement que les hommes s'étoient donné dans des siècles extrêmement reculés, lorsqu'ils prirent pour modele le gouvernement de l'Univers, régi par l'Etre suprême ; projet magnifique, mais fatal, qui a précipité toutes les Nations dans l'idolâtrie & dans l'esclavage, parce qu'une multitude de suppositions qu'il a fallu faire, ont ensuite été regardées comme des principes certains ; & qu'alors les hommes perdant de vue ce qui devoit être le vrai mobile de leur conduite ici-bas, ont été chercher des mobiles surnaturels, qui, ne'étant point faits pour la terre, les ont trompés, & les ont rendu malheureux.

Avant de nous engager dans la carrière qui m'a conduit à cette découverte, il sera nécessaire de faire connoître quelles ont été les circonstances qui ont porté les sociétés à concevoir une idée si haute & si sublime. Nous examinerons ensuite quel a été ce genre de gouvernement qu'elles avoient choisi & établi ; nous le chercherons dans l'histoire ; nous étudierons ses coutumes & ses usages, & nous



verrons découler de cet examen une multitude de connoissances inattendues, qui nous apprendront comment ce point de vue primitif si beau, & qui paroît si digne de créatures pensantes, s'est changé en un desert rempli d'horreurs & de misères ; nous découvrirons quels sont les maux qui sont sortis d'un plan qui n'avoit eu pour objet que le bonheur du genre-humain, & nous appercevrons enfin comment les hommes ont été avilis & dégradés par les conséquences d'un principe qui les couvre de gloire.

L'alliance étroite & funeste, que j'ai trouvée entre l'idolatrie & le Despotisme, augmentera l'horreur que doit nous causer cet odieux gouvernement ; mais elle nous obligera aussi d'en examiner l'origine, parce qu'elle fait une partie essentielle de son histoire. Je ne rappellerai point les différens systêmes qu'ont imaginé les anciens & les modernes sur les sources de ce culte insensé de nos pères. Je marcherai vers l'idolatrie comme vers le Despotisme, par une route qui n'a pas encore été frayée, & j'arriverai à leurs sources, sans m'embarrasser des hypothèses, des conjectures & des préventions de ceux qui m'ont précédé.

Je ne pourrai point développer ces importantes anecdotes de l'esprit humain, sans lui présenter le tableau de ses erreurs ; perspective humiliante en elle-même, & quelquefois dangereuse par les suites.

S'il y a cependant quelque danger à le faire, ce ne peut être que dans la façon de s'y prendre ; ce seroit en ne lui présentant ce tableau que pour l'avilir & le dégrader, que pour lui faire des reproches amers & infructueux, & pour achever de lui ôter le peu de confiance qui lui reste en sa raison, dont une morale mystique n'a déjà que trop affoibli le ressort. Il y auroit du danger sans doute à n'instruire l'homme de ses égaremens qu'en Philosophe austère, & en ennemi du Genre humain ; ce seroit le porter au désespoir, & le réduire à la condition des bêtes. Ce n'est point là l'objet de cette Philosophie bienfaisante & éclairée qui fait la gloire de notre siècle, & dont je cherche à suivre l'esprit : aussi éloigné de tous sentimens extrêmes qu'amie du vrai, elle fait prendre le milieu entre le faux sublime de la superstition, lorsqu'elle prétend porter l'homme au-dessus de sa sphère & le Stoïcisme atrabilaire & sauvage, qui quoiqu'ennemi du fanatisme en est un lui-même : Il est aussi capable que lui d'égarer l'homme, parce qu'il ne lui donne que des leçons propres à méconnoître sa nature, son état & ses devoirs ici-bas. La saine Philosophie évite ces écueils ; elle sçait ramener l'homme à lui-même & le consoler de ses égaremens. Lorsqu'elle apprend aux habitans de notre planète qu'ils se sont trompés, ce n'est point pour leur persuader qu'ils n'ont

point de raison ou qu'ils doivent la craindre, c'est pour leur faire remarquer qu'ils n'en ont point toujours fait un usage convenable. Cet avertissement porte toujours avec lui son instruction ; car sur telle partie de leurs usages ou de leurs opinions qu'il puisse tomber, il suffit de rapeller avec douceur l'esprit de l'homme à la raison, pour tôt ou tard y ramener ses pas ; il n'est point d'erreurs qui ne lui soient nuisibles. Ce même avertissement procure ensuite une vraie consolation ; l'instruction qu'il renferme en est une pour la raison, naturellement amie de la vérité, & pour laquelle elle a toujours un penchant invincible.

Il est encore un autre point de vue utile & consolant, que la vraie Philosophie ne néglige point de faire appercevoir aux hommes dans le tableau même de leurs erreurs ; elle leur montre qu'il n'y a point de fausses opinions, point de préjugés, point de traditions ridicules ou d'usages corrompus, qui n'aient eu dans leur origine quelque excellente vérité pour base, & souvent même quelques principes qui font honneur à l'humanité : d'où il arrive que l'historique de ces erreurs en devient la meilleure preuve ; alors le courage de l'homme se relève, la confiance qu'il étoit prêt de ne plus avoir en sa raison, se ranime ; il apprend que ce n'est ni l'abus qu'il en a fait, ni son orgueil, qui ont produit ses chûtes ; qu'elles viennent de ce



qu'il a cessé de faire usage de sa raison, & de ce qu'il ne l'a point assez estimée; il reconnoit que s'il est tombé dans toutes sortes de désordres, ce n'a point été parce que sa nature a dégénéré & s'est infectée d'une prétendue corruption, mais parce qu'il a trop respecté les institutions de ses pères, sans se défier du tems qui corrompt les meilleures choses; parce qu'il ne s'est point aperçû des altérations qui les ont insensiblement changées; parce qu'il a continué de les respecter aveuglément, en cessant de penser & de réfléchir par lui-même; enfin parce qu'il s'est imaginé toujours suivre les loix & les usages de ses ancêtres, lors qu'il n'en suivoit plus que le spectre & le fantôme.

C'est en mettant cet important point de vûe dans tout son jour, qu'il ne peut y avoir aucun danger d'offrir aux hommes la peinture & l'histoire de leurs erreurs; en les faisant ressouvenir de leur raison, on ne peut que les rendre meilleurs & plus heureux. En détruisant une foule de faux principes & de faux mobiles, qui tantôt les élèvent trop, & tantôt les rabaisent au-dessous d'eux-mêmes, on ne peut qu'écarter l'incertitude de leur état, & les ramener aux véritables connoissances de leurs intérêts & de leurs devoirs. Puissé le genre-humain, que j'aime & que je respecte, parce que la nature m'y porte & que la

raison me l'ordonne, profiter un jour de toutes les instructions & des consolations que mon ouvrage pourra lui fournir ! c'est à lui que je le consacre, bien plus qu'à mes concitoyens dont il est de mon devoir de ménager la foiblesse.

### SECTION III.

*Les anciennes révolutions de la Nature sont les sources innocentes de toutes les erreurs humaines.*

**N**OUS sommes tous les jours les témoins de la facilité avec laquelle un homme, rendu à la tranquillité, perd le souvenir des maux qu'il a soufferts, & de l'ardeur avec laquelle il s'occupe à réparer ses anciennes misères. Nous remarquons même souvent qu'un rayon de joye & de contentement suffit pour suspendre nos peines, que nous sommes alors disposés à ne plus regarder que comme de mauvais songes. Il en a été de même du genre-humain ; après avoir été presque entièrement exterminé par les anciennes révolutions de la Nature, il a tout oublié ; & lorsque le repos lui fut rendu, il n'a songé qu'à réparer ses pertes.

Les siècles ont vû des tems déplorables, où l'ordre de la Nature troublé & renversé a préci-

pité tous les êtres de nôtre Globe dans des calamités sans nombre. Le Monde a perdu sa lumière ; - la marche du Soleil & des planètes s'est altérée ; les continens que nous habitons ont été des scènes mouvantes, où les incendies, les inondations, les tremblemens & les ténèbres ont régné tour à tour, & sur lesquels les mers, les fleuves & les rivières, tantôt débordées, tantôt desséchées, ont produit mille fléaux successifs, qui ont désolé le genre-humain.

Il a été des tems où l'homme s'est regardé comme l'objet de la haine & de la vengeance de toute la nature irritée ; toutes les sociétés ont été rompues ; les hommes ont été obligés d'errer à l'aventure sur les ruines du Monde, au gré de tous les fléaux qui sembloient les poursuivre ; ils étoient alors sans secours, sans subsistance & sans consolation ; retirés dans les montagnes, elles s'écroûloient sous leurs piés ; fugitifs dans les plaines, les eaux venoient les submerger ; cachés dans les antres & les cavernes, ils y étoient ensevelis tous vivans ; enfin toujours errans, toujours cherchans de nouveaux climats & de nouveaux aziles, partout ils étoient persécutés.

Les monumens naturels qui restent par tout le monde de ces anciennes & effroyables catastrophes, font aujourd'hui, & depuis une infinité de siècles, méconnus de presque tous les habitans de



la Terre : ce n'est qu'un petit nombre de Physiciens & de Philosophes, qui, depuis un siècle tout au plus, commencent à y lire l'histoire ancienne de la Nature & du genre-humain.\* Mais tout ce qu'ils y voyent n'est encore considéré de la plupart que comme des objets plus amusans & plus frivoles qu'instructifs & intéressans. Les sublimes anecdotes de la Nature, gravées par toute la Terre en caractères ineffaçables & faits pour toutes les Langues, ne sont regardées que comme des songes & des chimères, par le vulgaire prévenu, qui ne veut ni voir ni penser par lui-même.

Si l'on a méconnu les monumens naturels de ces grands événemens, l'on a encore plus méconnu les monumens historiques ; l'on a négligé de maintenir & de conserver les usages, les coutumes & les institutions civiles & religieuses que les anciens peuples avoient établies, pour perpétuer à jamais le souvenir des malheurs du monde, & pour instruire les races futures de son inconstance & de sa fragilité. Il est pourtant vrai qu'il y a peu de Nations qui n'aient conservé à ce sujet quelques traditions confuses ; quelques-unes même ont des livres d'une très haute antiquité, qui semblent nous

\* Voyez *Telliamed*. l'*Hist. nat.* de Mr. de Buffon, Tom. I. La préface du Tom. III. des *Ouvres* de Mr. Leibmann, &c.

apprendre tout ce qu'il est possible de savoir sur cette partie de l'histoire du Monde, & nous en désigner précisément le tems & la durée. Mais tout ce que ces traditions & ces prétendues histoires, que chaque peuple révère comme sacrées, nous ont transmis sur les révolutions de la Terre, ne nous présente que des vestiges foibles, tronqués, mutilés & corrompus; les causes, les progrès, les effets & les suites de ces événemens n'y sont que des fables; on n'y remarque aucuns détails qui soient conformes aux mouvemens de la Nature, & analogues à la multitude & à la variété des phénomènes & des accidens, qui ont été sans nombre dans le Ciel & sur la Terre. Il n'y a pas un seul de ces livres, dans lesquels on prétend faire voir aux hommes l'histoire de leur origine, qui ait insisté sur cette fameuse époque, comme sur la cause & la source des loix, des coutumes, des Gouvernemens & des Religions. Ils gardent tous un profond silence sur les impressions que les malheurs du monde ont faites sur les hommes, aussi-bien que sur les suites bonnes ou mauvaises qu'ont eu ces mêmes impressions.

Le Déluge universel qui submergea le genre-humain, suivant les annales des Hébreux, y paroît avoir moins de suites que n'en avoit chez les Romains une inondation du Tibre; c'est un

fait isolé, aussi-tôt oublié que raconté, & qui ne tient plus à aucun des événemens des siècles qui ont suivi ; ce sont cependant les révolutions de la Nature, qui, après avoir détruit les Nations, ont ensuite été les vrais législateurs des sociétés renouvelées ; ce sont elles, qui, après avoir rendu les Nations aussi religieuses qu'elles avoient été misérables, sont par la suite devenues la matière, l'objet & la cause innocente de toutes les fables, de tous les Romans de l'Antiquité, de toutes les erreurs politiques & religieuses qui ont séduit l'esprit de l'homme, & de toutes les opinions qui ont produit ses malheurs & sa honte.

Ce sera donc l'homme échappé de la ruine du Monde, que nous allons considérer & étudier ; nous résoudrons par là une infinité de problèmes qui concernent l'homme actuel & le Genre-humain depuis les tems connus. Ce ne sera point un Sauvage, un être métaphysique, ou cette créature créée parfaite & qui s'est corrompue, chimère dont tant de Docteurs & de Savans se sont vainement occupés ; ce sera un être réel, que nous examinerons dans un état réel : en le suivant pas à pas à mesure qu'il s'écartera de cette époque, il ne nous mènera point à des conjectures solitaires, & qui ne tiendront à rien, mais à une route immense, où toutes les parties de la fable & de l'histoire viendront aboutir, s'éclaireront les unes



par les autres, & se rangeant d'elles-mêmes dans l'ordre convenable, exposeront à nos yeux la véritable chaîne des annales du Monde moral & politique.

Je ne parle ici, & je ne parlerai dans cet Ouvrage que des tems qui ont suivi ceux qui ont donné à l'Univers la disposition qu'il a présentement, & que nous lui connoissons depuis un grand nombre de siècles. A l'égard des tems qui les ont précédés, ils sont pour moi comme s'ils n'eussent jamais été ; bien qu'ils aient existé, ils ont été si obscurs, même pour l'antiquité la plus reculée, que la plupart des Peuples anciens se sont imaginé voir la création & la naissance de toutes choses dans les anecdotes déjà corrompues de ce qui n'étoit que le renouvellement du Monde ; erreur goffière, qui en a fait naître une infinité d'autres, comme nous le verrons dans le cours de cet Ouvrage.

fait isolé, aussi-tôt oublié que raconté, & qui ne tient plus à aucun des événemens des siècles qui ont suivi; ce sont cependant les révolutions de la Nature, qui, après avoir détruit les Nations, ont ensuite été les vrais législateurs des sociétés renouvelées; ce sont elles, qui, après avoir rendu les Nations aussi religieuses qu'elles avoient été misérables, sont par la suite devenues la matière, l'objet & la cause innocente de toutes les fables, de tous les Romans de l'Antiquité, de toutes les erreurs politiques & religieuses qui ont séduit l'esprit de l'homme, & de toutes les opinions qui ont produit ses malheurs & sa honte.

Ce sera donc l'homme échappé de la ruine du Monde, que nous allons considérer & étudier; nous résoudrons par là une infinité de problèmes qui concernent l'homme actuel & le Genre-humain depuis les tems connus. Ce ne sera point un Sauvage, un être métaphysique, ou cette créature créée parfaite & qui s'est corrompue, chimère dont tant de Docteurs & de Savans se sont vainement occupés; ce sera un être réel, que nous examinerons dans un état réel: en le suivant pas à pas à mesure qu'il s'écartera de cette époque, il ne nous mènera point à des conjectures solitaires, & qui ne tiendront à rien, mais à une route immense, où toutes les parties de la fable & de l'histoire viendront aboutir, s'éclaireront les unes

par les autres, & se rangeant d'elles-mêmes dans l'ordre convenable, exposeront à nos yeux la véritable chaîne des annales du Monde moral & politique.

Je ne parle ici, & je ne parlerai dans cet Ouvrage que des tems qui ont suivi ceux qui ont donné à l'Univers la disposition qu'il a présentement, & que nous lui connoissons depuis un grand nombre de siècles. A l'égard des tems qui les ont précédés, ils sont pour moi comme s'ils n'eussent jamais été ; bien qu'ils aient existé, ils ont été si obscurs, même pour l'antiquité la plus reculée, que la plupart des Peuples anciens se sont imaginé voir la création & la naissance de toutes choses dans les anecdotes déjà corrompues de ce qui n'étoit que le renouvellement du Monde ; erreur goffiére, qui en a fait naître une infinité d'autres, comme nous le verrons dans le cours de cet Ouvrage.



## SECTION IV.

*Impressions que les malheurs du Monde ont dû faire sur les Hommes.*

**M**Algré l'obscurité dans laquelle il paroît que nous devons nécessairement tomber en franchissant les bornes historiques, nous ne manquerons pourtant point de flambeaux & de guides sûrs en cherchant au delà, c'est-à-dire en fouillant dans les espaces ténébreux, que le plus grand nombre regarde comme imaginaires, où nous trouverons des faits naturels, & des institutions humaines. Pour éclaircir le vrai tombé dans les ténèbres, & pour y faire rentrer à leur tour toutes les chimères sacrées auxquelles l'ignorance & l'imposture ont donné l'existence, il suffira de nous transporter un instant au milieu des anciens témoins des calamités du Monde, d'examiner comment ils en étoient alors affectés, de remarquer les impressions naturelles que ces désastres devoient produire en eux, & les sentimens dont ils devoient être pénétrés ; nous appliquerons ensuite ces mêmes sentimens & les suites naturelles de ces impressions à tous les usages de l'Antiquité, c'est-à-dire à la police & aux loix anciennes, à tous les

cultes, à tous les Gouvernemens, enfin à toute la conduite & à toutes les opinions du Genre-humain, dans tous les siècles que nous pouvons connaître. Tel va être le moyen avec lequel nous résoudrons facilement une multitude d'énigmes & de problèmes ; leur solution offrira de nouvelles sciences au Monde, & dévoilera à nos yeux surpris une antiquité toute nouvelle.

Avant d'enter dans cet examen, je dois prévenir que l'on doit bien se garder d'imaginer que le Genre-humain, dans les tems où nous voulons l'étudier, & comme le surprendre, ait été différent du Genre-humain d'aujourd'hui ; c'est une erreur dont il faut se défaire. Six ou sept mille ans d'intervalle, que l'on met communément entre les premiers hommes connus & ceux de notre âge, ont fait supposer à un grand nombre de Savans qu'il pouvoit & qu'il devoit y avoir entr'eux & nous des différences très marquées. Il est arrivé de là que dans les questions philosophiques qui les ont concernés, nous avons été portés à en augmenter les difficultés en raison de l'éloignement des tems, & que nous les avons réellement augmentées, parce que nous nous sommes écartés de nous mêmes, qui ressembloient à nos pères, comme nos pères nous ressembloient ; toute la différence qu'il doit y avoir entr'eux & nous, ne consiste que dans quelques inventions & dans quelques con-

noissances que nous avons acquises depuis eux ; à l'égard de certains sentimens ou préjugés naturels, & de certaines idées qui sont presque identifiées avec l'esprit & le caractère de l'homme, & qui le saisissent malgré lui en de certaines occasions, nous devons être sûrs que les anciens ont été les mêmes que nous; ils ont pensé, ils ont senti comme nous, & comme nos neveux penseront & sentiront dans des milliers de siècles, s'ils se trouvent dans des circonstances propres à faire naître ou à réveiller ces idées & ces sentimens.

Actuellement prévenus de cette ressemblance, pour nous tracer une image des impressions qu'ont faites les malheurs du Monde sur ceux qui en ont été les témoins, il doit nous être égal de nous transporter au milieu d'eux, en nous repliant sur nous-mêmes, ou de supposer que ces malheurs arrivent de nos jours, & que nous sommes témoins de toutes les mêmes calamités qui ont autrefois ravagé l'Univers, & presque anéanti le Genre-humain.

Que penserions-nous donc, si le Soleil éteint cessoit de donner sa lumière ? si les forces exaltées de la Nature changeoient son harmonie en un nouveau cahos ? si les mers inondoient les terres ? si les terres se soulevoient contr'elles ? Que dirions-nous si des milliers de volcans s'embrasoient de toutes parts ? si le feu, le sou-



phre, le bitume s'élançoient par torrens du sein des montagnes ? si la plupart des Continens brisés s'enfonçoient sous nos pieds ? Que penseroit enfin le Genre-humain d'aujourd'hui s'il se trouvoit au milieu de tant de fléaux & de tant de défolations ? Il ne faut pas beaucoup de Philosophie & de Métaphysique pour le deviner. Il croiroit être à la fin du Monde ; il s'imagineroit être au jour de la justice & de la vengeance ; il s'attendroit à chaque instant à voir le Juge suprême venir demander compte à l'Univers, & prononcer ces redoutables arrêts que les méchans ont toujours craints, & que les justes ont toujours attendus. Tels sont les sentimens dont on seroit alors saisi & occupé. Ces dogmes sacrés de la fin du Monde, du Jugement dernier, du grand Juge, & de la vie future, se retraceroient avec force à notre esprit, & affecteroient profondément & généralement tous les habitans & toutes les Nations de la Terre. Ces mêmes dogmes affecteront un jour nos neveux, s'ils se trouvent dans ces fatales circonstances : ce sont eux qui ont affecté pareillement nos pères, quand ils ont vu cesser la primitive harmonie de l'Univers.

On trouvera peut-être ces idées ou trop simples ou trop composées pour les tems où je viens de me transporter. On voudroit sans doute que je pénétrasse dans l'esprit humain, pour y chercher comment ces idées ont pu y naître une première

fois : c'est un travail que je laisse à d'autres ; ils peuvent philosopher tout à leur aise sur les opinions de ces instans de terreur, qui ne sont point ceux de la Philosophie. Il me suffit ici de savoir que ce sont ces dogmes qui ont vivement agi sur l'esprit & sur le cœur des hommes, dans toutes les situations extrêmes de la Nature. Passons aux suites bonnes & mauvaises qu'ont eu ces impressions.

## SECTION V.

*Premiers effets des impressions des malheurs du Monde sur la Religion & sur le Gouvernement des hommes.*

**I**L faudroit peu connoître les hommes, pour douter que dans des tems aussi malheureux, & dans les premiers âges qui les ont suivis, ils n'aient été très religieux, & que ces calamités ne lui aient alors tenu lieu de Missionnaires sévères & de puissans Législateurs, qui auront tourné toutes ses vûes du côté du Ciel, du côté de la Religion, & du côté de la Morale. Cette multitude d'institutions austères & rigides dont on trouve de si beaux vestiges dans l'histoire de tous les Peuples fameux par leur antiquité, procède vraisemblablement de cette source ; il en doit être de même de leur police. C'est

sans doute à la suite de ces tems déplorables qui avoient réduit l'espèce humaine, renversé son séjour, & détruit sa subsistance, qu'ont dû être faits ces réglemens admirables, que nous trouvons chez les anciens peuples, sur l'agriculture, sur le travail & l'industrie, sur la population, sur l'éducation, & sur tout ce qui concerne l'économie civile & domestique.

Ce fut sans doute alors que l'unité de principe, d'objet & d'action, s'étant ranimée parmi les mortels réduits à un petit nombre & pressés des mêmes besoins, les premières loix domestiques devinrent la base, ou pour mieux dire, les seules Loix des Sociétés, ainsi que nous le prouvent toutes les anciennes législations. Comme la guerre forme des Généraux & des soldats, comme les troubles & les agitations forment de grands Orateurs, de même les maux extrêmes du genre humain, & la grandeur de sa misère & de ses nécessités, ont donné lieu aux loix les plus simples & les plus sages, & à toutes les législations primitives, qui ont eu principalement pour objet le vrai & le seul bien de l'humanité. Dans ces momens critiques, l'homme devenu sage & raisonnable par ses malheurs, ne s'est point conduit par la coutume, comme il pouvoit faire auparavant, ou comme nous faisons aujourd'hui; il a été forcé de réfléchir & de penser par lui-même,



& de pourvoir à son bonheur par les institutions les plus solides & les plus utiles.

C'est à ces anciennes loix, fruits heureux des malheurs du Monde, que les Chinois & les Egyptiens ont dû le nom de *Sages*, qui leur a été donné par toutes les nations anciennes & modernes. Nous ne devons point croire, cependant, qu'ils aient été les seuls qui se soient alors prescrit une police & des loix; c'est vraisemblablement parce qu'ils les ont plus long-tems conservées que les autres Peuples, & qu'ils ont soutenu avec plus de respect & de soin l'édifice de la législation primitive, ainsi que leur histoire nous le confirme. Peut-être pourroit-on regarder le rare & singulier privilège des Chinois & des Egyptiens comme un indice que l'un ou l'autre de ces deux peuples a été la tige commune des nations, depuis le renouvellement du Monde. Une foule d'anecdotes historiques, de similitudes & de convenances, y ont déjà porté quelques Ecrivains plus hardis que les autres; mais plusieurs motifs aussi forts & aussi solides que les leurs m'ont obligé de suspendre mon jugement.

Il est difficile, par exemple, de se persuader que, quelle grande qu'ait été autrefois la destruction de l'espèce humaine, il ne s'en soit échappé qu'une société, & en un seul lieu de la Terre; ces événemens destructeurs, tels que nous

devons raisonnablement les concevoir, sans avoir égard aux préjugés reçus, ont dû épargner dans presque tous les climats quelques-uns de leurs anciens habitans, surtout dans les régions élevées, qui ont dû être les refuges & les berceaux des sociétés renouvelées, bien plutôt que les contrées basses de la Chine, de l'Egypte ou de l'Assyrie. Je pourrois réunir diverses preuves que les hommes ont demeuré long-tems dans les montagnes après ces événemens, & que plusieurs sociétés qui se sont rencontrées par la suite ne se devoient rien l'une à l'autre dans leur origine. Mais sans nous écarter de cette recherche, le titre d'*Autochtone* (mère d'ellemême) dont toutes les nations anciennes étoient si jalouses, suffit pour nous donner à penser; & je regarde encore comme une très forte preuve de la multiplicité des témoins des révolutions arrivées à la Terre, la diversité même des traditions sur le déluge, dans chacune desquelles j'ai très souvent remarqué des détails & des anecdotes qui ont un rapport évident au local & au physique des lieux qui les ont conservées.

D'après cette remarque, l'état de la Chine & de l'Egypte pourroit nous faire soupçonner que ces divers débris des Nations primitives dispersées en différentes régions, n'ont point tous eu la même sagacité à pourvoir à leurs besoins; mais

c'est ce qu'il me paroît encore difficile d'admettre, n'y ayant point de peuple sur la Terre, qui, dans un degré inférieur à la vérité aux Chinois & aux Egyptiens, ne puisse nous montrer des restes de ses anciennes institutions. Je n'en excepte pas même les Sauvages de l'Amérique, ainsi qu'on le verra dans la suite de cet ouvrage. Comme les malheurs du Monde avoient été communs & généraux, tous les peuples de la Terre ont dû être vivement intéressés à y remédier; & quoique séparés, ils ont dû le faire par des moyens assez semblables, parce que les sentimens & les besoins devoient être aussi uniformes que les maux qui les avoient fait naître.

Cette considération m'a paru très propre à rendre raison des similitudes que l'histoire nous fait remarquer entre des peuples très différens & très éloignés, auxquels sans cela il faudroit nécessairement accorder une commune origine, en franchissant beaucoup d'autres difficultés historiques & physiques. Si cependant les Egyptiens & les Chinois ont eu par la conservation de leur législation primitive une distinction particulière, cette exception ne doit point nous surprendre ici, si nous nous rappelons que l'amour qu'ils ont eu pour les loix de leurs ancêtres les avoit portés dès la plus haute antiquité à fermer l'entrée de leurs Etats à tous les étrangers, & que leur situa-



tion a beaucoup favorisé la manutention de cette loi conservatrice de toutes les autres.

Cette même remarque nous découvre en même tems les causes de la destruction de l'ancienne législation, ou de sa corruption dans toutes les autres contrées qui n'ont point eu une loi de barrière semblable, ou qui n'ont pû, à cause de leur situation, la maintenir aussi long-tems, & résister aux Colonies, aux invasions & aux guerres, qui par la suite ont changé la face de la Terre & le sort des Nations. J'ai tout lieu de croire que cette loi contre le Commerce du dehors a été presque générale dans son origine. Les mots d'Etrangers & d'Ennemis ont été très long-tems synonymes chez plusieurs peuples de l'Asie & de l'Europe. La barbare coutume de sacrifier les étrangers n'a guères pû provenir que de cette loi sévère, qui a dû être universelle, puisque le cruel abus qu'on en a fait se trouve chez tous les peuples. Cette loi de barrière n'a point fait partie de la première législation, puisqu'elle étoit contraire à son esprit général ; nous verrons quel en a été l'esprit & la cause.

Quoi qu'il en soit, nous trouverons les traces des institutions du monde renouvelé, sur tel siècle & sur tel climat que nous jettions les yeux. Les Etrusques, les Phrygiens, les Hébreux & les Perses sur-tout, en avoient conservé des restes pré-

cieux. Il n'est point de nation dans l'Asie moderne qui ne puisse encore nous en montrer quelque vestige. Les Péruviens & les Mexicains, au tems où on les a découverts & détruits, avoient des loix & des usages qui ne devoient avoir d'autre datte que celle de la législation primitive ; & ce que ces Américains ont eu de particulier, c'est qu'ils étoient plus en état alors d'expliquer les vrais motifs de ces usages, que les Hébreux, les Grecs & les Romains, qui en avoient de semblables, & qui ne les ont interprétés que par des fables & des menfonges ; nous en verrons plusieurs exemples très remarquables.

Pour terminer cette section par une observation non moins singulière, je préviendrai que dans l'étude qu'on pourra bien recommencer un jour de toute l'histoire ancienne, la véritable mesure de l'antiquité, de tous les Peuples & de leurs loix civiles & religieuses, ne fera plus celle de leur chronologie, mais une mesure morale, qui fera toujours proportionnée aux restes plus ou moins nombreux & plus ou moins purs qu'on y trouvera de la législation du monde renouvelé. Plus le tableau des nations s'est étendu & détaillé à mes yeux, & plus jeme suis apperçû, qu'il ne faut plus juger de leur antiquité par leurs histoires, mais par leurs coutumes. J'ai vû que les coutumes appartenotent aux peu-

ples, & que les histoires n'appartenoient qu'aux particuliers ignorans & menteurs qui les avoient faites. Le Gouvernement Chinois, par exemple, en se conduisant encore aujourd'hui avec cet esprit d'émulation & d'économie qui anima les tristes & malheureuses familles autrefois échappées du bouleversement de la Terre, nous présente par là le véritable sceau de sa profonde antiquité. Ce ne sont point ses Dynasties & ses prodigieuses annales, par lesquelles il en faudra dorénavant juger ; ces prétendus titres ne contiennent que des fables mythologiques. Il en est de même de tous les autres Peuples qui ont vanté leurs Archives civiles & sacrées.

## SECTION VI.

*Principes des premières institutions religieuses, & erreurs qui sont sorties de l'abus qu'on en a fait.*

**A**près que la fermentation de la terre fut calmée, & que les débris du genre-humain se furent assemblés en diverses contrées pour former de nouvelles sociétés, & s'aider réciproquement à supporter leurs maux & à pourvoir à leurs besoins, les hommes ayant devant les yeux le grand spectacle de l'Univers détruit & rétabli, &



dans le fond de leurs cœurs tous les dogmes sacrés qui étoient inséparables de ce spectacle, établirent une Religion, dont les principaux motifs furent une reconnoissance infinie envers l'Etre Suprême qui les avoit sauvés, & le désir d'en instruire toutes les races futures.

Pour perpétuer la mémoire des révolutions arrivées, on institua des fetes commémoratives, capables par les détails qu'elles représentoient, d'entretenir sans cesse les Nations de la fragilité de leur séjour, & de les avertir, par le tableau des vicissitudes passées, de toutes les vicissitudes à venir. Les jugemens que Dieu avoit exercés sur la terre, y étoient représentés en même tems comme des leçons sur les jugemens qu'il exerceroit un jour, & le souvenir des incendies passés devint aussi le pressentiment des incendies futurs. C'est de là que procède ce dogme universel de l'attente de la fin du monde par le feu ; dogme connu & reçu de la plus haute antiquité. Les Hébreux & les Docteurs Orientaux en faisoient remonter l'origine à Adam, à Seth, & aux premiers Patriarches ; ce qui prouve que dans les plus anciens tems connus il étoit déjà arrivé des embrasemens qui avoient donné lieu à cette crainte.

Ces commémorations ont encore fait naître par la suite des tems tous les livres prophétiques & apocalyptiques qui ont si souvent troublé le repos

des humains. Les Payens les connoissoient sous les noms d'*Oracles Sibyllins* ou de *Livres Athéromantisques*, & les Hébreux sous le titre de révélation faites à leurs ancêtres d'avant & d'après le déluge\*. Tous ces peuples en ignoroient la véritable origine, parce que ces livres à la fin s'étoient dénaturés & corrompus. Ils les consultoient néanmoins dans tous les écarts de la nature, c'est-à-dire, dans toutes les calamités publiques.

Il est encore très probable que c'est de ce même fonds que les Hébreux ont tiré leurs Prophéties de Jérémie, d'Isaïe, d'Ezéchiel & d'autres ; ils y appliquent sans cesse à leurs idées une foule de détails apocalyptiques, qui n'appartiennent visiblement qu'aux révolutions générales de l'Univers, dont on entretenoit primitivement les peuples aux jours de fêtes & d'assemblées, afin de contenir par la crainte ceux qui n'auroient point été contenus par les loix & par la raison.

La descente du grand Juge, dont on avoit regardé tous les météores & les phénomènes qui concourent à la ruine du Monde comme les annonces & les suites, devint un dogme redoutable qui en impose à tous les hommes, & qui les remplit d'une terreur religieuse ; cette idée fut sans

\* Les Juifs ont eu plusieurs révélations ou Apocalypses, attribuées à leurs premiers Patriarches.

cesse rapellée & entretenüe par les phénomènes accidentels que la Nature la mieux réglée produisoit alors & produit encore tous les jours. Cette venue du grand Juge, annoncée par les Météores, est le dénouïement de tous les usages obscurs & extravagans que toutes les Nations ont pratiqués, sans savoir pourquoi, à la vuë des Eclipses & des Comètes, & dans toutes les autres circonstances où l'ordre naturel leur paroissoit altéré ou changé; comme elles avoient oublié quels étoient alors les vrais motifs de leurs alarmes, elles imaginoient des fables pour en rendre raison, & elles outrèrent & corrompirent des institutions sensées & très religieuses en elles-mêmes. Je ne connois que les Péruviens qui ne soient point tombés dans cet oubli; les Eclipses du Soleil & de la Lune leur rappelloient encore le souvenir des anciennes ténèbres qui avoient autrefois couvert la Terre après son embrasement; ils expliquoient par là leurs usages, & ils avoient raison. Le même Peuple regardoit cependant les Comètes comme les annonces de la mort ou de la naissance des grands personnages; & il se trompoit en cela, comme tous les autres Peuples qui ont été long-tems dans la même idée. Les Comètes n'avoient été regardées primitivement que comme les annonces de la ruine du Monde & de la venue du grand Juge; elles avoient eu rapport à un fait



général, mais chacun par la suite n'y a plus été chercher qu'un fait particulier.

A la suite de tous ces objets d'une crainte instructive dont la Religion occupoit les hommes, elle leur offroit l'aspect consolant & flatteur de la vie future & du règne des justes, dans un état de félicité, d'abondance & de gloire, qui ne devoit plus être exposé aux révolutions de la Nature. C'étoit ordinairement par là que la Religion terminoit ses fêtes, ses instructions & ses spectacles ; car tous ces dogmes, pour être rendus plus sensibles, étoient représentés par des symboles & par des cérémonies figurées. C'est de l'abus de ces représentations que sont sorties les fables des *Jardins d'Adonis* & d'*Eden*, des *Champs Elysées*, du *Paradis Terrestre*, &c. Les Poètes & les Commentateurs ne les ont placées en tant d'endroits divers, que parce que la plupart des anciens Peuples avoient chacun des lieux champêtres & délicieux, où tous les ans ils alloient assister aux représentations figurées & mystiques des délices de cette vie céleste qui doit succéder à celle du monde : c'est de là que provient au Japon le pèlerinage de la Province d'Isje, que l'on fait chaque année pour obtenir la rémission de ses péchés, & pour mériter le bonheur à venir ; c'étoit l'objet des processions annuelles que faisoient les Athéniens au territoire d'Eleufis ; les Champs

Elysées n'ont point eu d'autre origine ; les noms d'*Isje*, d'*Eleufis* & d'*Elysée* ne sont si visiblement analogues, que parce que la vie future étoit appelée les Champs *El-Isis*, ou la *Terre de la Divine Isis*, nom que l'on donnoit à la principale figure qui en étoit le symbole.

L'objet de ces représentations parut avec le tems si grand & si relevé, que les Prêtres abandonnant au Peuple l'extérieur de ces cérémonies, & le laissant le maître d'en penser ce qu'il vouloit, crurent devoir ne le révéler qu'à un petit nombre de gens choisis ; c'est là ce qui donna lieu à tous les mystères de l'Antiquité, connus sous les noms d'*Isis*, de *Cérès*, d'*Osiris*, d'*Adonis*, &c. où l'on ne pouvoit être admis qu'après de longues & d'austères préparations.

Quoique les détails de ces mystères aient été généralement assez peu connus, il nous en est cependant parvenu quelques anecdotes, qui peuvent en faciliter l'intelligence. En voici une des mystères d'*Adonis*, qui pour plus d'une raison mérite de trouver ici sa place.

Je supposerai d'abord que le Lecteur est au fait de l'histoire d'*Adonis*. On fait que ce Dieu Phénicien mouroit & renaissoit tous les ans. J'ajouterai, pour plus d'éclaircissement, qu'il n'avoit été dans son origine que le symbole commémoratif du Monde anciennement détruit & renou-

vellé, & qu'il étoit en même tems une image instructive de sa destruction & de son grand renouvellement futurs. Dans une certaine nuit de la fête, où la représentation d'Adonis étoit dans un tombeau, au milieu de l'obscurité & des lamentations, la lumière paroissoit tout à coup; un Prêtre se montrait avec un air de sérénité, & après avoir fait une onction sur la bouche des Initiés, sans doute à cause du secret qui leur étoit enjoint, il disoit à l'oreille de chacun d'eux que le Soleil étoit venu, & que la délivrance étoit arrivée. Cette grande nouvelle ramenoit l'allégresse, & l'on célébroit la résurrection d'*Adonis* par toutes sortes de réjouissances\*. L'extérieur de cette Fête étoit connu & repandu, non-seulement en Phénicie & en Egypte, mais aussi chez les Grecs & les Romains; on ne voyoit dans les premiers jours que deuil & qu'affliction; on n'entendoit que les cris funèbres des pleureuses désolées, & l'on ne rencontroit de tous côtés que des tombeaux & des cercueils.

On peut juger par ce culté singulier, & surtout par l'anecdote rapportée ci-dessus, qu'un Chrétien qui auroit vécu mille ans ou plus avant

\* Voyez *Jul. Firmicus*, & le Livre Anglois qui a pour titre *Purchass Pilgrimage*, lib. 1. c. 17. p. 90.



la venue du Messie, & qui se seroit trouvé à ces fêtes ou mystères d'Adonis, eût crû y voir la fin du Carême. Le Christianisme, comme on voit, date de fort loin.

Mais revenons à nos anciennes institutions, dont toutes les folies anciennes & modernes n'ont été que les suites & les abus.

Toute la marche du Ciel, & l'harmonie rendue au Monde, furent pendant long-tems des motifs d'une reconnoissance constante & sans bornes envers l'Etre Suprême ; cependant, comme si cette Religion eût prévu ce qui devoit arriver un jour, elle cherchoit dans cette harmonie même, le sujet d'entretenir les hommes de leur instabilité, de peur que l'oubli du passé, & l'habitude d'une félicité permanente, n'éteignissent cette crainte salutaire du grand Juge, qu'il étoit important de conserver. Elle faisoit donc des leçons de tout ; le déclin du jour & le coucher du Soleil lui rappelloient les anciennes ténèbres, la fin de l'ancien Monde, & la fin future du Monde présent. Le lever de l'Aurore devint pour elle l'image de l'ancien & du futur renouvellement, aussi-bien que du lever du grand Juge en faveur des justes ; c'est de là que toutes les anciennes fêtes commençoient par la tristesse & finissoient par la joie : elles commençoient au coucher du Soleil pour finir à l'au-

tre coucher\*. C'est enfin de là que l'homme idolâtre courut ensuite consulter tous les jours l'Aurore ou le Soleil levant, & que généralement les Peuples ont par toute la Terre tourné vers ce côté les portes de tous les Temples, s'imaginant que le Soleil & le grand Juge viendroient du côté de l'Orient.

La fin & le commencement des périodes des Astres & des Planètes devinrent par le même esprit l'occasion & le sujet de semblables leçons. Les quatre changemens de la Lune de chaque mois, la variété des quatre saisons de chaque année, étoient de trop vives images de l'instabilité de l'Univers, pour ne pas les regarder comme des signaux instructifs.

Tous les Peuples eurent donc quatre fêtes dans le mois, & quatre autres fêtes plus solennelles dans l'année ; pendant lesquelles, à l'occasion de ces mutations lunaires & solaires, on rappelloit aux peuples assemblés, que tout avoit changé, & que tout changeroit encore un jour.

Les fêtes qui avoient rapport au renouvellement des périodes astronomiques, étoient

\* L'usage ancien & presque universel qu'ont eu les Nations, de compter par les nuits & non par les jours, tire de la son origine. Le jour sacré ou Ecclésiastique commence encore chez nous par le soir.

des fêtes de réjouissances, & celles qui avoient rapport à leur décours & à leur déclin, n'étoient que des fêtes de deuil & de pénitence.

Comme le mois périodique de la Lune est de près de vingthuit jours, on devine aisément que ce doit être ici la raison pour laquelle les fêtes lunaires ont été espacées de tout tems de sept en sept jours, & que ce doit être aussi de ce que ces anciennes solemnités étoient réglées par le nombre lunaire, qu'est sorti le respect qu'ont eu généralement toutes les Nations pour le nombre septennaire. La succession de nos fêtes n'a pas pû dépendre, en effet, d'aucun autre événement ni d'aucune autre raison, puisque les quatre solemnités du mois étant aux quatre Phases lunaires ce que les quatre solemnités annuelles sont aux quatre Phases solaires, il faudroit ridiculement en conclure que les fêtes ont réglé le cours des Astres, tandis que le bon sens nous dit que ce sont les Astres qui doivent régler les fêtes. Quoique les Hébreux prétendent que l'œuvre de la Création, opérée en sept jours, est le motif & l'origine des fêtes septennaires, nous voyons cependant au premier chapitre de leur Genèse, que le Soleil & la Lune ont été créés pour indiquer & régler les fêtes & les jours d'assemblées. Comment expliquer cette contradiction, à moins que d'être assez



stupide pour imaginer que Dieu a bien voulu mettre dans ses ouvrages un rapport astrologique ?

L'usage qui fut établi dans les tems primitifs, d'entretenir ainsi les hommes du renouvellement & de la ruine du Monde, à la fin & au commencement de toutes les Phases & de tous les Périodes astronomiques, fut la source innocente d'une infinité d'erreurs, lorsqu'une fois le souvenir du passé se fut affoibli, & lorsque les motifs de ces instructions périodiques furent corrompus & méconnus.

En voyant ces commémorations ramenées & toujours indiquées par le nombre *sept*, on pensa qu'il avoit quelque vertu secrète, & quelque rapport mystérieux avec l'origine, l'existence & la durée du Monde.

Les uns imaginèrent qu'il avoit été créé; d'autres qu'il avoit été renouvelé; & plusieurs qu'il avoit été jugé en sept jours. Toutes ces différentes opinions se trouvent chez les Hébreux, comme on peut le voir dans la note ci-bas \*.

\* En général les Hébreux ont appelé les sept jours de la semaine, les sept jours de la *Création*; néanmoins ils ont nommé le septième jour, pendant lequel ils célébroient cette prétendu *Création*, du nom de *Sabbath*, qui est aussi le nom du premier mois de leur année solaire. Sa véritable racine

Le souvenir du renouvellement de la face de l'Univers, s'étant éteint ou considérablement ob-

hébraïque ne signifie point *repos*, mais *retour & renouvellement* ; ainsi cette fête de la Création ne pouvoit être que la fête du renouvellement du Monde. Les Psaumes 37. & 92. qui étoient consacrés au souvenir du Sabbath, suffisoient pour découvrir l'erreur des Hébreux ; le premier n'offre rien qu'un tableau de misères & d'afflictions ; il ne fait entendre que des cris pitoyables qui ne conviennent ni à David ni à la Création, ni au Sabbath de la façon qu'ils le concevoient, mais au jour de la destruction du Monde, aux *Osiris* & aux *Adonis* symboliques du Monde détruit & du Soleil éteint. Le Psaume 92. dont le titre a pareillement rapport au Sabbath, ne nous offre qu'une peinture du Déluge & du rétablissement de la Terre. L'Auteur du Livre de Job, dans cette magnifique description qu'il donne au chapitre sixième des œuvres de la Création, y rappelle la *défaite des Géants qui gémissent sous les eaux*. On voit la même ambiguïté dans le chapitre quatorzième du Livre de la Sagesse : *C'est ainsi*, y est-il dit, *qu'au commencement du Monde, quand vous fîtes périr les Géants superbes, un vaisseau fut l'asile & le dépositaire des espérances de l'Univers*. On voit donc par ces différens passages, que le Monde créé, & le Monde renouvelé y sont toujours confondus. D'après ces variétés on explique aisément un autre endroit du quatrième Livre d'Esdras, Chap. 7. vers. 30. & 31. qui a été jusqu'à présent inexplicable. Après avoir annoncé que les horreurs de la fin du Monde sont prochaines, le Prophète

seurci, la mémoire de l'ancien Monde s'éteignit de même nécessairement, & l'on ne pensa plus qu'à celui dont on avoit la jouissance. Lorsque par la suite des tems l'on eut assez de loisir pour réfléchir sur son origine, & pour raisonner sur son antiquité, les sentimens ne purent qu'être systématiques & très-partagés ; on lui donna donc plus ou moins d'antiquité, à proportion du plus ou du moins d'idées qu'on avoit conservées du passé ; cela produisoit cette étrange diversité que nous remarquons dans la Chronologie des anciens Peuples. Comme il est naturel de compter pour rien ce qu'on ne connoît pas, soit dans la Nature, soit dans la vaste profondeur des tems, bientôt on sauta par-dessus les siècles inconnus ; on osa fixer l'instant précis de la première existence du Monde, & l'on confondit l'ancienne époque de son rétablissement avec l'époque encore plus sombre & plus inconnue de sa Création primitive. D'où il

ménace les pécheurs, & leur dit : que le Monde va rentrer dans le chaos des sept jours, comme il est arrivé dans les anciens jugemens. Singulière opinion qui nous fait connoître que les sept jours de la Création ou du renouvellement du Monde ont encore été regardés comme les sept jours des anciens Jugemens de Dieu ; aussi trouvét-on quelque part dans l'Ecriture, *Je vous ai loué sept fois le jour à cause des jugemens de votre justice.*



arriva que lorsqu'on voulut deviner les détails de ce premier de tous les événemens, pour les mettre à la tête des Annales du Monde, que l'imposture imagina, comme les Hommes n'ont pu & ne pourront jamais se représenter les opérations surnaturelles d'un Dieu Créateur & Architecte de l'Univers autrement que par des analogies grossières, on ne dépeignit cet acte sublime & incompréhensible qu'avec des couleurs souillées par des idées que fournissoit encore un souvenir ténébreux & corrompu des grands désordres arrivés lors du changement de l'ancien Monde, & l'on ne put disposer les faits & leur succession autrement que selon les règles, ou plutôt selon les chimères extravagantes de l'Astrologie judiciaire; science ridicule qu'eut bientôt fait naître l'attention primitive qu'on donnoit à tous les mouvemens célestes, que l'on crut si intéressans pour le repos & la tranquillité des nouvelles Sociétés. \*

\* Les folies de l'Astrologie ont été inventées avant le système de la Création des Hébreux; cela est visible par les rapports qu'on peut remarquer entre les diverses opérations des sept jours & les prétendues vertus & propriétés astrologiques des sept Planètes. 1. Le jour auquel le Soleil préside, la lumière fut faite. 2. Le jour de la Lune fut celui où le Firmament, l'Athmosphère furent faits, & où la division des Eaux supérieures & des Eaux inférieures fut marquée, parce

Telles sont les sources de ces ténèbres, de ce cahos, de ce mélange primitif des Elémens & de cet état de confusion qu'on a toujours dit avoir précédé la naissance du Monde.

L'absurde cahos n'a jamais existé que dans la tête de ceux qui avoient oublié l'Antiquité. C'est de là que sont sorties ces histoires frivoles

que la Lune préside à l'Atmosphère, & qu'elle est regardée comme une Planète humide & aquatique. 3. Le jour de Mars, comme c'est une Planète réputée charnelle, brutale & grossière, l'aride parut & fut appelée Terre. 4. Est le jour de Mercure. Mercure a toujours été regardé comme le Ministre des Dieux, comme l'Entremetteur & le Messager du Ciel aux Enfers, & des Enfers au Ciel : ces attributs lui procurent de ce qu'anciennement il avoit été l'annonce symbolique de Fêtes, & l'emblème du commerce des Mortels avec les Dieux par leur culte & leurs prières. C'est là, sans doute, la raison pour laquelle il est dit que les signaux des Fêtes & des Assemblées, (le Soleil & la Lune) furent placés ce jour là dans le Ciel. 5. Le jour de Jupiter, comme c'est la Planète de l'air, & l'abondance multipliée, selon l'Astrologie, il a bien fallu que les oiseaux ayant été créés dans l'air & les poissons dans la Mer, lors du cinquième jour. 6. L'Homme & la Femme créés le jour de Vénus, ne demandent point d'explication. 7. Dieu enfin s'est reposé le jour de Saturne, Planète sombre & taciturne, qui tranche tout & ne produit rien, dit l'Astrologie.

& ridicules de tous ces combats divers, antérieurs à l'origine de toutes choses, de la lumière contre les ténébres, des Anges contre les Démons, du bon contre le mauvais Principe, de Lucifer contre Dieu, du Soleil contre la Lune, des Géans contre les Dieux, de Typhon contre Osiris, & plusieurs autres de cette espèce.\*

\* C'est une chose remarquable dans les Annales du Monde, recueillies par Sanchomaton, dont Eusèbe nous a conservé les précieux fragments, que cet Auteur n'y parle en aucune façon du Déluge ; ce qui lui a attiré bien des reproches de la part des Docteurs Chrétiens. Mais si l'on examine le détail qu'il nous donne de la Création, on y reconnoîtra aisément que ce ne sont les détails que d'une véritable révolution ; & l'on peut faire la même remarque dans les Anecdotes de tous les prétendus ancêtres qu'il donne au Genre humain : il n'est donc pas étonnant qu'il ne parle pas du Déluge. L'Auteur des Annales Hébraïques, qui nous fait l'histoire d'une Création & d'un Déluge, a commis une faute bien plus grossière : la Création n'est que le Déluge, son Déluge n'est que sa Création ; ces deux événemens ne sont réellement dans la Genèse qu'un double emploi d'un seul & même fait, considéré sous deux points de vue différens ; l'un naturel qu'il a placé en second, & l'autre astrologique, systématique, ou mystique comme on voudra le nommer, qu'il a placé en premier. Cette remarque donne la solution des causes qui ont produit les différentes Chronologies des Hébreux & des Samaritains.



Le nombre *sept* étant ainsi devenu un nombre plein de vertu & de mystère, on respecta, non seulement le septième jour, mais encore la septième semaine, le septième mois, la septième année, la septième semaine de mois & d'années. La fin du Monde fut toujours attendue après des Périodes Sabbatiques ; les Manichéens, d'après une infinité d'anciens Peuples, l'attendoient le septième jour de chaque semaine ; les Mexicains, à la fin de chaque semaine de semaines d'années ; & tous les Docteurs orientaux, à la fin des semaines de certains ou de milliers d'années. Enfin ce nombre, & plusieurs autres encore, auxquels on attribua des vertus semblables, devinrent, par le mélange de toutes les idées primitives, outrées & corrompues pour les uns, des terms divins & heureux pour les autres, des termes redoutables & funestes, dont une multitude de Rabbins, de Cabalistes, d'Astrologues, de Prophètes, & d'autres têtes creuses & superstitieuses ont abusé dans tous les tems avec la dernière extravagance, & souvent aux dépens du repos & du bonheur du Genre humain.

A cette attente de la fin du Monde, qui, d'un dogme religieux devint un dogme plein de folie & de superstition, nous avons dit que la Religion joignoit primitivement ceux qui concernoient la descente du grand Juge & la vie future. Comme ces trois dogmes étoient inséparables, les ex,

reurs provenues de l'abus qu'on en fit furent aussi inséparables. Les révolutions périodiques des années, les Météores, & tout ce que l'ignorante Antiquité appelloit les signes du Ciel, au lieu d'être, comme par le passé, les annonces des instructions qu'on devoit alors donner aux hommes, ne furent plus que les annonces de l'arrivée de Rois Conquérans, de Législateurs, de Prophètes, & d'autres personnages chimeriques, que l'on attendit au lieu du grand Juge, dont l'attente primitive fut corrompue & personifiée ; ces signes du Ciel ne furent plus les annonces du Jugement dernier & de la vie future, mais du sort & des révolutions des Empires, & des grands changemens politiques qui dévoient arriver, disoit-on, parmi les Nations, & même dans les familles.

Par-là, l'imagination des hommes, toujours fixée sur les Astres, donna lieu à des révolutions civiles & religieuses sur la Terre, quand elle crut en avoir apperçu d'astronomiques dans le Ciel ; & l'imposture même en supposa dans le Ciel, quand il en arrivoit de naturelles sur la Terre, ou lorsqu'elle vouloit y en faire naître afin d'en profiter.

C'est par ces fatales préventions que l'esprit humain s'est trouvé disposé, depuis une infinité de siècles, à être la dupe, le jouet, & la victime de de tous les fanatiques & de tous les imposteurs,

qui ont eu l'adresse de faire tomber sur eux les regards des Nations, toujours remplies d'une espérance vague & d'une attente indéterminée.

Je n'oublierai point ici des institutions de la Religion primitive, dont la connoissance peut jeter un grand jour sur une multitude d'usages, la plupart obscurs & corrompus, que l'Antiquité nous présente dans ses fêtes, & dans ses solennités. Cette Religion eut un soin particulier d'entretenir le souvenir de la misère des premiers hommes, c'est-à-dire, de ceux qui avoient été les témoins malheureux de la ruine de l'Univers ; dans cette intention elle obligeoit en certain tems de mener une vie errante, de ne se vêtir que de peau, de ne manger que des fruits sauvages, de demeurer dans des bois, des bocages, & des cavernes.

C'est de là, en partie, qu'ont dû venir les Orgyes & les Bacchanales du Paganisme, & diverses fêtes des Hébreux, qui y avoient tant de rapport pour l'extérieur. Mais tous les Peuples avoient perdu de vûe leurs anciens & véritables motifs. On retrouve cependant encore quelques précieux restes de ces commémorations chez les Payens. Il y avoit à Athènes & en Syrie, comme on le voit dans Plutarque & dans Lucien, des fêtes funèbres qu'on y célébroit encore du tems de Sylla, en mémoire de ceux qui étoient périés dans les de-



luges d'Ogyges & de Deucalion. Si on étudie la plupart des fêtes des Manes & des Lemures chez les Grecs & chez les Romains, on y retrouvera encore cet ancien motif, aussi-bien que dans plusieurs autres jeux ou spectacles funebres, qui se représentoient par coutume & sans trop sçavoir pourquoi.

Les fêtes du Soleil, qui s'appelloient en Perse les *Mémoriaux*, \* avoient sans doute la même origine. Les Japonois sçavent encore que toutes leurs fêtes n'étoient autrefois que des jours de deuil & de lamentations ; je soupçonne même que le culte des Ancêtres qui y est établi, aussi-bien qu'à la Chine & dans d'autres lieux de l'Asie, n'a point d'autre source. Les Lettrés de Tonquine, dit le Père Tiffannier dans la relation de cette contrée, adorent à toutes les nouvelles Lunes les âmes des Ancêtres qui sont autrefois morts de faim : rien sans doute ne justifie mieux nos soupçons. Dans l'isle de Samothrace, il y avoit aussi du tems de Diodore de Sicile † des fêtes annuelles de ce genre, que l'on y célébroit encore, en allant sur toutes les hauteurs remercier les Dieux de l'ancienne délivrance des eaux du déluge ; & j'ai reconnu que le culte idolâtre, qui a été

\* Voyez Selden, *Préface des Dieux de Syrie*.

† *Liv. V.*

rendu à tant de montagnes, n'avoit été qu'une  
des suites de la reconnoissance que les Peuples  
avoient conservée pour les aziles qui avoient  
sauvé les debris du Genre-humain.

Enfin la commémoration des révolutions de la  
Nature, soit par l'eau, soit par le feu, a été  
l'intention originelle & l'objet primitif de toutes  
les fêtes de l'Antiquité, quelles qu'elles soient,  
& chez quel Peuple que nous jettions les yeux.  
En les considérant à l'avenir sous ce point de vüe,  
& en les comparant & les conciliant les unes avec  
les autres, elles n'auront plus pour nous de my-  
stère & d'obscurité : elles nous dévoileront la vé-  
ritable histoire du Monde, qui ne s'est conservée  
que par-là. L'on sçaura, par exemple, à quels  
événemens doivent se rapporter les commémora-  
tions que faisoient les Egyptiens des malheurs  
d'Osiris; celles que faisoient les Hébreux des  
misères qu'ils disoient avoir souffertes en Egypte  
& dans les deserts. On ne sera point embarrassé  
de sçavoir de quel fait & de quel tems il faut  
rapprocher la vie frugale qu'observent en de cer-  
tains tems les Japonois, qui ne mangent, en  
mémoire de leurs Ancêtres, que des coquillages;  
& l'on apprendra pourquoi leurs spectacles & leurs  
théâtres ne représentent alors que des cabanes &  
des chaumières misérables. Alors on ramènera  
avec facilité tous ces usages à la même source

d'où les Egyptiens, les Grecs, les Siciliens, les Romains avoient tiré certains fêtes de Bacchus & de Cerès, où ils représentoient l'ancienne façon de vivre de leurs pères, lorsqu'ils ménoient, disoient-ils, une vie errante & sauvage. Il en sera de même de nos usages d'Europe, soit religieux, soit populaires; ce grand & nouveau point de vue les éclaircira tous un jour, & fera tomber l'illusion par laquelle le mensonge & l'ignorance nous en ont caché depuis tant de siècles les vrais principes & la véritable origine.

Je ne finirois point, si à l'occasion de ces institutions primitives j'entreprendois de détailler tous les maux & toutes les différentes erreurs, qu'a produit l'abus général & universel qu'on en a fait, quoique toutes les institutions & les dogmes qui en étoient les principes fussent raisonnables & sages, & si propres par eux-mêmes à faire le bonheur des sociétés, en y maintenant l'ordre & la police d'où ce bonheur dépend. L'énumération de ces erreurs demanderoit un vaste champ, & elle contiendrait, d'ailleurs, une multitude d'autres objets qui n'auroient plus de rapport au nôtre.

Je n'ai insisté ici que sur les erreurs capitales qui sont aujourd'hui comme la base de toutes les Religions du Monde; j'ai crû le devoir faire, tant parce que les systèmes politiques que nous voulons étudier en sont dérivés & y sont encore



étroitement liés, que parce que l'homme superstitieux & l'homme esclave sont enchaînés par les mêmes entraves, & par les mêmes préjugés.

## SECTION VII.

*Principes des premières Institutions Civiles & Politiques.*

*Les hommes prennent le Gouvernement Théocratique.*

LES restes infortunés des Nations détruites furent quelque tems sans doute après le retour de la sérénité & de l'harmonie à ne former que des familles pénétrées de la crainte des Jugemens de Dieu, & toutes occupées du soin de remédier à leurs maux & de pourvoir à leur subsistance. Il n'y eut vraisemblablement alors parmi elles d'autre autorité que celle des pères qui ressembloient leurs enfans ; il n'y eut d'autre loi que la raison ; & les besoins communs, qui étant, dans de pareilles circonstances, les mêmes que les besoins des particuliers, ne pouvoient être méconnus ni négligés.

Ce n'est point dans ces premiers momens qu'il faut chercher ces divers Gouvernemens politiques qu'on a vû par la suite sur la Terre ; ils n'ont pû commencer à y paroître que lorsque les familles

primitives s'étant de plus en plus rapprochées & multipliées, formèrent des sociétés nombreuses, auxquelles il fallut nécessairement un lien plus fort & plus frappant que dans les familles, qui pût maintenir l'unité dont on connoissoit tout le prix, & entretenir cet esprit de Religion, d'œconomie, d'industrie & de paix, qui seul pouvoit réparer les maux infinis qu'avoit soufferts la nature humaine. On fit alors des Loix civiles économiques & domestiques, pour inspirer la frugalité, pour animer au travail, pour encourager les inventeurs, & pour hâter surtout les progrès de l'agriculture. On régla la nature des devoirs & des secours qu'on se devoit réciproquement, afin de prévenir les querelles, ou d'accorder celles qui pourroient naître ; on indiqua les tems du travail & du repos ; on donna une forme authentique aux mariages ; on prescrivit surtout un plan invariable pour l'éducation & pour les mœurs ; on mit un ordre régulier dans le culte extérieur, qui devoit sans cesse rappeler l'homme à la Divinité : enfin on mit le sceau de l'approbation publique à tous les usages & à tous les établissemens qui pouvoient intéresser la société, & vraisemblablement on décerna des peines contre ceux qui manqueroient à ces engagements généraux & solennels.

Ces divers réglemens furent dans les commencemens aussi simples que l'esprit qui les dicta; quoiqu'ils n'eussent point encore cette étendue qu'ont eüe par la suite les Codes & les Législations de tous les Peuples, ils n'en devoient être que plus sages, & tendoient plus directement au vrai bien du genre-humain. Il ne fallut point, pour en faire le project, recourir à des Philosophes sublimes ni à des politiques profonds; la raison, la nécessité, & des besoins réels furent les seuls législateurs qui les dictèrent. Quand on en rassembla toutes les parties, on ne fit qu'écrire ou graver sur le bois & sur la pierre ce qui avoit été fait jusqu'à ces tems heureux, où la raison des particuliers n'étant point encore différente de la raison publique, avoit été la seule & l'unique Loi.

Pour le maintien de ces instructions, qui devoient faire le bonheur général, comme elles avoient fait le bonheur particulier des familles, lorsqu'elles n'étoient encore que des loix domestiques, on s'en rapporta, d'un consentement unanime, aux Anciens réunis & aux Chefs de ces mêmes familles, qui tous devoient être les plus intéressés à veiller à la félicité & au repos d'une société qui les touchoit de si près. Ce n'est point qu'ils fussent regardés dès-lors comme les Rois & les Maîtres Souverains des Sociétés, mais c'est



que leur expérience, leur sagesse, leur âge, & leur nom de pères, leur attiroit de la part de tous un profond respect & une vénération naturelle. Ils furent donc choisis pour être les Ministres & les-surveillans de la Société, & non les Arbitres indépendans.

L'homme sçavoit alors qu'il y avoit une loi, une raison publique, vis-à-vis de laquelle ceux mêmes qui en font les Ministres ne font rien de plus dans l'Etat que le dernier des citoyens. Connoissant donc ses privilèges à titre d'être raisonnable & libre, l'homme en se prescrivant des Loix civiles, n'eut jamais l'intention de se mettre dans les chaînes de quelques-uns de ses semblables ; & quoiqu'il se captivât volontairement par les loix, pour se rendre dépendant de la société où il trouvoit sa subsistance & son bonheur, il ne voulut en même tems reconnoître au-dessus d'elle d'autre Roi & d'autre Monarque que Dieu seul ; ce fut donc uniquement à lui qu'il soumit sa législation nouvelle, & qu'il se soumit lui-même.

Mais avant d'entrer dans l'historique de cette singulière anecdote de l'histoire politique des premiers hommes, retournons un moment sur nos pas.

Je n'ai point cru devoir donner le détail de toutes les loix domestiques, économiques & civiles qui formèrent le premier Code des hommes réunis en société ; toute l'antiquité nous en instruit ; elle parle

ici pour moi, & l'histoire de tous les anciens Peuples, Egyptiens, Chinois, Indiens, Perses, Crétois, Etrusques, &c. nous doit fair juger combien les premières sociétés furent parfaites du côté des mœurs, de la discipline, & de la police. Nous pouvons même penser que ce que nous en sçavons est encore infiniment au-dessous de ce qui a été. En effet les premiers tems connus de l'histoire de ces Peuples, ne sont point réellement leurs premiers tems. La plupart de ces Nations n'ont été fréquentées des autres, que lorsque la loi qui leur interdisoit le commerce extérieur s'est négligée : cette loi dont la sévérité a dû être longtems en vigueur, indique pour le tems même de son établissement une grande population, qui avoit produit divers événemens considérables, & des dissensions si opposées à l'ancienne union, qu'elles donnèrent lieu à cette loi qu'on fut forcé de faire, quoiqu'elle fût elle-même contraire à la législation primitive, si remplie d'humanité.

Nous ne devons donc regarder ces anciens détails qui sont parvenus jusqu'à nous sur les anciens Gouvernemens, que comme des vestiges & des traces de ce qu'ils avoient été dans une autre antiquité que nous ne connoissons pas ; mais ce qui est bien capable de nous la faire connoître, & de parler en sa faveur, c'est que ce sont les seules tra-

ces qui en restent qui excitent encore nôtre admiration & nôtre surprise.

Ce que les Grecs ont écrit de la police Egyptienne lorsqu'ils la connurent, passeroit presque pour un fable, aussi-bien que l'éducation des anciens Perses, si l'état présent de la Chine n'étoit une preuve visible & incontestable que de pareils Gouvernemens ont existé. L'Egypte ne fut pas plutôt accessible aux Nations voisines, qui depuis longtems avoient déjà tout-à-fait corrompu leur législation originelle, qu'elles s'enrichirent toutes de ce qui en restoit à ce peuple privilégié ; par reconnoissance elles lui donnèrent d'une voix unanime le nom de *Sage* ; nom qu'il méritoit sans doute, puisque ses plus cruels ennemis \* ne purent le lui refuser.

Ce qui doit être surtout considéré dans ces premières démarches du Genre humain, c'est qu'elles étoient toutes dictées par la raison ; ce fut elle, alors, qui devint la richesse & le trésor de l'homme dépourvu de tout. Pour se tirer de l'abîme de misère où il se voyoit plongé, il se servit de toutes ses facultés spirituelles, & rappelé à lui-même par ses malheurs, il se comporta en créature raisonnable & intelligente ; ce qui fit son bonheur & sa gloire.

\* Moïse fut instruit dans toute la sagesse Egyptienne.



Voilà quelle a été la conduite de l'homme dans ces premiers tems, & celle qu'il eût toujours tenue par la suite, s'il n'eût point perdu de vue son ancien mobile & son guide naturel, je veux dire, ses vrais besoins & sa raison. Tout ce qui va suivre ne nous exposera plus que ses écarts & ses changemens; &, comme pour les rendre instructifs, il nous importera d'en chercher toujours les principes, nous pouvons dès à présent en faire déjà remarquer un.

Quoique les premières loix écrites que firent les hommes ne fussent que le tableau de leur conduite primitive, & le précieux recueil de tous les moyens dont ils s'étoient servis jusqu'alors pour rétablir la Société & pour se rendre heureux, ces loix mêmes donnèrent lieu au premier changement qui se fit dans l'esprit humain. On commença dès-lors à négliger l'usage de la raison; ce fut ces Loix que l'on consulta pour agir; ce fut sur elles que l'on se reposa; & la juste confiance qu'on avoit en elles n'exigeant plus de l'homme qu'il employât le ressort intérieur pour régler sa conduite & toutes ses démarches, comme par le passé, ce ressort s'affoiblit peu à peu, & à la fin il en perdit presque entièrement l'usage.

Il est vrai que ces loix étoient excellentes, & que l'homme ne pouvoit qu'être heureux & sage en les suivant à la lettre; mais quelles sont les

Loix qui ne dégénèrent point insensiblement, surtout quand le respect excessif qu'on a pour elles ne permet point de les confronter de tems en tems avec la Loi primitive, qui est gravée dans tous les cœurs d'une façon bien plus inaltérable que sur la pierre, & que l'on y trouve toujours quand on veut rentrer en soi-même ?

Ces Loix admirables se corrompirent donc & se dénaturèrent, parce qu'on négligea de les conserver pures, & de les redresser quand elles commencèrent à s'écarter du bien public, de la raison & du bon sens.

Prévenus à présent de cette source de toutes les erreurs, il nous est facile de pressentir & de nous assurer d'avance d'un seul coup d'œil quelle va être la marche du Genre humain. Après s'être conduit selon les lumières de sa raison, il s'abandonnera avec un respect sans bornes à la conduite des Loix ; il cessera de penser par lui-même ; ces Loix s'altéreront sans qu'il s'en apperçoive, & il ne se conduira plus que par les usages & par les coutumes : celles-ci devenant obscures, on se remplira de préjugés, de fausses traditions, & d'opinions folles & superstitieuses, qui deviendront à la fin la base & la règle de la conduite générale de toutes les Nations. Ce sont les degrés par où nous les verrons toutes successivement passer depuis le renouvellement des Sociétés jusqu'aujourd'hui.

hui; nous les verrons toujours s'oublier de plus en plus, & nous remarquerons qu'elles se rendront malheureuses à mesure qu'elles s'éloigneront de leur raison, & qu'elles parviendront à ce point funeste de ne la plus regarder comme le premier flambeau qui doit éclairer les loix, les coutumes, les usages, les opinions, & la Religion elle-même.

Nous avons laissé l'homme sur le point de mettre le dernier sceau à sa législation, & prêt à en représenter le siège & l'unité, en se donnant Dieu même pour Souverain. Divers sentimens que la raison lui dictoit, plusieurs impressions religieuses dont il étoit vivement pénétré, & plus encore le crédit & le poids d'une certaine superstition qui fut particulière à ces premiers âges, concoururent à lui inspirer un choix & un dessein aussi extraordinaire. Ses besoins lui ayant fait connoître de bonne heure qu'il n'étoit point un être qui pût vivre isolé sur la Terre, il s'étoit réuni à ses semblables, préférant, comme nous avons vû, les avantages d'un engagement nécessaire & raisonnable à sa liberté naturelle.

L'agrandissement de la Société ayant ensuite demandé que le contrat tacite que chaque particulier, en s'y incorporant, avoit fait avec elle, eût une forme plus solennelle & qu'il devint authentique & irréfragable, afin que l'ordre & l'harmonie pussent y subsister & y régner comme au-



paravant, l'homme y consentit encore. Les premiers ressorts n'étoient point changés par cette précaution nouvelle ; elle n'avoit pour objet que de les fortifier en raison de la grandeur & de l'étendue du corps qu'ils avoient à faire mouvoir.

On renouvela donc en faveur de la Société le sacrifice déjà commencé de cette liberté & de cette égalité naturelle, dont nous avons tous le sentiment ; on reconnut des Supérieurs & des Magistrats ; on se soumit à une subordination civile & politique : bien plus, on chercha un Souverain, parce qu'on reconnut dès-lors qu'une grande Société sans Chef & sans Roi étoit un corps sans tête, & même un monstre, dont les membres mis en mouvement ne pouvoient produire rien de raisonné ni d'harmonique.

Pour s'appercevoir de cette grande vérité, l'homme n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur la Société qui s'étoit déjà formée. Nous ne pouvons nous empêcher, en voyant une assemblée, d'en chercher le premier & le Chef : c'est un sentiment involontaire & vraiment naturel, qui est une suite de l'attrait secret qu'ont pour nous la simplicité & l'unité, qui sont les caractères de l'ordre & de la vérité : c'est une inspiration précieuse de notre raison, par laquelle, quel pen-

chant que nous ayons vers l'indépendance, nous sçavons nous soumettre pour notre bien-être & pour l'amour de l'ordre.

Loin que le spectacle de celui qui préside sur une Société puisse par lui-même causer aucun déplaisir à ceux qui la composent, la raison ne peut le voir sans un retour agréable & flatteur, parce que c'est la Société, & nous-mêmes qui en faisons partie, que nous considérons dans ce Chef, dans cet Oracle permanent de la raison publique, dont il est le miroir, l'image & l'auguste représentation.

La première Société qui fut réglée & policée par les loix, ne put, sans doute, se contempler elle-même sans s'admirer. L'idée de se donner un Roi, a donc été une des premières idées de l'homme raisonnable & sociable. Le spectacle de l'Univers vint encore seconder la voix de la raison ; l'homme s'en occupoit alors sans cesse, & admiroit ce merveilleux concert. Comme l'immuitabilité du Ciel & la félicité de la Terre dépendoient de l'accord perpétuel de tous les divers mouvemens des Astres, il les examinoit perpétuellement ; tantôt il portoit ses yeux vers le Soleil ; tantôt il considéroit la Lune & cette immense multitude d'étoiles dont le Firmament est peuple ; mais remarquant surtout cet Astre unique & éclatant qui semble commander à toute l'armée des Cieux, & s'en faire obéir, il crut voir l'image d'un bon

gouvernement, & y reconnoître le modèle & le plan que devoit suivre la Société sur la Terre, pour se rendre heureuse & immuable, par un semblable concert.

La Religion, enfin, appuya tous ces motifs, déjà très puissans par eux-mêmes : l'homme ne voyoit dans toute la Nature qu'un Soleil ; il ne connoissoit dans tout l'Univers qu'un seul Etre suprême, qu'un Dieu. Il vit donc par là qu'il manquoit encore quelque chose à sa législation ; que sa Société n'étoit point parfaite ; en un mot qu'il lui falloit un Roi, qui fût le Chef & le père de cette grande famille, & qui la conduisit & la réglât comme le Soleil règle toute la Nature, & comme un Dieu conduit & gouverne l'Univers.

Ce furent là les avis, les conseils, & les exemples que la raison, le spectacle du Ciel, & la Religion, alors d'accord ensemble, donnèrent unanimement à l'homme dès ces premiers tems ; mais il les éluda, plutôt qu'il ne les suivit ; soit qu'il s'imaginât réellement qu'un mortel n'étoit pas capable de représenter Dieu sur la Terre, (ce qui est vrai en un sens) soit qu'il craignit de perdre tout-a-fait sa liberté, en ne songeant pas qu'il y avoit cependant des moyens légitimes d'accorder sa sûreté avec celle du Trône ; soit enfin que la superstition l'emportât ; au lieu de se choisir un Roi parmi ses semblables, avec lequel la Société



aurait fait le même contrat que chaque particulier avoit fait antérieurement avec elle, l'homme proclama l'Etre suprême; il ne voulut point qu'il y eût sur la Terre, comme dans le Ciel, d'autre Maître, ni d'autre Monarque.

Je ne doute point qu'on ne soit tenté de croire que l'amour de l'indépendance a été le premier mobile de cette conduite, & que l'homme en refusant de se donner un Roi visible, pour en reconnoître un qu'il ne pouvoit voir, n'ait eu un dessein tacite de n'en admettre aucun; mais par soupçon on rendroit bien plus de justice à l'homme en générale qu'en particulier à l'homme échappé de la ruine du Monde. Jamais il n'a été plus raisonnable qu'alors sur tout ce qui concerne l'ordre public; jamais il n'a été plus porté à faire le sacrifice de sa liberté. Si en se donnant un Roi il fit une si singulière application des lumières qu'il recevoit de sa raison & de la Nature entière, c'est qu'il n'avoit point épuré sa Religion, comme sa police civile & domestique; il ne l'avoit point purgée de la superstition, cette fille de la crainte et de la terreur, qui absorbe la Religion, & qui, prenant sa place & sa figure, l'anéantit elle-même. L'homme alors en fut cruellement la dupe; elle seule présida à l'élection d'un Dieu Monarque; ce fut là la première époque des maux du Genre humain.

Je ne puis mieux faire connoître de quel genre fut la superstition dont les premiers hommes furent affectés, qu'en rappelant ici certaines opinions qui eurent cours au commencement de notre Ere vulgaire, lorsqu'on vit naître le Christianisme. Cette Religion, que suivent aujourd'hui tous les Peuples de l'Europe, dut sa première existence à une folie ancienne & périodique, qui procédoit de la corruption des dogmes primitifs dont nous avons parlé sur la venue du grand Juge, la fin du Monde & la vie future.

Je dis que cette folie étoit périodique, parce que les Peuples avoient presque toujours appliqué l'accomplissement de ces dogmes à la fin des périodes, & qu'aux tems dont nous parlons, certaines traditions obscures, qui donnoient six mille ans à la durée du Monde, depuis sa création, firent penser que, puisque l'on entroit dans le septième milliaire de son existence, la grande semaine \* devoit être

\* On voit, par l'histoire de la primitive Eglise, que cette Chronologie, qui donnoit six mille ans à la durée du Monde, étoit alors en vogue, & que l'attente du Messie étoit tellement réglée par ce période, que les Chrétiens cherchoient à convaincre les Juifs par leurs propres annales & leurs traditions. L'Occident n'étoit pas moins préparé à cette folie que l'Orient. Plutarque, dans les vies de Marius & de Sylla, dit, que vers l'an 82. avant l'Ere vulgaire, les Devins de la Toscane

sur le point de s'accomplir, & que ce dernier milliaire alloit faire paroître le grand *Sabbath d'Israël*, le tems du triomphe & du repos des justes. Frappé & prévenu de cette attente chimérique, un Peuple plus superstitieux que les autres, déjà répandu dans tout l'Empire Romain, s'imagina qu'un homme, qui se fit alors remarquer par une vie singulière, étoit le grand Juge, & le personnage annoncé depuis si longtems par les Oracles, par les Prophéties, & par les Sibylles.\*

La mauvaise application que l'on fit, par cette extravagante idée, du dogme qui concernoit le véritable grand Juge, ne manqua pas de réveiller & de ramener les erreurs correspondantes, qui avoient rapport aux deux autres dogmes, & qui, comme nous avons déjà dit, étoient inséparables du premier. La fin du Monde parut donc prochaine. Les Nations furent saisies de la crainte du Jugement dernier. Un horrible fanatisme se répandit par toute la Terre. On annonça le

ne avoient déjà annoncé la fin de la grande année, & l'approche du grand renouvellement du Monde.

\* Personne n'ignore combien de fois J. C. dans les Evangiles parle de la fin du Monde. St. Paul voulut de même parler du Jugement dernier devant l'Arcopage & devant Félix Préfet des Romains; mais ils se moquèrent de lui, & lui tournèrent le dos. *Act. des Ap. chap. 17. & 24.*



régne de la justice ; & pour prêcher la pénitence & l'abandon des choses d'ici-bas, quelques-uns s'imaginèrent réellement que le Royaume de Dieu étoit arrivé ; mais comme une multitude de circonstances ne prouvoient que trop le contraire, d'autres s'imaginèrent que le prétendu Dieu, qui n'avoit fait que se montrer, reviendrait incessamment, & qu'il régneroit mille ans sur la Terre, pour faire la félicité des justes, & pour les faire jouir de toutes sortes de délices.

Cette dernière opinion, qui fut celle de ceux qu'on appella *Millénaires*, ayant été détruite par le tems & par l'événement, (après avoir néanmoins produit encore dans d'autres siècles d'ignorance des folies \* semblables) les Apocalyptiques se dégoutèrent enfin de calculer : on perdit de vue le régne merveilleux ; l'homme, devenu plus sage, en remit l'événement à la fin des tems, sans oser les prescrire ; mais il ne fut pas moins la dupe du passé ; & quoiqu'il ait depuis cherché à plâtrer de son mieux (qu'on me permette le terme) les fondemens ruineux de la Religion Chrétienne que ces chimères & ces extravagances avoient fait embrasser à ses pères, il resta dans l'idolatrie ridi-

\* Je veux parler ici des terreurs du onzième siècle, qui ne furent qu'une suite des anciennes. On sçait quelles folies furent la honte de l'Europe, & le triomphe de Moines.

cule & mystique qu'il en avoit reçue, & il y est encore \*.

\* Les premiers événemens du Christianisme ont toujours été palliés & déguifés, & ce n'est pas un petit ouvrage que de les montrer sous leur véritable aspect; d'autant plus que l'Eglise a supprimé tout ce qui ne lui étoit point favorable, & qu'elle a mieux aimé jeter sur les premiers tems une épaisse obscurité, que de conserver une lumière qui ne lui pourroit être que très-désavantageuse. Néanmoins les Historiens profanes qui nous restent, & quelques écrits des Philosophes de ces tems, peuvent beaucoup servir à jeter quelques rayons sur ces tems, par des anecdotes détachées, mais très-importantes. Tacite, Suétone, Porphyre, Lucien dans son *Philopater*, peuvent être d'un grand secours. Il faut aussi étudier quel étoit l'esprit des persécution que l'on fit éprouver dans ces premiers siècles aux Philosophes, aux Mathématiciens, aux Astrologues, aux Juifs, & aux Chrétiens, & rapprocher tous ces détails de la doctrine des premiers Pères de l'Eglise sur la fin du Monde, qui étoit leur dogme favori, comme on peut le voir dans leurs ouvrages, & dans les opinions recueillies dans le premier volume du *Traité Historique & Polémique sur la fin du Monde, & la venue d'Elie*, publié à Rotterdam en 1737. Enfin il faut joindre à ces recherches une étude très-philosophique des Livres du Nouveau Testament, surtout des Evangiles & de l'Apocalypse.

Cette légère esquisse du grand tableau qui nous représentera un jour les sources fameuses du Christianisme, est aussi l'esquisse des erreurs des premiers hommes. Ce fut de leur tems, & à l'occasion des malheurs du Monde, que toutes ces bizarres opinions s'emparèrent de l'esprit humain, & qu'elles y produisirent une multitude de préjugés monstrueux, dont il fut toujours la victime.

Si ces préjugés ont paru nouveaux dans le premier siècle de nôtre Ère vulgaire, c'est qu'ayant été comme absorbés, depuis un long espace de tems, sous l'amas énorme des erreurs mêmes qu'ils avoient engendrées, une terreur panique toute semblable à l'ancienne, les ranima, rendit à la superstition sa première face, & ramena l'homme au même point d'où il étoit primitivement parti, quoiqu'il en eût perdu le souvenir.

S'il y avoit ici quelque apologie à faire pour ceux qui se sont laissés tromper par ces ridicules chimères, ce ne pourroit être, sans doute, qu'en faveur des anciens témoins des révolutions de la Terre, qui furent étourdis & épouvantés par des catastrophes aussi terribles que réelles; au lieu qu'à la seconde époque, la superstition n'eut d'autre principe & d'autre base que de faux calculs, & que de misérables oracles, que l'Etat



même de la Nature contredisoit & convainquoit de mensonge & d'imposture.

Ce fut cette Nature elle-même, & tout l'Univers, qui séduisirent l'homme autrefois. Auroit-il pû s'empêcher, à l'aspect de tous les formidables phénomènes d'une destruction universelle, ne pas se rappeler alors des dogmes sacrés & respectables en eux-mêmes, dont il est vrai qu'il ne voyoit pas encore la fin précise, mais dont il ne pouvoit méconnoître tous les signes & toutes les approches ? Ses yeux & sa raison sembloient l'en avertir à chaque instant, & justifier ses terreurs ; ses maux & ses misères étoient à leur comble, & ne lui laissoient pas la force d'en douter ; les consolations de la Religion paroïssent être son seul espoir ; il s'y livra donc sans réserve ; il attendit avec résignation le jour fatal ; il s'y prépara, il le désira même ; tant étoit déplorable son état sur la Terre !

L'arrivée du grand Juge, & le règne de la vie future, devinrent ainsi, dans toutes ces tristes circonstances, les seuls points de vue que l'homme considéroit avec une avidité religieuse & passionnée, comme le terme de tous ses malheurs. Il s'en entretint perpétuellement, tant que durèrent les désordres & les fermentations de son séjour ; & ces dogmes y jettèrent de si profondes racines, que la Nature, qui ne se rétablit sans

doute que par degrés & peu à peu, l'étoit enfin tout-à-fait, lorsque l'homme attendoit encore.

Telles étoient les dispositions religieuses du Genre humain, lorsque les sociétés, déjà multipliées & réunies, travailloient à donner une forme réglée à leur administration civile, & songeoient à l'élection d'un Roi.

Préoccupés du Ciel, elles oublièrent dans cet instant qu'elles étoient encore sur la Terre; au lieu de donner à leur gouvernement un lien naturel, elles en cherchèrent un surnaturel; & pour ne point perdre de vue le Royaume Céleste, où elles aspiroient sans cesse, elles s'imaginèrent pouvoir le représenter ici-bas; en ne reconnoissant d'autre Monarque que Dieu même, elles croyoient, sans doute, par cette sublime spéculation, prévenir leur gloire & leur bonheur, jouir du Ciel sur la Terre, & anticiper sur le trop lent avenir, que la Religion leur peignoit si souvent & avec de belles couleurs. Leur spéculation fut néanmoins la source de tous leurs maux & de toutes leurs erreurs. Les hommes voulurent, en conséquence de leur choix, appliquer les principes du règne d'en haut au règne d'ici-bas, & la plupart de ces principes se trouvèrent faux, parce qu'ils étoient déplacés: ce gouvernement n'étoit qu'une fiction, qu'il fallut nécessairement soutenir par une multitude de suppositions; & ces sup-

positions furent, avec le tems, prises pour des vérités, d'où résulterent une foule de préjugés religieux & politiques, qui précipitèrent dans des abîmes affreux la Religion & la Police primitive.

C'est ainsi que les Nations, après avoir puisé dans le bon sens & dans la nature leurs loix domestiques, économiques & civiles, les soumettre toutes à une chimère qu'elles appellèrent le règne de Dieu, & que nous avons appelé *Théocratie*.\*

Je ne suis point entré dans le détail de toutes les variétés qu'ont eu entr'elles toutes les opinions superstitieuses de ces premiers âges, au sujet du règne du grand Juge. Comme la superstition n'a jamais de principes uniformes, il dut s'élever alors différentes sectes, & différens systèmes religieux, entre lesquels il en est un, que je crois ne devoir point omettre.

L'opinion que nous venons de détailler ne regardoit point le grand Juge comme arrivé, mais son règne paroïsoit si prochain, que pour s'en rendre digne on croyoit que la société devoit se comporter d'avance comme s'il étoit prêt à paroître. Cette façon de penser étoit assez raisonnable, & il n'en seroit résulté rien que d'avantageux au Genre humain, si l'on ne s'y fût livré qu'avec réserve,

\* Ce mot signifie la même chose, si on le dérive soit de l'Hébreu, soit du Grec, *la Ville, la Cité de Dieu*.



& avec un zèle prudent & modéré: mais il y eut encore une autre opinion, infiniment absurde & mal raisonnée, dont les suites furent cruelles & funestes, ce fut de regarder l'avènement & le règne du grand Juge, comme réellement arrivé. On pense que sa descente ici-bas s'étoit faite d'une façon invisible, mais que la ruine du Monde en avoit été la suite évidente, & en étoit la preuve manifeste. Les maux qu'on avoit soufferts, & les grands changemens qu'on avoit vus dans toute la Nature, furent pris pour les actes de sa vengeance & de ses jugemens; & comme la plus grande partie du Genre humain étoit alors péri, & qu'un très petit nombre d'hommes avoit été conservé, il ne fut que trop naturel à ceux qui donnèrent dans cette opinion, d'en conclure que tous ceux que le grand Juge avoit exterminés, n'avoient pas été trouvés dignes d'habiter sur la Terre qu'il avoit renouvelée, & que ceux qui avoient eu le bonheur de survivre à ses jugemens formidables, avoient été des élus & des justes, qui avoient trouvé grace devant lui.

En conséquence de ces fausses idées, on fit une application absurde de tous ces dogmes; on confondit le Monde renouvelé avec la vie future, c'est-à-dire, la Terre avec le Ciel; on s'imagina entrer dans l'âge de la félicité; on se regarda comme cette portion de créatures choisies, auxquelles la terre des justes avoit été promise & don-

née, & sur lesquelles Dieu seul à l'avenir alloit immédiatement régner & présider.

Les sectateurs de ce système, quoique d'accord en quelques points avec ceux de l'opinion précédente, formèrent une espèce d'hommes particulière, qui se crurent plus proches que les autres de la Divinité, & qui cherchèrent toujours à se distinguer par une vie moins humaine ou plus mystique. On y trouvera peut-être un jour l'origine primitive des Ordres Religieux, que le Paganisme, le Sabéanisme, & le Judaïsme connoissoient long-tems avant le Christianisme, qui n'a fait que les imiter. Une telle recherche nous écarteroit trop de notre sujet. Je ferai simplement remarquer que les opinions de cette secte ont été la base économique & politique de plusieurs Nations très-anciennes, qui se conduisoient moins comme une Société civile, que comme une Société toute religieuse. Cela rendit ces Nations le fléau de toutes les autres; car comme elles confondoient ce Monde renouvelé, avec le règne de la vie future promis aux justes, elles eurent l'esprit de conquête, ou une espérance ambitieuse & turbulente de posséder un jour la Monarchie universelle à titre d'héritage. C'est par une suite de cette fatale méprise que les charnels Hébreux exterminèrent les Cananéens, pour s'emparer de leur pays comme d'une Terre promise par le Dieu de leurs

Ancêtres. C'est de même dans cette source qu'il faudra chercher ces prétendus Oracles, & toutes ces obscures promesses des Dieux, à l'abri desquelles les Romains pleins de hardiesse & de confiance marchèrent toujours, d'un pas ferme & sûr, à l'Empire du Monde.

### SECTION VIII.

*Le souvenir des anciennes Théocraties est absorbé par le tems ; les fables seules en conservent quelques vestiges.*

**P**OUR trouver dans l'Antiquité le Gouvernement Théocratique, auquel toutes les premières Sociétés se soumirent, je ne dissimulerai point que l'histoire nous manque, & qu'elle ne peut ni ne pourra jamais nous en fournir de preuves directes, & encore moins des exemples. Les tems où les Théocraties ont eu lieu sur la Terre sont si reculés dans la nuit des siècles, qu'il n'en étoit resté dans l'antiquité même qu'un souvenir très obscur ; les Monarques & les Docteurs des hommes avoient intérêt de l'éteindre tout-à-fait ; en sorte que les foibles vestiges qui en sont restés ont été par la suite absorbés par la fable, & confondus avec une multitude d'allégories obscu-



res, & de traditions ridicules, que l'Histoire a toujours méprisées, & qui ne sont plus aujourd'hui que du domaine de la Mythologie qui nous les a transmises.

C'est donc dans ce fond ténébreux que je vais être réduit à chercher les traces & les empreintes de la Théocratie primitive; ce ne sera point, à la vérité, le moyen d'autoriser ces recherches aux yeux du plus grand nombre, qui dédaigne les tems mythologiques, ou qui ne les connoit pas; elles ne plairont qu'à un très petit nombre d'hommes privilégiés, dont le génie, soutenu de connoissances, est seul capable de saisir l'ensemble de toutes les erreurs humaines, d'appercevoir la preuve d'un fait historique ignoré, dans le crédit d'une erreur universelle; & de remonter de cette erreur à la vérité ou à l'événement qui l'a fait naître, par la combinaison réfléchie de tous les différens aspects de cette même erreur.

Ce ton d'universalité & d'uniformité qu'ont affecté certaines opinions dans tous les tems & dans tous les climats, qui semble déceler aux yeux d'un esprit raisonnable un principe solide & certain, & non les effets capricieux & bizarres de l'imagination des Poètes & des autres écrivains de l'antiquité, faite singulièrement en faveur du sujet que je traite, & se trouve dans les traditions constantes des plus anciennes Nations du Monde, lorsqu'el-

les parlent du règne des Dieux sur la Terre, qui a précédé le règne des demi-Dieux, & celui des Rois, dont elles ont distingué presque toutes les trois époques successives. Sans rappeler ici les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Grecs & l'ancienne Italie, dont les Théocraties mythologiques ont rebuté tous nos Chronologistes, les Indiens, les Japonais, & jusqu'aux Américains mêmes, avoient aussi conservé le souvenir d'un tems où leurs pays avoient été honorés de la résidence des Dieux, qui étoient descendus sur la Terre pour y faire le bonheur des hommes, pour les civiliser & leur donner des Loix. La durée fabuleuse de ces régnes est presque toujours réglée par de grands périodes, & par des nombres Astronomiques. Les motifs particuliers de la descente de ces Dieux, sont, chez tous les Peuples, les misères & les calamités du Monde. L'un est venu, disent les Indiens, \* pour soutenir la Terre ébranlée, qui s'enfonçoit sous les eaux; un autre est venu secourir le Soleil, auquel un grand Dragon faisoit la guerre; celui-ci est descendu pour combattre des monstres & des géans qui désoloient le Genre humain; & celui-là, pour exterminer des Nations perverses.

\* *Cérem. Relig. Tom. VI.*

Je ne rappellerai point toutes les guerres & les victoires des Dieux, Grecs & Egyptiens, sur les Typhons, les Pythons, les Titans, & les Géans ; elles sont trop connues, & l'on sçait que toutes les grandes solemnités du Paganisme en célébroient la mémoire.

Vers tel climat que nous tournions les yeux, on y retrouve donc cette singulière tradition d'un âge Théocratique, & nous pouvons remarquer qu'indépendamment de l'uniformité des préjugés qui décèlent un événement quel qu'il puisse être, cet événement y est désigné comme étant voisin des anciennes révolutions naturelles, puisque les regnes de ces Dieux y sont généralement ornés & remplis de toutes les anecdotes littérales ou allégoriques de la ruine & du rétablissement du Monde. Ce seroit une peine inutile, & même une folie, de prétendre justifier en détail toutes les fables qui ont rapport à ces régnes merveilleux, & de vouloir combattre sérieusement ou chercher à autoriser la longue durée que les Nations ont donnée à l'Empire de leurs Dieux ; nous devons nous contenter pour le présent de l'ensemble frappant qu'elles nous offrent, & juger par le seul aspect du tableau général. Ainsi quoique toutes ces annales soient fabuleuses pour la durée, pour les faits ou pour la mauvaise application des faits, elles ne peuvent être fabuleuses



pour le fonds ; elles ne nous parlent point d'un âge imaginaire que l'on doive retrancher de l'histoire au Monde, comme on a fait jusqu'ici ; mais d'un âge & d'un état réel, qu'il fait concilier avec cet ancien état du Genre humain dont nous venons de découvrir & de suivre les progrès.

Les Hébreux semblent nous montrer plus distinctement une véritable époque historique, & un exemple mémorable des anciennes Théocraties, don, je pourrois ici m'autoriser sans me plonger dans l'obscurité des siècles fabuleux ; mais quelque respect que l'on ait encore pour les antiques annales de ce Peuple, elles ne peuvent être ici regardées sous un autre point de vûe que celles des autres Nations.

Les *Josué*, les *Débora*, les *Barak*, les *Gédéon*, les *Jair*, les *Jephthé*, les *Booz*, les *Abedon*, les *Samson*, les *Ruth*, les *Noëmi*, & tous les Héros enfin & les Héroïnes de la Théocratie Judaïque, ne sont que des *Soleils*, des *Osiris*, des *Apollons*, des *Mercurès*, des *Janus*, des *Hercules*. des *Cérès*, des *Cybèles*, & des *Proserpines*.

Le Paganisme & le Judaïsme sont deux Mythologies, qui n'ont de vrai l'une & l'autre que leur source commune, l'abus de l'histoire de la Nature\*. Il faut donc prendre entr'elles un

\* La ressemblance intime qu'il y a entre une multitude de faits & de personnages de la Bible & de la Fable, a été

juste milieu, c'est-à-dire ne point mépriser tout-  
a-fait les Théocraties Payennes, qui nous voi-

pressentie, étudiée & connue de presque tous les Pères de l'Eglise, des Commentateurs, des Interprètes ; mais ils en ont tous méconnu ou pallié l'origine & la source. Leur système le plus général a été de chercher les Dieux du Paganisme dans l'abus qu'ils prétendent qu'ont fait toutes les Nations des Livres de Moïse, & de l'histoire de la Judée ; soit que ces écrivains n'aient en cela consulté que leur amour propre ou leur superstition, soit qu'ils aient été forcés par les rapports connus & évidens qu'ils n'ont pu méconnoître entre les Antiquités sacrées, & celles qu'ils ont appelées profanes : sans rapeller ici les sentimens de plusieurs sçavans qui ont combattu le système des Pères, qui rencontre à chaque pas des difficultés énormes ; je crois que l'on peut applanir les difficultés de cet ancien problème par ce raisonnement. Si les Dieux & les Héros du Paganisme ne tirent leur origine que de l'abus de l'histoire, de la nature & des figures allégoriques & symboliques de la haute Antiquité, comme l'a évidemment démontré l'Auteur de *l'histoire du Ciel*, de quelle autre source pourroient provenir les Patriarches & les Héros des Hébreux qui ont avec ces Dieux imaginaires une ressemblance & un rapport si frappans, que les Juifs & les Chrétiens n'ont jamais pu les contester ? Deux histoires ou deux fables semblables ne doivent elles pas avoir une commune origine ? C'est la conséquence générale qu'en a tirée M. Pluche avec une prévention singulière, puisqu'il n'a point lui même profité de ce trait de lumière. « Le Paga-

lent des vérités, & ne point donner une confiance sans bornes à la Théocratie Judaïque, qui contient mille fables semblables à celles des autres Nations : elles sont à la vérité décorées d'un air historique, & paroissent quelquefois mieux liées & plus approchées de nous ; néanmoins leur Chronologie est aussi fautive que leurs faits ; & il n'y a de véritable & de réel, qu'une ancienne vérité qu'elles nous cachent & qu'on n'y peut qu'entrevoir, comme dans toutes les annales Payennes.

En réfutant ainsi la preuve la plus directe & la plus historique qui semble se présenter en faveur du sujet que je traite, pour la ramener dans la classe de ces seuls pressentimens, que fait naître le spectacle uniforme de la Mythologie de tous les Peuples, ce n'est point borner ici nos recherches, c'est apprécier à sa juste valeur ce fonds immense de traditions Hébraïques, dont on ne pourra tirer quelque profit un jour, qu'autant qu'on les

“ nisme,” dit il, “ n'est point sorti du Judaïsme, ni le Judaïsme du Paganisme : ils doivent l'un & l'autre ce qu'ils ont de commun à une commune & unique origine.” Si cet Auteur eût eu autant de génie qu'il paroît montrer de connoissances dans son ouvrage, *l'histoire du Ciel* eût été un grand Livre ; mais on y voit régner une superstition aveugle & continue, & une petitesse d'esprit, qui peuvent faire douter qu'il ait tiré de sa tête les excellens matériaux, dont sa main s'est si mal servie,



étudiera sous le point de vue commun, qui peut seul les ramener à ce foyer général, où le concours de toutes les fables forme une lumière vraiment historique ; lumière qu'elles ne peuvent produire lorsqu'elles sont séparées, & , pour ainsi dire, rendues divergentes par un esprit national & par les préjugés.

Je n'entreprendrai point ici ce grand travail, qui demande que l'on fasse pour les Hébreux une *Histoire du Ciel*, ainsi que M. Pluche en a fait une pour les Egyptiens ; mais il est encore un autre fonds non moins considérable, où nous pouvons chercher & suivre les traces de l'ancien gouvernement Théocratique ; ce sont les ouvrages religieux & politiques des Nations, qui, malgré la corruption & le déguisement de leurs motifs primitifs, peuvent s'éclairer mutuellement les uns par les autres, & dissiper une grande partie des ténèbres qui ont obscurci l'histoire des premiers âges du Monde.

Examinons auparavant quels ont dû être les usages & les coutumes de nos pères dans leur Théocratie, & si nous trouvons ensuite ces mêmes usages, ou les abus qui ont pû en naître chez toutes les Nations, ce sera, sans doute, une preuve qu'elles en ont toutes originairement connu les véritables sources.

## SECTION IX.

*Quels ont été les usages Théocratiques. On retrouve chez toutes les Nations, & ces usages, & les abus sortis de ces usages corrompus.*

L'Etat Théocratique ayant été adopté & regardé par les hommes comme un état civil & politique, un de leurs premiers soins fut de représenter au milieu d'eux la maison du Dieu Monarque, de choisir dans cette maison un lieu particulier pour sa résidence, & de le distinguer par un trône. C'étoit là, sans doute, qu'ils devoient se réunir pour lui rendre leurs hommages, pour recevoir ses ordres, & pour lui demander des grâces ; c'est-à-dire, pour lui offrir leurs vœux & leurs prières.

Ces institutions ne furent d'abord qu'un cérémonial allégorique : mais avec le tems il fut pris à la lettre ; tous les usages civils devinrent des usages religieux ; il fallut avoir recours à Dieu dans toutes les affaires publiques & particulières ; la Religion absorba la Police, dont elle se rendit la Souveraine, & à mesure qu'elle augmenta ses droits temporels, elle se corrompit elle-même, & changea de nature. La maison du Dieu Mo-

narque & son trône, devinrent peu à peu son Temple & son Sanctuaire. L'homme, s'imaginant que l'Etre Suprême chérissoit ce lieu plus particulièrement qu'aucun autre, se persuada qu'il y habitoit réellement. Ses idées sur la Divinité se rétrécirent de plus en plus. Au lieu de regarder simplement les Temples comme des lieux d'assemblées & de prières publiques, infiniment respectables par cette seule & vraie destination, il y chercha le Maître qu'il croyoit y résider, & ne pouvant l'appercevoir, il ne tarda pas à y mettre une représentation, & à l'adorer.

L'Etre Suprême étant considéré comme le Roi de la Société, le signe de l'autorité & le sceptre de l'Empire ne dut point être mis entre les mains d'aucuns particuliers; il dut être déposé dans la maison & sur le siège du céleste Monarque, c'est-à-dire, dans un Temple, & dans le lieu le plus respectable de ce Temple, c'est-à-dire, dans le Sanctuaire. Le sceptre & les autres marques de l'autorité Royale, n'étoient dans les premiers tems que des bâtons & des rameaux, les Temples que des cabanes, & le Sanctuaire qu'une corbeille ou un coffre; c'est ce que tout l'Antiquité nous apprend.

Dans les fêtes commémoratives de l'ancien état du Genre-humain, que les Japonois\* observent en-

\* Kempfer.



core, ils y représentent sur la scène tous ces signes rustiques de la primitive autorité; ils nous expliquent par là certaines solemnités & certains mystères des Egyptiens & des Grecs, où nous retrouvons ces mêmes emblemes. Personne n'ignore l'histoire de la verge d'Aaron; elle a la même origine; déposée dans le Sanctuaire & dans l'Arche, elle n'avoit été primitivement que le sceptre du Dieu Monarque; mais elle étoit devenue chez les Hébreux le signe du suprême Ministère de la famille de Lévi; parce que, dans le Gouvernement Théocratique, les Prêtres en ayant été les Officiers naturels & les Ministres, en sont bientôt devenus les vrais Souverains, comme nous le verrons par la suite.

L'Histoire ancienne nous conserve encore une autre anecdote, qui confirme ce que j'expose sur les usages, & sur le progrès des abus qui leur ont succédé. Elle rapporte que les premiers Temples que les hommes ont ensuite élevés à la place des cabanes & même des cavernes, qui en avoient d'abord tenu lieu, n'ont été pendant long-tems que de simples enclos, qui ne contenoient aucune de ces représentations de la Divinité, dont ils furent remplis dans les siècles suivans.

Le Code des Loix civiles & religieuses ne dut point non plus être remis entre les mains d'un Magistrat particulier; on le déposa donc au Sanctu-

aire; & ce fut à ce lieu sacré qu'il fallut avoir recours pour connoître ces Loix & pour s'instruire de ses devoirs. Ceci est un usage dont tout l'Antiquité Payenne, & celle des Hébreux nous offrent une infinité de témoignages. Tous les Temples avoient une corbeille, un coffre, une arche, où les sacrés dépôts de l'autorité & de la législation étoient conservés avec une religion quis s'étoit changée chez la plûpart des Peuples en une superstition si déplorable, qu'on étoit parvenu, en confondant des Loix avec le Dieu Législateur, à n'oser regarder tous ces signes instructifs, sans crainte de mourir ou d'être exterminés.

Dans ces fêtes Payennes qui portoient le nom de fêtes de la Législation, comme les *Palilies*, & les *Theismophories*, l'objet principal du cérémonial étoit devenu un secret redoutable, & l'on y faisoit au peuple un mystère de ses devoirs.

Ce qu'il y avoit de plus caché dans les fêtes d'Isis, de Cérès, & de Cybèle, dans les mystères de Samothrace & des Etrusques, &c. n'avoit eu primitivement pour objet que d'apprendre à tous les hommes à bien vivre pour parvenir à une heureuse fin; que de les instruire sur l'ordre & le sujet des fêtes, que de les engager au travail & à l'industrie; mais toutes ces utiles leçons déposées dans le Sanctuaire, furent réservés par la suite pour un petit nombre d'initiés, auxquels après de longues

épreuves on faisoit promettre sous d'affreux sermens de ne rien révéler au vulgaire : \* Tant il est vrai que les Prêtres, qui ont été établis pour conduire l'homme dans le bon chemin, ou craint dans tous les tems qu'il ne le connût & qu'il n'y marchât.

\* Le secret de ces mystères étoit d'autant plus criminel que les mystères n'avoient pour objet que le bien du Genre humain. Ceux qui ont part à ces initiations, disoit Socrate, s'affurent de douces espérances pour le moment de leur mort & pour toute la durée de l'éternité. Ils ont été établis, dit Epictète, pour régler la vie des hommes, & pour en éloigner les désordres. Tout ce qu'on y apprend, dit Cicéron, ce sont toutes les vérités dont nous avons besoin pour régler ici-bas notre conduite. Par les mystères, dit-il ailleurs, nous avons connu les moyens de subsister, & les leçons qu'on y donne sont faites pour apprendre aux hommes à vivre en paix & avec modération entre eux, pour mourir dans l'espérance d'un meilleur avenir. Il est aisé de voir par ces grandes vérités, conservées comme des mystères dans le Paganisme, qu'il n'y auroit jamais eu de Paganisme, si les Prêtres, qui eurent dans la Théocratie le dépôt de la Police & de la Religion, eussent été au contraire soumis à cette Police publique, & n'eussent pû regarder comme leur bien cet important dépôt qui ne leur étoit que confié. On peut remarquer aussi par-là, qu'il en étoit de l'idolatrie comme il en est de toutes les Religions présentes, que la morale en étoit bonne, mais que l'histoire n'en valoit rien.



Dès que la nature de la Théocratie exigea nécessairement que le dépôt des Loix gardées dans le Sanctuaire parût émané de Dieu même, & dès qu'on fut obligé de croire qu'il étoit le Législateur des hommes, comme il en étoit le Monarque, il fallut, par la suite des tems, avoir recours au mensonge & à l'imposture, pour imaginer de quelle façon ces Loix étoient parvenues sur la Terre ; il fallut supposer des révélations surnaturelles & merveilleuses, pour les faire descendre du haut du Ciel, pour les faire prononcer & même écrire par la Divinité, par des Dieux, & par des Déeses ; il fallut en aller chercher l'origine sur des montagnes enflammées, dans des déserts, dans des cavernes & des forêts solitaires, tandis qu'elles étoient gravées dans le cœur du Genre-humain, & que la raison publique des Sociétés primitives en avoit été l'unique source & le véritable organe.

Par ces affreux mensonges l'on a ravi à l'homme l'honneur de ces Loix si belles & si simples, qu'il avoit faites lors du renouvellement des Sociétés. Par-là l'on a affoibli le ressort & la dignité de sa raison, en lui faisant faussement croire qu'elle n'étoit pas capable de le conduire, tandis que c'est le privilège & l'objet de ce don sublime & presque divin, que l'homme seul sur la Terre a reçu du Créateur.

La nécessité d'une révélation pour apprendre à l'homme ses devoirs, est un système ancien & funeste, qui a produit les plus grands maux dans la Société: le décri où il a fait tomber la raison chez le plus grand nombre des hommes, rend le crime des Législateurs mystiques presque irréparable.\*

Si l'imposture a toujours été chercher l'origine des Loix dans les déserts, on sent aisément qu'elle l'a fait pour mentir avec plus de hardiesse & de sûreté. Cette conduite qui devoit être si suspecte, l'étoit cependant d'autant moins alors, qu'elle s'accordoit avec quelques autres préjugés, qui tiroient aussi leur source des anciennes impressions causées par les malheurs du Monde. Comme on avoit attribué ces malheurs à la descente & à la présence du grand Juge, on en avoit conclu par la fuite, que ce grand Juge étoit si redoutable & si terrible, qu'il ne pouvoit se montrer sans faire

\* S'il est un moyen de réparer les maux produits par le dogme chimérique de la révélation, & de rendre les hommes sages & heureux, autant qu'ils peuvent l'être ici-bas, c'est de leur inspirer de l'amour, de l'estime, & du respect pour leur raison, & de faire de ces trois devoirs la base de toute éducation. C'est par là qu'on pourra changer un jour la face du Monde; les conséquences qui dérivent de cet amour, de cette estime, & de ce respect, composent le véritable code de sa conduite, de sa morale, de sa Religion & de sa Philosophie.

périr l'Univers. Ce fut donc toujours derrière un voile, dans des nuages obscurs & sombres, & dans des déserts écartés, qu'il fallut le faire descendre, lorsqu'on feignit par la suite qu'il ne venoit que pour donner des Loix & pour faire du bien aux mortels.

Telle fut la cause, dans les tems de mensonge, de la docile imbécillité des hommes. C'est encore de là qu'étoit sortie cette autre opinion de l'Antiquité Payenne & Judaïque, qu'on ne pouvoit voir Dieu sans mourir. Le dogme de l'apparition du grand Juge, & celui de la fin du Monde, étant deux dogmes inséparables, l'homme devoit croire sa ruine certaine & prochaine, quand son imagination avoit vû cet Etre redoutable.

Le Dieu Monarque de la Société ne pouvant lui commander d'une façon directe, l'homme se mit dans la nécessité d'imaginer des moyens de connoître ses ordres & ses volontés; une absurde convention établit donc dans la Théocratie, des signes sur la Terre & dans le Ciel, que l'on regarda comme les interprètes du Souverain invisible. Les Hébreux, par exemple, allèrent consulter l'*Urim* & le *Tummim*; c'étoient douze pierres précieuses, nommées *Lumières* & *perfections*, parce qu'ils s'imaginoient que les différens rayons qu'elles jettoient faisoient connoître la volonté suprême. Les Eryp-



tiens avoient un Oracle emsemblable,\* qu'ils nommoient *Vérité*. Chaque Nation eut le sien. On vit paroître une foule d'Inspirés, de Devins, de Prophètes; on vit naître les Augures, les Aruspices, & une multitude de révélations de toute espèce. En Police, comme en Religion, l'homme ne consulta plus sa raison; il crut que sa conduite, ses entreprises, & toutes ses démarches devoient avoir pour guide un ordre & un avis particulier du Ciel; & comme les Prêtres en étoient les organes, toutes les Nations de la Terre s'en rendirent les esclaves, les victimes & les dupes.

Quoi qu'ait pû faire l'imposture pour déguiser la véritable origine des Loix, comme elle est sujette, à cause de son ignorance naturelle, à suivre les préjugés reçus, lors-meme qu'elle en invente de nouveaux, elle n'a pû totalement effacer par ses fables les anciens traits de la vérité.

Nous avons vû que le sujet & l'objet des premières Loix & des premiers sentimens du Monde renouvelé avoit été de réparer les maux du Genre humain, de pourvoir à sa subsistance, & à la multiplication de ce qui en étoit resté, de favoriser les inventions & les inventeurs, & d'entretenir dans le cœur des hommes la reconnoissance & la crainte, en leur retraçant souvent les anciens phénomènes

\* Elien, Varron, Diodore parlent de cet Oracle.

de la destruction du Monde. Un Code des Loix faites dans de pareilles vuës, ne devoit-il point être appelé le *Code de la Terre sauvée* ? & ne seroit-ce point ce titre que nous cacheroit celui de *Code Mosaique*, que portent les loix des Hébreux ? Un tel titre dans la langue de l'Egypte, qui est un pays bas & maritime, devoit signifier le *Code sauvé des eaux*, ou de la *Terre sauvée des eaux*, comme le Code des loix de Zoroastre, nommé *Zenda-Vesta*, pourroit signifier, pour la Perse & dans les montagnes de la haute Asie, le *Code de la Terre sauvée du feu*. Une multitude d'autorités, qu'il seroit trop long de rapporter ici, mais que je vois dans les Ecritures mêmes des Hébreux dans leurs fêtes, dans leurs usages, & dans toutes leurs traditions, me portent à changer ces soupçons en une certitude parfaite.\*

\* Par les recherches particulières que j'ai faites sur les solemnités nouvelles des Hébreux, & par leurs comparaisons avec certaines fêtes d'Athènes, de Syrie, & d'autres Peuples qui avoient rapport aux déluges d'Ogygès, de Deucalion, & de Prométhée, je suis parvenu à l'évidente démonstration que la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, & autres commémorations Hébraïques, avoient toutes eu pour anciens motifs les misères du Genre humain détruit & renouvelé ; ainsi l'on peut être sûr que l'origine que je donne ici au Code Mosaique n'est rien moins qu'un soupçon. Cette decouverte

C'est de l'épithète, *Mosée* ou *Mosaïque*, qui avoit été donnée aux loix, aux usages, & aux hymnes de l'ancienne Egypte, & de l'épithète *Zerduft* ou *Zend*, qui avoit été donnée aux institutions des Peuples de la haute Asie, qu'ont été faite des *Muses*, des *Musées*,\* des *Moyfes* & des *Zoroastres*,

donne la solution de toutes les relations des voyageurs, qui presque en tous pays ont trouvé des institutions Mosaïques. Ce n'est point que les Loix d'un Moïse y soient parvenues ; c'est que les usages & les coutumes des Hébreux sont en grande partie des commémorations de ces anciens malheurs du Monde, qui ont été universels & généraux, & qui ont fait partout la même impression sur les hommes.

\* M. Pluche a reconnu qu'elle étoit la source des *Muses* & des *Musées* ; mais il a glissé sur *Moïse* avec assez de mauvaise foi. Il en est de même de *Ménés*, de *Minos*, & de *Numa*, dont on a fait des Rois Législateurs, parce que leurs noms signifient *Législation*. Les hymnes d'*Orphée*, qui chantoient l'ennemi du Monde mis à la renverse, sont aussi provenus de là. On a fait un grand Poète en personifiant l'épithète caractéristique de ces Hymnes. Les Cantiques d'*Apollon*, ce Dieu victorieux & grand Musicien ; les Psaumes du Roi *David*, ce grand Chantre, & le seul Conquérant qu'ayent eu les Juifs, devoient l'un & l'autre avoir la même origine. *Apollon* signifie le Destructeur, le vainqueur de l'ennemi, parce qu'il combattit le Serpent Python, monstre enfant du Déluge, & ses Cantiques chantoient sa victoire, *David*, dont les vérita-

qui n'étoient d'abord que des titres de législation, mais qui se sont par la suite métamorphosés en Poètes, qui ont chanté, dit-on, l'origine du Monde, & en fameux Législateurs, dont les uns ont été sauvés de l'eau, & les autres du feu.

Tout le plan de l'Histoire Nationale des Hébreux marche presque toujours sur les sombres vestiges de l'Histoire naturelle du Monde; c'est après des maux & des souffrances infinies, que leur Loi leur est donnée sur le mont Sina au milieu de toute la Nature émuë.

L'Egypte, cette terre d'angoisse, où ils avoient demeuré si longtems, a été presque exterminée par le feu, par les eaux, par les ténèbres, par la peste, par la famine, & par tous les fléaux apocalyptiques. Ces Hébreux eux-mêmes avant d'entrer dans le chetif pays qu'ils appelloient leur

bles racines sont *Aved*, *Avaddon*, & *Aveddach*, perte & destruction, signifie l'*exterminateur*. Les Psaumes ne parlent que de la fin du Monde, & de la venue du grand Juge. Leur titre le plus souvent porte, *pour la fin*; expression à laquelle on n'a rien compris jusqu'ici, ainsi qu'à beaucoup d'autres obscurités de ces Psaumes, qui s'évanouiront néanmoins aussitôt qu'on n'y voudra plus voir David, ou le Messie, mais un personnage allégorique, commémoratif, & instructif sur le passé & sur le futur, tel que pouvoit être l'*Adonis* mort & ressuscité des anciens Phéniciens.



*Terre promise*, avoient pendant quarante années souffert dans les deserts des misères si grandes, qu'elles renouvelèrent leur race, & que tous ceux qui avoient vû leur ancienne demeure n'habitèrent point dans la nouvelle : on les voit tous successivement détruits dans une terre aride & sauvage, par des embrasemens, par des gouffres, par des géans, par des dragons, par la faim & par la soif ; enfin on les voit errans sans cesse, & toujours crians & gémiffans, à l'occasion de nouveaux fléaux & de nouvelles calamités.

N'est-ce point-là le vrai tableau du triste & ancien état du Genre humain, & du passage de l'ancien Monde au nouveau, dont il ne paroît que trop que les Hébreux se sont emparés pour se l'approprier, & pour en faire les anecdotes particulières de leur merveilleuse histoire ?

Je ne suivrai pas plus loin cette intéressante carrière : je me contente de faire remarquer encore que l'histoire de leurs misères, & de leur fameux passage dans la *Terre promise*, précède immédiatement chez eux celle de leurs tems Théocratiques, ainsi que les anciens malheurs du Monde précédèrent les Théocraties qui en furent les suites.

Nous venons de voir jusqu'ici quelles ont été en partie les erreurs morales & historiques dont les Sociétés Théocratiques s'infestèrent pour avoir confié le dépôt des Loix & de l'autorité aux Pré-

tres, comme Officiers du Sanctuaire & Ministres du Roi grand Juge. Il en est sorti d'aussi absurdes & d'aussi déplorables des tributs que l'on crut devoir lui payer. Il y a quelque apparence que dans les premiers tems les Sociétés n'eurent point d'autres charges ni d'autres tributs à payer à l'Etre suprême que les prémices des biens de la Terre, que l'on tenoit de sa main bienfaisante, & que cet hommage étoit plutôt un acte extérieur de reconnaissance qu'un tribut civil & réel, dont le souverain dispensateur n'a pas besoin. Il n'en fut plus de même lorsque d'un Etre universel chacun en eut fait son Roi particulier; il lui fallut, comme nous avons dit, une maison, un trône, des officiers, des ministres, & enfin des revenus pour les entretenir.

Le Peuple porta donc dans son Temple la dixme de ses biens, de ses terres, & de ses troupeaux. Il sçavoit qu'il tenoit tout de son divin Roi: que l'on juge de la ferveur avec laquelle chacun vint offrir tout ce qui pouvoit contribuer à l'état & à la magnificence de son Monarque: on en vint jusqu'à s'offrir soi-même, sa famille & ses enfans: on crut pouvoir, sans se déshonorer, se reconnoître esclave de celui qui nous a fait libres, & l'homme ne se rendit par-là que le sujet & l'esclave de ses Ministres hypocrites. Les Prêtres devorèrent seuls tous les dons, & par-

tagèrent entr'eux les dixmes de l'invisible Souverain ; le règne du Ciel les rendit maîtres du règne de la Terre, & leur cupidité croissant en raison de la simplicité des Peuples, ils ne cessèrent de tendre des pièges à la pitié généreuse.

Pour la forme & pour la décence, les Prêtres eurent le soin cependant d'exposer les dons du peuple devant le Sanctuaire, d'égorger devant le Dieu Monarque les animaux qui lui étoient offerts, d'en répandre le sang en sa présence, d'en rôtir & d'en brûler une partie à son intention. Mais ce ridicule & barbare usage, qui diminueoit peu la portion sacerdotale, ne servit qu'à en familiariser l'ordre avec le sang ; les Prêtres devinrent d'impitoyables bouchers, & les Temples se changèrent en lieux de carnage, où le sang humain, en mille endroits de l'Univers, fut ensuite préféré à celui des animaux, & ruissela pendant un grand nombre de siècles.

Il n'est pas besoin, sans doute, de faire ici l'application de ces usages à ceux du Paganisme & du Judaïsme, pour y reconnoître l'origine de ces sacrifices perpétuellement offerts dans les Temples, avec une dépense & une profusion qui semble avoir dû exterminer les troupeaux. Leur première intention avoit été de couvrir la table du Roi Théocratique ; de là les Prêtres de Bel persuadèrent au peuple que leur Dieu mangeoit réellement les

viâtes qu'on lui offroit. Les Grecs & les Romains, dans les calamités publiques, assembloient pareillement tous leurs Dieux autour d'une table, qu'ils couvroient des viandes les plus exquisés ; ainsi cet usage, qui n'avoit été d'abord qu'un cérémonial figuré, pour soutenir dans tous les points l'extérieur du gouvernement surnaturel qu'on s'étoit donné, fut, comme on le voit, pris à la lettre, & la Divinité étant traitée comme une Créature mortelle, on la perdit à la fin de vûe, & l'homme devint idolâtre.

Toutes les Nations qui donnèrent dans cette absurdité, (& elles y donnèrent toutes) conservèrent néanmoins le souvenir d'un tems primitif, où les Temples n'avoient point été ensanglantés, & où l'on ne présentait à l'Etre suprême que les prémices des biens & des fruits de la terre ; preuve que les sacrifices sanglans n'étoient, comme je viens de le dire, qu'un de ces abus ridicules, qui s'étoient introduits avec le tems. De tous les Peuples du Monde, il n'en est point non plus un seul qui ne nous ait montré l'affreux spectacle des victimes humaines ; barbarie inconcevable, qui n'auroit jamais pu s'introduire parmi les Nations, si par les sacrifices des animaux elles ne s'étoient familiarisées avec cette idée cruelle, que la Divinité aime le sang : il n'y eut plus qu'un pas à faire pour égorger les hommes, afin de lui offrir le



sang le plus cher & le plus précieux qui soit, sans doute, à ses yeux.

Cette atroce façon de penser fait encore la base des mystères du Christianisme. Quelle horreur !

“ Est-ce-là, dit Plutarque, \* adorer l’Être suprême ?

“ Est-ce avoir de la Divinité une idée qui lui

“ fasse beaucoup d’honneur, que de la supposer

“ altérée du sang humain, avide de carnage, &

“ capable d’exiger & d’agréer de tels sacrifices ? ”

.....

Les Typhons & les Géans, s’ils eussent triomphé du Ciel, auroient-ils pû établir sur la Terre des sacrifices plus abominables ? Quelle leçon dans la bouche d’un de ces hommes qu’on appelle Payens, pour tous ces Docteurs du Christianisme, qui prétendent que le sang de tous les hommes n’auroit point suffi pour apaiser leur Dieu, & qu’il lui a fallu pour cela un sang divin ! N’est-ce pas renchérir, avec le plus étrange fatanisme, sur la barbarie la plus grande ?

Les Diximes, qui n’étoient que le tribut dû à la Royauté de l’Être Suprême, ne servirent donc qu’à nourrir & à entretenir l’orgueil du Sacerdoce : elles devinrent son bien de droit divin ; † & com-

\* *Plut., des Superstit. pag. 169, 171.*

† Les Diximes dans la Théocratie, appartenoint à Dieu, comme Moxarque ; lorsque les Juifs changèrent ce gouverne-

me sous un tel gouvernement, tout religieux & tout mystique, les fautes secrètes, & jusqu'aux souillures légales,\* étoient des fautes civiles, les Prêtres eurent intérêt d'en étendre les cas à l'infini, parce que les amendes, les expiations, & les victimes qui en résultoient, augmentoient les trésors & l'abondance du grand Juge, c'est-à-dire, de ses Ministres.

Il est encore un autre article sur lequel je pourrois m'étendre; ce seroit sur le détail des meubles & des ustensiles qui furent destinés au Monarque; mais ce singulier inventaire nous mèneroit trop loin; il suffit d'être prévenus que ces chars, ces boucliers,† ces armes, & même ces troupeaux en-

ment mystique, & qu'ils élurent des Rois, les Rois reçurent les Dixmes. *Liv. des Rois chap. 7. v. 15.*

\* Les ordonnances légales de tous les anciens Peuples proviennent en partie de la simplicité de leur âge; comme il n'y avoit alors ni luxe ni magnificence, on ne pouvoit exiger d'autre parure pour se présenter devant le Dieu Monarque, qu'une grande propreté du corps; la plus petite souillure étoit une indécence que la Loi punissoit; & comme l'imagination voit beaucoup de souillures, la superstition a toujours fait d'amples recherches sur cette matière, surtout dans les pays chauds.

† Rome avoit ses boucliers sacrés qui sont connus de tout

tiers de bœufs & de chevaux que toute l'Antiquité consacroit à ses Dieux, avoient été dans les anciennes Théocraties, les équipages & les domaines du Monarque invifible, & qu'ils fervoient particulièrement à certaines fêtes, pendant lesquelles on s'imaginoit que le Dieu descendoit fur la Terre.

Paflions actuellement à l'une des plus funeftes fuites qu'eut le Gouvernement Théocratique.

## SECTION X.

### *Les Théocraties produifent l'idolatrie.*

**I**L eft fi difficile à l'homme de fe former l'idée d'un Etre grand, puiffant, immense, & pourtant invifible, tel qu'eft Dieu, fans s'aider de quelques idées & de quelques comparaiſons humaines & fenſibles, qu'il fallut prefque néceffairement dans les Théocraties en venir à fa repréſentation. Il étoit alors bien plus ſouvent queſtion de l'Etre Suprême qu'il n'eſt aujourd'hui ; indépendamment de ſon nom & de ſa qualité de Dieu, il étoit Roi encore ; tous les actes de la Police,

le monde, mais on n'a jamais fait affez d'attention aux boucliers d'or du Temple de Jeruſalem.

tous ceux de la Religion ne parloient que de lui : on trouvoit ses ordres & ses arrêts partout : on suivoit ses loix, on lui payoit tribut, on voyoit ses officiers, son palais, & presque sa place; elle fut donc bientôt remplie : les uns y mirent une pierre brute, les autres une pierre sculptée, ceux-ci l'image du Soleil, ceux-là celle de la Lune; plusieurs Nations y exposèrent un bœuf, une chèvre, un chien, un chat; & les signes représentatifs du divin Monarque furent chargés de tous les attributs symboliques d'un Dieu & d'un Roi: ils furent décorés de tous les titres sublimes qui convenoient à celui dont ils étoient les emblèmes; ce fut devant eux qu'on adressa à l'Etre Suprême des louanges & des prières, qu'on exerça tous les actes de la Police & de la Religion, & qu'on remplit enfin tout le cérémonial Théocratique. On croit déjà, sans doute, que c'est l'idolâtrie; non ce n'en est que la porte fatale.

Je n'adopte point le sentiment affreux que les hommes sont devenus idolâtres de plein gré, de dessein prémédité, & qu'ils ont été capables d'en avoir formé un système raisonné, pour l'exécuter ensuite. Ce sentiment est aussi contraire à la Philosophie qu'il seroit deshonorant pour l'humanité. Encore moins doit-on s'arrêter aux opini-



ons d'un Cumberland \* & de quelques autres, qui ont prétendu que l'idolatrie s'étoit établie sur la Terre en haine de l'Être Suprême & des justes. Jamais les hommes n'ont haï la Divinité; jamais dans leurs égaremens mêmes ils n'ont entièrement méconnu son existence & son unité: ce n'est point non plus par un saut rapide qu'ils ont passé de l'adoration du Créateur à l'adoration de la créature; ils sont devenus idolâtres sans le sçavoir, & sans vouloir l'être, comme ils sont ensuite devenus esclaves sans avoir jamais eu envie de se mettre dans l'esclavage.

La Religion primitive de l'homme s'est corrompue; son amour pour l'unité s'est obscurci peu à peu; le progrès lent & insensible qu'a fait l'ignorance, par l'oubli du passé, par le trop grand appareil du culte extérieur, par les suppositions qu'il a fallu faire pour soutenir un gouvernement surnaturel, & par la négligence des instructions infiniment nécessaires; dans un culte & dans une police toute figurée, ces instructions étoient dégénérées, parce que l'ordre Sacerdotal qui les devoit donner étoit dégénéré lui-même, qu'il étoit devenu presque aussi ignorant que le peuple, qu'il

\* Auteur Anglois, Commentateur des Fragmens de Sanchoniaton.

étoit plus avare que lui, & plus intéressé encore que le vulgaire à voir multiplier les tributs, les victimes, & les dons avec les emblèmes multipliés du Dieu Monarque; c'est ainsi que long-tems après, d'autres siècles d'ignorance & d'avarice ont vû multiplier les Saints dans le Christianisme.

Nous pouvons donc très légitimement soupçonner que chaque Nation s'étant rendu son Dieu Monarque sensible, plus par simplicité que par des vûes idolâtres, se conduisit encore quelque tems vis-à-vis de ses emblèmes avec une circonspection religieuse & intelligente: c'étoit moins Dieu qu'on avoit voulu représenter, que le Monarque.

C'est ainsi que dans nos Tribunaux les Magistrats ont toujours devant les yeux le portrait de leur Souverain, qui rappelle à chaque instant, par sa ressemblance, & par les ornemens de la Royauté, le véritable Souverain, qu'on n'y voit pas, mais qu'on sçait exister ailleurs, demeurer en tel palais, & dont on pourra s'approcher, si l'on se trouve obligé de recourir à sa justice; un tel tableau ne peut nous tromper, il n'est pour nous qu'un objet relatif & commémoratif. Telles furent, sans doute, les premières images de la Divinité; si nos pères s'y trompèrent cependant, & s'ils perdirent avec le tems leurs premières intentions de vûe, c'est qu'il ne leur fut pas aussi facile de peindre la Divinité qu'il nous l'est de peindre

un homme mortel. Quels rapports pouvoient avoir, en effet, avec le Dieu régnant, toutes les différentes effigies qu'on en peut faire ? Ce ne put être que des rapports imaginaires & de pure convention,\* par-conséquent toujours propres à dégrader le Dieu ou le Monarque, si-tôt qu'on n'y

\* Les hommes établirent réellement des rapports conventionnels. Comme Dieu pourvoit à nôtre subsistance, les uns choisirent pour le représenter, le bœuf qui laboure, ou la vache qui nourrit. Comme Dieu veille & qu'il voit sans cesse, quelques uns choisirent un chat, parce que ses yeux brillent, même pendant la nuit; plusieurs autre prirent un chien, parce qu'il est la garde & le surveillant fidèle de la fureté de la famille; ceux qui, un peu plus éclairés, sçavoient encore qu'on ne pouvoit représenter la Divinité par aucun figure, & qui vouloient néanmoins avoir des objets simples pour s'élever vers elle en certains tems, choisirent certains arbres, certains arbrisseaux, certaines plantes utiles, ou même une pierre brute; enfin le plus grand nombre fit choix du Soleil ou de la Lune: ceux qui choisirent des pierres ou autres corps inanimés pour se rappeler la Divinité, les oignoient d'huile. Cette cérémonie, dont on a fait par la suite une consécration idolâtre, n'étoit primitivement qu'un moyen de distinguer ces objets de tous les autres, & de les reconnoître facilement, parce que les taches d'huile ne s'effacent jamais: on s'imagina avec le tems que cette onction donnoit une vertu, & on ne la pratique plus que dans cette intention ridicule.

joignoit plus une instruction & une explication. Par-là le culte & la police, de simples qu'ils devoient être, devinrent composés & allégoriques : par-là le Prêtre vit accroître la nécessité de son état, & les besoins que l'on eut de son ministère. Il se forma dès-lors une science nouvelle & bizarre, qui fut particulière au Sacerdoce, & dont il augmenta les difficultés pour se mettre en plus grande considération. Plus il devoit être ouvert & sincère devant le Peuple, plus il devint caché & mystérieux ; la Religion devint un secret, & les Prêtres s'imaginant la faire respecter par une obscurité mystérieuse, l'éteignirent tout-à-fait ; au lieu de dévoiler la Divinité que les hommes cherchoient sincèrement, ils les rendirent idolâtres, & ils conservèrent pour eux seuls le sens & l'interprétation de tous les emblèmes, de toutes les allégories, & de tous les usages symboliques qu'ils multiplièrent à l'infini. C'est de là que sortirent des langues Théologiques & barbares, des écritures sacrées, & ces appareils hieroglyphiques, qui furent toujours inaccessibles & incompréhensibles au vulgaire. Enfin c'est depuis ces tems là que les Prêtres regardèrent comme leur domaine & comme leur propriété le dépôt de la Religion des hommes, & qu'ils prétendirent tenir de droit divin un Ministère public, qui ne leur avoit été confié que par leurs concitoyens.



Le Genre humain, amené à pas lents & insensibles au point de ne plus connoître son Dieu & son Monarque, ne fit plus que des chutes précipitées. Si toutes les différentes Nations eussent au moins pris pour signe de la Divinité régnante le même objet & le même symbole, l'unité du culte, quoique dégénéré, eût pû se conserver encore sur la Terre : mais, comme nous avons dit, les uns prirent un signe ou un emblème, & les autres en prirent un autre. L'Etre Suprême, sous la figure du Soleil, de la Lune, d'une pierre, d'une statuë, d'un bœuf, &c. se vit adoré partout ; mais il ne fut plus le même dans l'exterieur qui le rendoit sensible.

Chaque Nation s'habitua à considérer l'emblème qu'elle avoit choisi, comme le symbole le plus véritable & le plus saint de la Divinité. Chacune d'elles y vit ensuite le vrai Dieu, & le seul Monarque ; & les emblèmes étant différens en tous lieux, comment se feroient-elles imaginé qu'elles n'avoient toutes que le même Dieu, & qu'il étoit partout le même ?\*

\* Les Philosophes du Paganisme ont tous connu cette grand vérité, & c'est par-là-qu'ils expliquèrent aux Chrétiens de la primitive Eglise, les bizarreries & les variétés de leur culte. Les Chrétiens regardèrent alors leurs raisonnemens comme une imagination nouvelle inventée par les Pay-

L'unité des Nations fut donc rompue. La Religion générale étant éteinte, un fatanisme général prit sa place, & dans chaque contrée il eut son étendart particulier ; chacun regardant son Dieu & son Roi comme le seul véritable, crut posséder la vraie Religion de ses pères ; chaque Nation crut être la seule religieuse, la seule chérie de l'Etre Suprême ; & du souvenir de l'ancienne vérité, il ne resta qu'une fatale impression, qui porta chaque Peuple à aspirer à la Monarchie universelle, parce qu'elle étoit réellement due à l'Etre suprême, que chaque Peuple regardoit comme son Monarque, sous des formes & des noms différens. Dans le langage des Prêtres, le Dieu dont ils étoient les Ministres fut l'ennemi jaloux de tous les Dieux voisins ; bientôt toutes les Nations

ens pour pallier le culte des Démons ; on peut aujourd'hui les juger par cet ouvrage & par les paroles de Plutarque. (p. 377, & 378.) “ Comme le Soleil, la Lune, le Ciel, la Terre, la Mer, sont communs à tous les hommes, dit-il, mais ont des noms différens, selon la différence des Nations & des Langues ; ainsi, quoiqu'il n'y ait qu'une *Divinité unique*, & une Providence qui gouverne l'Univers, & qui a sous elle différens Ministres subalternes, on donne à cette Divinité, *qui est la même*, différens noms, & on lui rend différens honneurs, selon les loix & les coutumes de chaque pays.”

furent réputées étrangères ; on se sépara d'elles, on ferma ses frontières, & les hommes devinrent enfin, par naissance, par état, & par Religion, ennemis déclarés les uns des autres. Telle est la source de toutes les calamités sanglantes, qui ont, depuis cette époque, dévasté l'Univers sous le voile sacré de la Religion.

C'est une chose bien digne de nôtre attention que la simplicité de cette origine de l'idolâtrie, que la moindre instruction des Prêtres eût pû détourner & prévenir, s'ils eussent été bien intentionnés pour le Genre humain. Il est vrai qu'ils étoient ignorans & idolâtres eux-mêmes ; mais pourquoi ceux qui prétendent ne l'avoir jamais été, pourquoi ces sublimes Prophètes des Hébreux qui sçavoient si bien les choses futures, n'en avertirent-ils pas les Peuples voisins, & les Israélites eux-mêmes, qui furent perpétuellement idolâtres ? Au lieu de s'élançer perpétuellement dans l'avenir, que ne portoient-ils un flambeau plus utile sur le passé, sans s'épuiser en injures ridicules contre les vaines Divinités des Nations, qu'ils traitoient par-là eux-mêmes comme des Etres réels ? Que ne les anéantissoient-ils par un mot d'instruction ? Le Dieu de ces prétendus inspirés, qu'ils font toujours paroître dans une colère implacable, criant sans cesse à la vengeance, & menaçant perpétuellement de punir les Nations, & de briser leurs idoles, pou-

voit-il être le vrai Dieu s'il lui étoit plus facile d'exterminer que d'instruire ?

L'on voit encore dans cette origine de l'idolâtrie, combien le germe funeste des guerres de Religion & de l'intolérance est ancien : c'est un reproche mal fondé que l'on a fait au Christianisme d'en avoir le premier montré la fureur ; il ne seroit pas difficile de prouver que presque toutes les guerres, soit du Judaïsme, soit du Paganisme, ont eu des motifs religieux. Juvenal nous en fait connoître l'origine telle que je viens de la donner, lorsque parlant dans sa quinzième Satyre des superstitions & des guerres civiles de deux Peuples d'Egypte, il nous dit que ces Peuples haïssoient mortellement les Dieux de leurs voisins, chacun étant persuadé qu'il n'y en avoit point d'autre que le sien.

*Inde furor vulgo quod numina vicinorum  
Odit uterque locus, cum solos credat habentes  
Esse Deos, quos ipse colit.*

Ce seroit actuellement un travail des plus curieux & des plus instructifs, de fouiller dans l'Antiquité, & dans la Religion de tous les Peuples, pour y examiner les tournures singulières & recherchées qu'il fallut prendre alors pour accorder



avec les nouveaux préjugés qui se formèrent de toutes parts, les anciens dogmes du grand Juge, du Jugement dernier & de la vie future; dogmes puissans, qui, même en se corrompant, ne s'éteignirent jamais totalement.

Pour accorder l'invisibilité de l'Etre Suprême, que la saine raison admettoit toujours, avec son emblème visible, on relégua dans le Sanctuaire ces idoles muettes & stupides; on rendit les abords de ce Sanctuaire terribles & difficiles au vulgaire; on cacha jusqu'au nom du Dieu Monarque; bientôt le préjugé s'imagina qu'on ne pouvoit le prononcer sans mourir.

Pour accorder un cérémonial avec l'ancienne attente du grand Juge à la fin des tems, qui étoit dégénérée en une attente réglée par tous les périodes astronomiques & astrologiques, on imagina des descentes invisibles du grand Juge dans le Sanctuaire à la fin des années, & autres révolutions périodiques & sabbatiques: on fit sortir du Temple ses emblèmes, pour les promener une fois par an, ou une fois par siècle, afin de les montrer au Peuple, tantôt derrière des voiles, tantôt dans une obscurité artificielle, & tantôt environnés d'attributs effrayans; & ces jours solennels devinrent pour les uns des jours de trouble d'effroi, pour d'autres, de consolations & de réjouissances, & pour tous, des jours d'une extravagante super-

stitution,\* pour accorder l'immatérialité de l'Etre Suprême avec la grossièreté du symbole dans lequel

\* Au renouvellement de chaque année civile, les Juifs se sont toujours imaginés, & s'imaginent encore, que le grand Juge exerce alors du haut du Ciel un jugement sur tous les hommes ; c'est par là qu'ils expliquent toutes les austérités qu'ils pratiquent alors. *Cer. Relig. tom. 3.*

Il y a une infinité de Peuples qui ont la même chimère, & qui en conséquence ont des Pénitences & des Indulgences périodiques que leurs Prêtres leur administrent de la part de la Divinité. Les Japonais ont dans l'année un mois qu'ils appellent le mois de l'arrivée invisible des Dieux. Les Chrétiens ont un mois de l'année qu'ils appellent *Advent*, ce qui est la même chose ; c'est un tems de pénitence comme au Japon, dont l'ancien principe n'a été que de se préparer au Jugement de la fin de l'année, à l'arrivée du grand Juge, & au renouvellement futur. Si les Chrétiens ont encore un Carême dans le Printems, c'est que les Romains, dont ils ont pris en partie les coutumes, commençant leur année civile en Mars, pratiquoient leurs purifications & leurs expiations dans tout le mois le Février.

A Trichinapaly, le Dieu *Brama* descend une fois chaque année dans la Pagode ; quelques Théologiens du pays prétendent qu'il meurt & qu'il ressuscite chaque année. *Cer. Relig. tom. 6.*

A Jaghinat, ville du même pays, le Dieu sort une fois l'an de son Temple ; le peuple y accourt de l'extrémité de l'Inde ;

on prétendoit qu'il résidoit, ou qu'il venoit résider en certains tems, on inventa des Métamorphoses, des Métempfycofes, des Incarnations, & des Alliances mystiques, aussi absurdes qu'impies, d'un Dieu avec des matières grossières, avec

l'idole montée sur un énorme char est proménée par la ville, & elle écrase sous ses roues tous ceux qui ont la dévotion de s'y faire rouler : c'est un grand bonheur de mourir ainsi ce jour-là, parce que c'est un jour de rémission, pendant lequel les portes de la vie future sont ouvertes. *Cer. Rel. t. 6.*

Les *Camis*, Divinités Japonaises du second ordre, ne sortent de leurs Temples & de leurs Châsses, qu'une fois par siècle : ce sont les Jubilés du pays. *Cer. Relig. t. 6.*

Au Temple de la Déesse de Syrie, où, comme nous l'apprend Lucien, on faisoit encore de son tems des commémorations du Déluge, la Déesse sortoit une fois l'an de son Sanctuaire, accompagnée de tous les Dieux, pour aller visiter dans un Lac son poisson favori. Jupiter parloit le premier ; mais la Déesse qui appréhendoit que son poisson ne mourût ce jour-là, s'il voyoit Jupiter, engageoit ce Roi des Dieux, par caresses & par prières, à retourner sur ses pas. Toutes ces cérémonies commençoient par les allarmes & la terreur ; on pratiquoit des pénitences outrées ; les dévots se déchiroient de la façon la plus cruelle ; mais le retour du Jupiter ramenant la joie & le plaisir, elle finissoit par des festins & des réjouissances. Ce n'étoit, comme on voit, qu'une ridicule allégorie de l'apparition du grand Juge à la fin des tems.

des animaux, avec des hommes & des femmes ; & pour s'élever à tout ce qu'il y avoit de surnaturel dans cette Religion figurée, on fut obligé de descendre à tout ce qui étoit de plus déraisonnable.

Comme l'ignorance ne tarda pas à confondre tous les usages religieux avec tous les usages commémoratifs qui faisoient une partie de la Religion, & comme les représentations de l'ancien état du Genre humain, toutes symboliques aussi, étoient réglées par les mêmes périodes qui régloient le Cérémonial Théocratique, & tout ce qui avoit rapport aux dogmes sacrés, il s'ensuivit encore de nouveaux égaremens & de nouvelles fables. Tous les différens symboles de ces commémorations de l'histoire de la Nature, se changèrent insensiblement en personnages illustres, auxquels on prêta de grandes aventures mêlées de biens & de maux, de grandeur & de misère ; parce que les anecdotes de la ruine & du rétablissement du Monde prenant une nouvelle face, devinrent nécessairement leurs Légendes. L'intérêt que prit le Genre humain au sort de ces emblèmes personnifiés, fit qu'on les confondit bientôt avec les emblèmes du grand Juge, qui se perdit dans la foule ; & même les uns & les autres paroissoient & dispa-roissoient dans les mêmes tems ; on



crut qu'elles étoient les mêmes, quelles avoient rapport au même objet, & on les divinisa.

Par ces nouvelles méprises, la vie du Dieu Monarque & du grand Juge, se trouva ornée de tous les détails historiques des fêtes commémoratives. Ce fut le Soleil éteint & ranimé que l'on adora; ce fut le Monde détruit & rétabli qui devint l'objet du culte public, sous le nom des *Osiris*, des *Atys*, des *Adonis*, des *Bacchus*, &c. L'on s'imagina que ces Dieux étant autrefois descendus sur la Terre pour y faire du bien aux mortels, pour les civiliser, & leur donner des loix, avoient éprouvé dans leur vie humaine de grandes traverses, qu'ils avoient succombé sous des ennemis puissans, mais qu'après leur mort, qui avoit été cruelle, ils étoient tous glorieusement ressuscités : par là la folle antiquité se plongeant de plus en plus dans l'erreur, prépara pour les siècles à venir une nouvelle idolatrie ; car les usages d'où sortirent ces absurdités, ayant eu primitivement pour objet des institutions sur l'avenir, aussi-bien que les commémorations du passé, on crut voir dans ces fausses histoires, & dans ce culte défiguré, les événemens futurs, les traverses, & les grandeurs de ces chimériques personnages, qui prirent dans l'esprit des Peuples la place de cet ancien grand Juge que l'on avoit attendu autrefois.

Où attendit donc de nouveaux *Osiris*, & de nouveaux *Adonis*, qui devoient avoir le même sort que les anciens, & éprouver tous les maux & tous les biens qu'avoient déjà éprouvés les premiers. Chaque Nation eut ainsi son attente particulière, & se tint prête au première signe du Ciel, à se porter vers un nouveau fanatisme, & vers de plus grandes extravagances.

Les Romains, tout Républicains qu'ils étoient, attendoient du tems de Cicéron un Roi prédit par les Sibylles, comme on le voit dans le Livre de la Divination de cet Orateur Philosophe ; les misères de leur République en devoient être les annonces, & la Monarchie universelle la suite. C'est une anecdote de l'histoire Romaine, à laquelle on n'a pas fait toute l'attention qu'elle mérite, & l'on ignore encore à quel point elle contribua aux grands événemens qui se passèrent alors dans cette fameuse République.

Les Hébreux attendoient tantôt un Conquérant, & tantôt un Etre indéfinissable, heureux & malheureux. Ils l'attendent encore avec un *Elie* & un *Enoch*, qui ne sont, ainsi que lui, que des grands Juges personifiés.

L'Oracle De Delphes, comme on le voit dans Plutarque,\* étoit dépositaire d'une ancienne &

\* Vie de Lyfandre.

secrète prophétie sur la future naissance d'un fils d'Apollon, qui amèneroit le règne de la justice ; & tout le Paganisme Grec & Egyptien avoit une multitude d'Oracles qu'il ne comprenoit pas, mais qui nous décèlent de même cette chimère universelle. C'étoit elle qui donnoit lieu à la folle vanité de tant de Rois & de Princes qui prétendoient se faire passer pour fils de Jupiter. Les autres Nations de la Terre n'ont pas moins donné dans ces étranges visions : les Persans attendent *Ali* à la fin des tems ; les Chinois attendant un *Phelo* ; les Japonnois, un *Peyrum*, & un *Combadoxi* ; les Siamois, un *Summona-Codom* ; les Indiens du Mogol, un Dieu sous la forme d'un cheval. Tous les Américains attendoient du côté de l'Orient, (qu'on pourroit appeller le Pole de l'espérance de toutes les Nations) des enfans du Soleil ; & les Mexicains en particulier attendoient un de leurs anciens Rois, qui devoit les revenir voir par le côté de l'Aurore, après avoir fait son tour du Monde. Enfin, il n'y a aucun Peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce, à laquelle on ne comprendroit rien, si mutuellement elles ne s'expliquoient les unes par les autres, & si par le concours des différentes anecdotes qui y sont jointes, elles ne dévoiloient qu'elles ont eu toutes primitivement pour objet l'attente d'un grand Juge, du Jugement dernier & de la vie future à la

fin des tems ; dont les symboles ont été corrompus & personifiés dans un très haute antiquité & sous des noms différens en chaque climat.

C'est encore par une suite de la méprise qui fit confondre les symboles allégoriques de l'histoire de la Nature avec les représentations du Dieu Monarque, que les histoires de tous les Dieux, de tous les anciens Rois, & de tous les Législateurs se ressemblent par une multitude de traits singuliers ; c'est que malgré la différence des noms, ils ne sont tous que le Dieu Monarque, dont les légendes sont ornées des anecdotes de la Nature, rendues selon le sens corrompu que l'on donna aux anciens monumens, & aux commémorations devenues intelligibles. Ces anecdotes ont été le moule commun où toute l'Antiquité a fondu, pour ainsi dire, presque tous ses Dieux, ses Rois, ses Législateurs, ses Héros & ses grands hommes ; aussi Macrobe les ramène-t-il tous au Soleil, tandis que d'autres les ramènent tous à Jupiter. Le sçavant Huet les voit tous dans Moïse, sans en excepter aucun, & plusieurs interprètes les ont tous vû dans Abraham. On a trouvé *Saturne*, *Mercury*, *Bacchus*, & *Apollon*, dans *Noé*, *Cham*, *Jacob*, & *David*. Enfin toutes les Divinités Payennes ont été vûes dans les Patriarches Hébreux, & tous ces Patriarches se voyent de même dans ces Divinités ; cahos singulier, où tous les Sça-



vans se sont perdus, mais qui n'a d'autre source que la variété des noms, suivant les langues & suivant les attributs de l'unique & ancien symbole du Roi Théocratique, qui, s'étant comme fécondé de lui-même, a rempli les annales de tous les Peuples.

Quand on considérera idolatrie sous ce point de vue, à peine sera-t-elle une idolatrie; l'unité d'erreurs y décèle à chaque pas l'unité d'une vérité primitive, qui n'a été obscurcie que par la variété de ses noms & de ses titres.

## S E C T I O N X I.

### *Abus Politiques du Gouvernement Théocratique.*

**L**E déplorable état dans lequel se plongeait la Religion primitive du Genre humain, par les funestes suites de l'appareil Théocratique, nous peut faire juger de tous les désordres dont la police & l'administration civile durent être aussi défigurées. La Théocratie, en rendant l'homme idolâtre, le rendit encore esclave, barbare, & sauvage; quel grand & sublime que paroisse un Gouvernement qui n'a d'autre point de vue que le Ciel, & qui prétend en faire son modèle, il ne peut néanmoins avoir qu'un succès funeste sur la

Terre, & un édifice politique construit ici-bas d'après une telle spéculation, a dû nécessairement s'écrouler & produire les plus grands maux.

Entre cette foule de fausses opinions dont nous avons déjà vû en partie que la Théocratie remplit l'esprit humain, il s'en éleva deux encore infiniment contraires au bonheur de la Société, quoiqu'elles ayent été singulièrement opposées l'une à l'autre.

Le tableau qu'on se fit de la félicité du Règne céleste, fit naître de fausses idées sur la liberté, sur l'égalité, & sur l'indépendance. D'un autre côté l'aspect d'un Dieu Monarque, si grand & si immense, réduisit l'homme presque au néant, & le porta à se mépriser lui-même, & à s'avilir volontairement. Par ces deux extrêmes, l'esprit qui devoit faire le bonheur de la Société, se perdit également. Dans une moitié, on voulut être plus qu'on ne pouvoit, & qu'on ne devoit être sur la Terre ; & dans l'autre on se dégradâ au dessous de son état naturel ; enfin on ne vit plus l'homme, mais on vit paroître le sauvage & l'esclave.

Le dessein des premiers hommes avoit été cependant de se rendre heureux par cette sublime perspective du règne du Ciel, & il y a quelque apparence qu'ils y avoient en partie réussi pendant un tems, puisqu'ils ont par la suite toujours chanté cette époque comme celle de l'âge d'or, du règne

de la Justice, & tous les Poètes se sont épuisés pour célébrer à l'envi cette primitive félicité. *Chacun étoit libre dans Israël*, dit aussi l'Ecriture, en parlant du commencement de la Théocratie Judaïque ; *chacun faisoit ce qui lui plaisoit, & vivoit alors dans l'indépendance.*\*

Si ces tems merveilleux, où l'on voit néanmoins le germe des abus futurs, ont existé, ce n'a pu être que dans les abords de cet âge mystique, où le Genre-humain, encore affecté de ses malheurs, étoit dans toute la ferveur de la Morale & de la Religion, & comme dans l'héroïsme de la Théocratie. Mais cette félicité & cette justice n'ont dû être que passagères, parce que la ferveur & l'héroïsme, qui seuls pouvoient soutenir le surnaturel d'un tel Gouvernement, sont des vertus momentanées, & des faillies religieuses qui n'ont jamais de durée sur la Terre.

Si la Théocratie céleste doit être un jour là-haut un état constant de justice, de liberté & de béatitude, il n'en est pas de même d'une Théocratie terrestre, où le Peuple ne peut qu'abuser de sa liberté, & où ceux qui commandent ne peuvent qu'abuser de sa liberté, & où ceux qui commandent ne peuvent qu'abuser du pouvoir du Ciel ; ainsi il est vraisemblable que ce Gouvernement s'est

\* Juges, xvii. 6.

perdu dans ces deux excès. Par l'un, tout l'ancien Occident a changé sa liberté en brigandage, en une vie errante & tout-à-fait sauvage; par l'autre, tout l'ancien Orient s'est asservi à des Tyrans.

Les peintures que les Anciens nous ont faites du siècle d'or, de la simplicité & de l'indépendance dans laquelle on y vivoit, m'ont toujours paru avoir un tel rapport avec l'état des Américains, que j'ai peine à m'empêcher de regarder la décadence du Règne Théocratique comme l'époque du genre de vie que mènent depuis tant de siècles tous les Peuples de cette vaste contrée : non que je croye que le Gouvernement Théocratique ait été dans son origine aussi brut & aussi sauvage; mais je me le représente assez peu fixe, & assez peu déterminé, pour que les Américains, qui semblent avoir toujours été plus simples que les autres Peuples de la Terre, ayent pû tomber dans les défordres dont nous venons de parler, en se rendant tout-à-fait libres, indépendans, & sauvages. Je suis d'ailleurs assez porté à croire que leur manière de vivre n'est qu'accidentelle, & qu'elle dépend bien plus de leurs préjugés que de cet état de nature que je regarde comme une chimère.

La multitude des traditions & des ouvrages Théocratiques que j'ai trouvés chez les plus barbares de cette Religion, est, selon moi, un fort in-



dice de leur origine, de leur vie singulière, & en même tems une preuve presque authentique qu'aucun de ces Peuples n'est dans son état primitif & naturel, mais qu'ainsi qu'il est arrivé dans toutes les autres parties du Monde, ils ont autrefois vécu sous ce Gouvernement mystique, d'où l'esclavage ou le brigandage ont dû sortir, selon que le génie des Nations aura concouru avec la nature de leurs climats, pour rendre ces effets de l'ancienne Théocratie plus sensibles.

Jettons pour la seconde fois un coup d'œil sur la naissance du Christianisme qui l'a renouvelée en partie. Que seroient devenus tous les zélés de la primitive Eglise, si on ne leur eût pas bâti des retraites au milieu des Sociétés, dans ces tems de phrénésie où l'attente du règne du Ciel leur faisoit tout abandonner sur la Terre, & lorsqu'ils ne vouloient plus être des hommes, mais des Anges ? Que sont devenus tant de milliers d'Hermites qui vécurent alors en vrais Sauvages dans les déserts de la Thébaïde ? Qui sçait si dans les déserts de l'Afrique il n'y a pas encore aujourd'hui quelques-uns de leurs descendants qui y mangent de la chair humaine ?

On célèbre beaucoup une ville d'Oxiringue\* qui n'étoit composée que de Moines, soit au de-

\* *Hist. Eccles. t. 5. p. 25.*

dans, soit au dehors : on y en comptoit dix mille, ainsi que vingt mille Vierges, sans ceux qui étoient dispersés dans les montagnes voisines, où il y en avoit plus de quarante mille. Si dans cette quantité nous n'en supposons qu'un par centaine qui fût dégoûté de son état, n'en résulteroit-il pas une quantité d'hommes & de femmes suffisante pour avoir depuis dix-huit siècles peuplé tout l'Afrique de Barbares ?

Quand on veut être sur la Terre plus qu'un homme, l'humanité est bientôt perdue. Les Communautés Religieuses qui parurent ensuite dans toutes les parties de l'Empire Romain, formeroient le tableau contraire à celui-là ; si nous voulions les étudier & les suivre, nous y verrions l'homme animé des mêmes faux principes, faire le sacrifice imbécille de sa liberté & de sa volonté, & donner lieu par là à la servitude des Cloîtres & au Despotisme Monacal ; mais il me suffit d'avoir fait apercevoir ces doubles abus & leurs principes. C'est sur une plus grande scène qu'il faut continuer de nous instruire de tous les maux qu'ont produit la Théocratie & les Gouvernemens, qui, comme elle, ont affecté d'imiter le Règne du Ciel.

L'histoire de l'Orient & le caractère des Orientaux, semblent devoir nous faire penser que dans ces climats les Théocraties se sont moins corrom-

pues par le brigandage des Peuples, que par les tyrannies de leurs Ministres. Les Symboles, les Coffres, les Arches & les Idoles par lesquelles on y représentoit le grand Juge, n'étoient rien ; mais les Officiers qu'il fallut leur donner étoient des hommes, & non des créatures célestes incapables d'abuser d'une administration qui leur donnoit tout pouvoir. Quoique Dieu fût l'unique Roi de la Société, comme il n'y a aucun pacte ni aucune convention à faire avec un Dieu, la Théocratie dès son institution & par sa nature fut un Gouvernement Despotique, dont le grand Juge étoit le Sultan invisible, & dont les Prêtres étoient les Vizirs & les Ministres, c'est-à-dire, les Despotes réels.

De tous les vices politiques de la Théocratie, voilà le plus grand & le plus fatal, & celui qui prépara la voye au Despotisme Oriental, & à l'horrible servitude qui en fut la suite. C'est ici que le Lecteur doit sentir que je n'aurois pu l'amener à cette fatale époque, si, avant de lui parler de ce Gouvernement, je n'eusse pas commencé par lui faire connoître les erreurs morales & religieuses, forties des Théocraties, & si je ne lui avois exposé ce qui leur avoit donné lieu, en lui développant cette grand chaîne de tous les égaremens des hommes.



Quoique la Théocratie fût par elle-même & dès sa naissance un véritable Despotisme, il est vraisemblable, cependant, que les premiers âges ne se sont point sentis des abus qui devoient en naître un jour. Nous pouvons le croire, parce que les nouveaux établissemens sont ordinairement soutenus par la ferveur, & parce qu'il en étoit resté un souvenir qui fut toujours cher à toutes les Nations; les Ministres visibles auront, sans doute, été dignes de leur Maître invisible, au moins pendant un certain tems; mais puisqu'au milieu de la servitude qui régne aujourd'hui & depuis tant de siècles dans l'Orient, les hommes y sont encore universellement dociles & soumis, ce doit être une preuve que les Ministres y ont abusé de leur puissance avant que les Peuples aient abusé de leur liberté.

Par le bien que les Prêtres auront pû faire d'abord, les hommes se seront accoutumés à reconnoître en eux un pouvoir divin & suprême; par la sagesse de leurs premiers ordres & l'utilité de leurs premiers conseils, on se sera habitué à leur obéir, & chacun sera soumis sans peine à leurs oracles & à leurs révélations. Peu à peu une confiance extrême aura sans doute produit une extrême crédulité; l'homme prévenu que c'étoit Dieu qui parloit, que c'étoit un Souverain immuable qui vouloit & qui commandoit, aura cru ne devoir



point résister à tous ces prétendus organes de la Divinité, lors même qu'ils ne faisoient plus que du mal. Arrivé par cette gradation à ce point de déraison de méconnoître son état, sa nature, & sa dignité, l'homme dans sa misère n'osa plus lever les yeux vers le Ciel, encore moins sur ses Tyrans ; un fanatisme aveugle le rendit esclave, & il crut enfin devoir honorer son Dieu & son Monarque en se dégradant & en s'anéantissant.

Telle a été vraisemblablement la marche de cet esclavage volontaire qui a avili le Gente humain.

Ces malheureux préjugés forment encore la base de tous les sentimens & de toutes les dispositions où sont les Peuples Orientaux envers leurs Souverains. Ils s'imaginent que le Diadème a de droit divin le pouvoir de faire le bien & le mal, & que ceux qui le portent ne doivent trouver rien d'impossible dans l'exécution de leurs volontés. S'ils souffrent, s'ils sont malheureux par les caprices féroces d'un Barbare, ils se soumettent alors aux vûes d'une Providence impénétrable ; & par cent interprétations dévotes & mystiques, ils cherchent la solution des procédés illégitimes & cruels dont ils sont tous les jours les victimes.\*

\* Les Turcs sont dans l'idée que leur Sultan peut, sans pécher, faire mourir tous les jours jusqu'à quatorze person-

Le Sacerdoce Théocratique, devenu Despotique à l'abri des sacrés préjugés des Nations, couvrit la Terre de Tyrans. Les Prêtres seuls furent les Souverains du Monde, & rien ne leur résistait, ils disposèrent des biens, de l'honneur & de la vie des hommes. Les tems qui nous ont dérobé l'histoire des Théocraties, ont, à la vérité, jeté un voile épais sur les forfaits de leurs Ministres; la Théocratie Judaïque peut, cependant, nous en faire connoître quelques traits. Elle nous expose quelle fut l'abominable conduite des Prêtres Hébreux sur la fin de ce Gouvernement. Ils ne rendoient plus alors aucune justice aux Peuples; leur vie n'étoit qu'un brigandage; ils enlevoient de force & dévoroient en entier toutes les victimes qu'on venoit offrir au Dieu Monarque, qui n'étoit plus qu'un prête-nom; leur incontinence égalant leur gourmandise, ils dormoient, dit la Bible, avec les femmes qui venoient veiller à l'entrée du Tabernacle. Cette dernière anecdote, sur laquelle l'Ecriture glisse si légèrement, & sans nous en faire connoître les suites, est neantmoins dans l'histoire du Sacerdoce, celle qui en

nes; ils croient que lorsque leur Tyran ordonne la mort d'un de ses sujets, il ne fait que suivre des inspirations particulières de la Providence, auxquelles on ne peut résister sans crime. *Voyez l'Hist. de l'Empire Ottom. du Prince Cantemir.*

eut le plus chez toutes les Nations, & chez les Hébreux eux-mêmes, quoiqu'ils nous les aient cachées ou palliées par d'autres fables.

Les Prêtres en vinrent à ce comble d'impiété & d'insolence, de couvrir jusqu'à leurs débauches du manteau de la Divinité. C'est d'eux que sortirent une nouvelle race de Créatures, qui ne connurent d'autre père que Dieu, que le Ciel, que le Soleil, & que les Dieux, & d'autres mères que les misérables victimes, ou que les coupables associées de l'incontinence Sacerdotale. Toutes les Nations virent alors paroître les *semi-Dieux* & les Héros, dont la naissance illustre & les exploits glorieux portèrent les hommes à changer leur ancien gouvernement, & à passer du règne de ces Dieux qu'ils n'avoient jamais pu voir, sous celui de leurs prétendus enfans, qu'ils voyoient au milieu d'eux. Evénement singulier, où l'incontinence du Sacerdoce lui donnant des Maîtres, fit naître la révolution qui mit fin au Règne Céleste, & fit commencer cet âge des *semi-Dieux*, que toute l'histoire sérieuse a crû jusqu'à présent devoir retrancher des annales du Monde.

## SECTION XII.

*Les Théocraties produisent le Despotisme.*

**F**Atigués du joug insupportable qu'imposoient les Ministres du Roi Théocratique, & tourmentés par les brigands que les désordres de la Police avoient produits dans toutes les contrées, les hommes cherchèrent enfin à se mettre à l'abri de tant d'ennemis en réformant leur gouvernement ; ils pensèrent qu'il n'y auroit pas de meilleur moyen que de revenir à l'unité, en remettant entre les mains d'un seul toute l'autorité qu'avoient exercée jusqu'alors les familles Sacerdotales.

Ce passage de la Théocratie au Gouvernement qui la suivit, a pû se faire chez les divers Peuples du Monde en divers tems, & les événemens qui l'ont amené, ont pu être différemment modifiés & circonstanciés. On pourroit peut-être soupçonner que les anciennes Théocraties ont dés-lors pû donner lieu à la formation des Républiques ; mais après la triste expérience des maux qui étoient résultés de l'administration de plusieurs, il est vraisemblable qu'il n'y eut alors aucune Société qui prit le parti Républicain ; ainsi je ne présume



point que l'on puisse jamais trouver dans cette révolution l'époque de ce genre de Gouvernement.

Quoique les Nations fussent dégoutées du ministère des Prêtres de la Théocratie, elles ne perdirent point, néanmoins, de vue cette ancienne chimère. Toujours religieusement affectées pour elle, elles ne la quittèrent pas même en se donnant un Roi, & elles s'imaginèrent qu'elles ne faisoient en cela que reformer la multitude des organes du Dieu Monarque, qu'elles continuèrent de regarder comme leur seul & véritable Roi. Toutes les Nations ne se donnèrent un Maître mortel, que dans l'idée d'en faire l'organe, l'image & la représentation du Monarque invifible, en qui elles firent encore réſider le pouvoir ſuprême, comme elles avoient toujours fait juſqu'alors. Ceci ſe confirme ſans peine par le titre ſaſtueux d'*image de la Divinité*, qu'ont ſoigneuſement conſervé les Rois de la Terre ; nous verrons dans peu ce qu'étoit ce titre dans ſon origine.

Avec de telles préventions ſur le gouvernement d'un ſeul, on peut juger combien les Nations étoient encore éloignées du parti Républicain ; auſſi la haute antiquité nous apprend-elle qu'on n'y connoiſſoit que le Gouvernement Royal, & qu'on n'y avoit aucune idée d'un Etat populaire. Tout l'Orient eſt encore aujourd'hui dans le même cas : on ne peut y comprendre ce que c'eſt que

nos Républiques d'Europe, & on les regarde comme des Sociétés monstrueuses. Préjugé qui n'a d'autres principes que les anciennes idées Théocratiques, qui ne se sont jamais effacées dans cette partie du Monde.

Nous pouvons estimer que dans certaines contrées, le grand Prêtre de la Théocratie aura pu lui-même en devenir le Despote, en abaissant les ordres inférieurs qui dépendoient de lui. Ce soupçon pourroit être confirmé par ces divers Etats de l'Asie ancienne & moderne, où le Soverain Civil est encore le Soverain Ecclésiastique. Néant-moins l'union de ces deux Puissances a pu venir de toute autre cause ; comme, par exemple, du sentiment de cette vérité, qu'un Roi étant le premier de l'Etat, doit nécessairement être le premier Prêtre, comme il est le premier Général, le premier Magistrat, en un mot le premier dans les différens ordres qui composent la Société. Ainsi il a pu se faire que les nouveaux Rois aient été déclarés aussi les Chefs de la Religion, quoiqu'ils ne fassent point de famille Sacerdotale.

Les hommes, toujours portés vers l'unité & la simplicité, ont senti dans tous les tems combien plusieurs Puissances étoient dangereuses dans un même Gouvernement.

Ceci ne doit pas nous empêcher de reconnoître encore qu'il y eût différens Etats où la révolution

qui produisit l'autorité civile d'un seul, laissa au Sacerdoce toute la police des choses sacrées, & le soin de tout ce qui concernoit la Religion. L'ancienne histoire du Japon & de plusieurs autres Peuples nous en ont conservé des exemples ; mais cette conduite fut pour ces Etats une source de dissensions & de disputes entre les deux Puissances, qui toutes deux eurent leurs titres pour prouver qu'elles régnoient de droit divin.

Ceux sur qui la plupart des Peuples jetèrent les yeux alors pour se donner des Maîtres visibles, furent vraisemblablement, comme nous l'avons insinué ci dessus, ces demi-Dieux & ces Héros, enfans des anciens Rois Théocratiques, c'est-à-dire, des Prêtres.

Le concours des traditions de la plus haute antiquité, qui font toutes succéder leurs époques à celle des Dieux, porte sur les tems mythologiques une lumière historique dont il est difficile de ne pas sentir ici toute la force. Les rayons de la Divinité que les Peuples s'imaginèrent reconnoître dans ces hommes merveilleux, durent en effet les porter à avoir pour eux une profonde vénération. D'un autre côté, pour soutenir l'honneur de leur naissance, ces demi-Dieux cherchèrent sans doute à se rendre utiles ; & comme leur naissance même nous dévoile quel étoit l'affreux désordre où la Police & la Religion étoient tombées de leur tems, ils ne manquèrent point d'occasions d'acquérir de

la gloire & de gagner l'affection des hommes, en faisant la guerre aux Tyrans, en exterminant les brigands, & en purgeant la Terre de tous les monstres qui l'infestoient. La Mythologie profane confirme singulièrement cette gradation d'événemens ; c'est de ces demi-Dieux & de ces Héros dont elle a fait des Destructeurs de voleurs & de Géans, & des Preux incomparables, qui, comme les Paladins de nos Antiquités Gauloises, couroient le Monde pour l'amour du Genre humain, afin de rétablir partout le bon ordre & la société. Nôtre Mythologie sacrée, malgré tous ses voiles mystérieux, ne nous a pas fait moins entrevoir ces anciennes vérités. Plusieurs de ces Héros & de ces Juges de la Théocratie Judaïque, qui s'élevoient de tems en tems pour tirer leurs citoyens de la servitude où leur mauvais gouvernement les faisoit tomber à chaque instant, ont été les enfans des femmes stériles qui devenoient miraculeusement enceintes, après avoir invoqué le Seigneur devant l'Arche, ou devant le Sanctuaire. Tels furent, entre autres, un *Samson*, dont la mère \* fut fécondée par les paroles d'un homme de Dieu, & un *Samuël* qui vint à la lumière, après les consolations que le grand Prêtre *Héli* † donna à la

\* *Juges*, chap. xiii.

† *1. Rois*, chap. i.



femme d'*Elcana*. On ne peut raconter avec plus de décence que fait la Bible, des actions aussi indécentes ; mais il faudroit être aveugle pour n'y pas apercevoir toute l'iniquité du mystère.

L'époque des Rois que les annales Payennes font succéder aux régnes des demi-Dieux, & dont elles font souvent une troisième époque qu'elles distinguent de la seconde, comme elles ont aussi distingué cette seconde de la première, c'est-à-dire, de celle des Dieux, ne doit pas, je pense, être regardée comme tout-à-fait distincte & dissemblable sous les régnes des demi-Deux & des Rois. Ce furent également des hommes, qui devinrent les représentans de la Divinité ; au lieu que sous les régnes des Dieux, les représentans n'avoient été que des pierres, des statuës, & divers autres objets bruts ou inanimés, qui rappelloient l'invisible Monarque, dont les Prêtres étoient les Ministres.

Pour expliquer la distinction que ces annales ont cependant mise entre les deux dernières époques, on peut dire que de ces demi-Dieux fortirent diverses générations, qui régnèrent sur la Terre avec le titre de *race des Dieux*, qu'elles avoient hérité de leur première origine, & que ces races divines s'étant éteintes avec le tems, furent remplacées par d'autres Rois de race ordinaire.

Quoi qu'il en soit, il paroît en général que ces deux époques se sont souvent confonduës, qu'elles n'ont eu qu'une séparation fort indéterminée, & que les tems qui distinguent la Mythologie d'avec l'Histoire, sont très vagues & très incertains. C'est l'incertitude où l'on a toujours été sur ces limites, qui a, suivant les apparences, fait mettre au nombre des Rois de la Chine, de l'Egypte, de la Grece, de l'Italie, de tous les Peuples enfin, & même des Juifs, une multitude de personnages dont l'histoire fabuleuse ne paroît appartenir qu'à la Mythologie des Dieux & des demi-Dieux.

Le gouvernement du Dieu Monarque, & la révolution qui arriva dans l'administration Théocratique, se cachent donc chez tous les Peuples dans une nuit profonde, & il ne nous reste que les Hébreux, enrichis des dépouilles de l'Egypte, chez qui nous puissions retrouver quelques traces de cette mutation, des causes qui la produisirent, & des suites qu'elle eut pour tout le monde.

Samuël étant devenu vieux,\* ses deux enfans, nommés Joël, le *Dieu fort*, & Abiah, le *Dieu Père*, commirent une infinité d'excès, & gouvernèrent Israël d'une manière si tyrannique, que les Peuples s'étant émus, les Anciens s'assemblèrent & députèrent vers Samuël pour lui porter

\* IV. chap. vii.

leurs plaintes amères, & pour lui demander, au nom du Peuple, un Roi qui les gouvernât, qui les jugeât, & qui pût marcher à la tête de leurs armées. Samuël crut alors devoir leur représenter, qu'ils se plongeroient par-là dans une servitude plus cruelle. " Le Roi que vous demandez, " dit-il, enlèvera vos enfans pour en faire ses Officiers & ses Eunuques. Il vous chargera de pe-  
" sans fardeaux. Vous ferez obligés de labou-  
" rer ses champs, de faire ses moissons, & de  
" travailler à ses armes, à ses meubles, & à toutes  
" ses superfluités. Ce Roi prendra vos champs,  
" vos oliviers, & vos vignes pour satisfaire sa  
" cupidité & celle de ses Ministres; vos trou-  
" peaux seront les siens; tout vôtre bien lui ap-  
" partiendra, & vous-mêmes à l'avenir ne ferez  
" plus que ses esclaves." Tel fut à cette occa-  
sion le fameux discours de Samuël, sur lequel on a fait depuis de si fréquens commentaires; la flat-  
terie & la bassesse y ont trouvé un vaste champ pour fair leur cour aux Tyrans; la superstition y a vu un sujet digne de ses rêveries mystiques; mais personne n'a connu l'esprit Théocratique qui le dicta. Samuël, en le prononçant, ne fit au-  
cune attention à la différence extrême qu'il y avoit entre le nouveau gouvernement que le Peuple demandoit, & celui qu'il désiroit de quitter. Comme le premier, sous les ordres du Dieu Mo-

monarque, avoit été un règne sous lequel on avoit pensé qu'il n'y avoit point de milieu entre le Dieu régnant & le Peuple, que ce Monarque étoit tout, & que le sujet n'étoit rien, Samuël imbu de ces principes trompeurs parla au Peuple sur le même ton, & appliqua à l'homme Monarque que l'on demandoit, toutes les idées que l'on avoit eues sur la puissance, & sur l'autorité suprême du Dieu Monarque. Le Peuple lui-même n'y fit aucune attention, & sans s'effrayer de l'odieux tableau que Samuël venoit de lui faire du Chef qu'il vouloit avoir, *N'importe, s'écria-t-il, il nous faut un Roi qui marche devant nous, & que nous puissions voir combattre à la tête de nos armées.*

Pour démêler ici les motifs de cette étrange conduite de Samuël, & de son Peuple, & prévenir l'idée qu'on seroit prêt d'avoir, qu'il y a eu des Nations qui se sont volontairement & de propos délibéré soumises à l'esclavage, il faut se rappeler ce que j'ai dit précédemment, que les hommes en rejetant le ministère des Prêtres, n'abandonnèrent point pour cela le plan du gouvernement Théocratique, dans lequel on représentoit le Dieu Monarque par des symboles. Ce ne fut alors que le symbole que l'on changea ; au lieu de ces différentes figures muettes ou inanimées qu'on alloit consulter, & dont l'ordre Sacerdotal avoit abusé, en les faisant parler selon ses intérêts on voulut



avoir un symbole actif & vivant, qui possédant par lui même l'organe de la parole, fit connoître, par une voie plus courte & plus directe, les ordres du Dieu Monarque.

La première élection des Rois ne fut donc point une véritable élection, ce ne fut qu'une réforme dans la Théocratie, & dans l'image de la Divinité. Le premier homme dont on fit cette image n'y entra pour rien ; ce ne fut point lui que l'on considéra ; l'esprit & l'imagination du Peuple restèrent toujours fixés sur le Monarque invisible & Suprême, & les hommes obsédés de leurs anciens préjugés, ne songèrent point à faire un traité particulier, ou à proposer des conditions respectives à celui de leurs semblables qui devint, par cette révolution, le maître des autres.

Ils ne prévirent point alors qu'en prenant un mortel pour représentant de la Divinité, sans le soumettre à la raison publique, & aux loix communes de la Société, c'étoit se donner un Tyran ; & ils ne réfléchirent point, que si ce mortel étoit l'emblème d'un Dieu, il ne falloit point pour cela confondre l'Etre Suprême avec sa fragile représentation.

Tant d'absurdes méprises, toujours causées par la superstition & par l'oubli de la raison, furent, comme on peut déjà le prévoir, la source de mille maux.

Dans les Théocraties précédentes les Nations s'étoient déjà renduës idolâtres, parce qu'elles traitèrent Dieu comme un homme; nous allons bientôt les voir devenir esclaves dans cette nouvelle Théocratie, parce qu'elles traitèrent l'homme comme un Dieu.

Les Sociétés s'étant ainsi décidées à représenter au milieu d'elles leur Dieu Monarque par un mortel, la plupart ne mirent dans leur choix d'autre précaution que de choisir l'homme le plus beau & le plus grand. Saül surpassoit de la tête tout Israël \* assemblé à Maspha. Les Scythes, & les Indiens, disent aussi nos anciens Auteurs, † prenoient pour Roi celui dont la taille étoit la plus haute & la plus avantageuse. Ainsi en ont longtems agi presque tous les Peuples du Monde: ils prenoient bien plus garde aux qualités du corps qu'à celles de l'esprit, parce qu'il ne s'agissoit uniquement dans ces premières Elections que de voir la Divinité sous une apparence qui répondît à l'idée qu'on se formoit d'elle, & que, pour la conduite du Gouvernement, c'étoit moins sur le représentant que sur le Monarque invisible que l'on comptoit toujours. Les Rois, ces superbes images de la Divinité, n'ont été dans leur vérité

\* 1 R. 9. 10.

† Diod. de Sicile. Strabon. Q. Curce.

ble origine, rien de plus aux yeux & à l'esprit des Peuples, que ce qu'étoient avant eux ces pierres, ces idoles, ces bœufs & ces coffres, qui avoient été regardés de même comme le siège & les symboles du Dieu Monarque.

Le Peuple Hébreu ne se fut pas plutôt donné un Roi, qu'il négligea son Arche mystérieuse, que l'on avoit toujours portée dans la Théocratie à la tête d'Israël, comme le char & le siège du Dieu Monarque, tant de fois appelé *le Dieu des Combats*. La prise de cette Arche par les Philistins, en avoit déjà, sans doute, dégouté les Israélites, qui l'avoient crûe invincible, & cet événement a dû fortement contribuer à leur faire désirer d'avoir un symbole actif & vivant à la tête de leurs armées, puisqu'aussi tôt qu'ils en eurent un de cette espèce, l'autre devint inutile & ne marcha plus jamais. Il en fut vraisemblablement de même partout ailleurs, & tous les hommes s'imaginèrent avec une égale simplicité, que le Dieu Monarque revéloit ses volontés à ses symboles vivans, comme il les avoit autrefois révélées aux symboles muets & insensibles de la Théocratie précédente. Ils ne furent cependant pas assez imbécilles pour croire qu'un mortel ordinaire pût avoir ce grand privilège; mais comme on avoit dès auparavant imaginé des moyens de donner cette vertu aux anciens symboles, on les pratiqua envers les nouveaux; on employa les mêmes

consécration, & l'on oignoit les Rois parce qu'on oignoit autrefois les pierres. Par cette cérémonie tout devint égal entre eux, tout parut dans l'ordre; & le symbole humain devenant capable d'inspiration, se trouva de même changé dans l'esprit des Peuples.

Saül ne fut pas plutôt sacré, dit la Bible, que l'Esprit de Dieu se saisit de lui & qu'il prophétisa. Toutes les cérémonies du Sacre des Rois sont sorties de cette source absurde & idolâtre. Cette communication de l'Esprit d'enhaut avec le Monarque, est encore aujourd'hui chez toutes les Nations un des points essentiels de l'inauguration à la Royauté; elle change le sujet élu en un autre homme, ou plutôt elle fait qu'il ne se croit plus un homme. Il n'est pas jusqu'aux Savages\* de l'Amérique dont les Prêtres soufflent au nez des nouveaux Chefs une fumée mystique avec un camouflet, en leur disant, *Recevez l'esprit de courage.*

Par toutes ces extravagances accumulées les unes sur les autres, il est actuellement plus que démontré, que dans le nouveau genre de gouvernement que les hommes adoptèrent, ils portèrent toujours leurs anciennes chimères du règne du Ciel, qui avoient donné lieu aux Théocraties précédentes. Séduits par la force de leur imagi-

\* Le Père Laffiteau.



nation, & corrompus par les préjugés qu'ils avoient reçûs de leurs ancêtres, les hommes continuèrent d'oublier qu'ils étoient sur la Terre, qu'ils avoient une raison qui devoit être leur guide & leur premier conseil en tout ; & s'abandonnant sans réserve à une superstition absurde & criminelle, ils se soumirent aveuglément à des Tyrans, comme ils s'étoient déjà soumis aux Prêtres, & ils persistèrent dans cette folle idée, que les uns & les autres ne gouvernoient le Monde que par des inspirations & des révélations du Ciel.

La première élection des Rois ne put guères se faire dans les Sociétés Théocratiques sans exciter & produire beaucoup de tumulte & de divisions entre les Prêtres qui se virent alors comme détrônés, & le Peuple qui se donna de nouveaux Maîtres. Le Sacerdoce dut y voir la cause du Dieu Monarque intéressée ; l'élection d'un Roi étoit vis-a-vis de lui, c'est-à-dire, vis-à-vis des Prêtres, une rébellion & une idolatrie. Que de raisons pour tourmenter le Genre-humain !

L'Ordre Sacerdotal fut donc le premier ennemi des Empires naissans, & depuis ces tems jusqu'à nos jours, l'on n'a jamais cessé de voir les deux Dignités suprêmes toujours opposées & toujours antipathiques, lutter l'une contre l'autre, se disputer la primauté, se donner alternativement des limites & des bornes idéales, sur lesquelles ces deux Puissances ont alternativement empiété, selon

qu'elles ont été plus ou moins secondées & favorisées par les Peuples indécis, l'une par la superstition, & l'autre par le progrès des connoissances.

Ce sera, sans doute, un jour, un ouvrage bien intéressant, que l'histoire que l'on pourra faire de la marche de ces deux Puissances rivales, si l'on y fait remarquer avec soin leurs pertes & leurs succès réciproques, toujours proportionnés aux lumières graduelles des siècles, surtout dans nos climats, où malgré l'amas des nuages qu'y ont autrefois poussé les superstitions Asiatiques, la bonté du sol les repousse peu à peu, pour y reproduire la raison & la sérénité.

Les anciens symboles de pierre, & de métal, qu'un respect d'habitude laissa subsister, quoiqu'alors on eût dû les supprimer, puisque les Rois en tenoient lieu, restèrent sous la direction des Prêtres, qui n'eurent plus d'autre occupation que celle de les faire valoir de leur mieux, & d'attirer de leur côté, par un culte religieux, les Peuples qu'un culte politique attiroit puissamment vers un autre objet.

Dans les commencemens de la Royauté, la diversion dut être forte. L'Arche d'Alliance fut pendant dix années dans une grange, & comme abandonnée du Peuple Israël; mais à la fin, l'ancienne vénération se ranima; les désordres des Princes diminuèrent l'affection du Trône; les

hommes retournèrent aux Autels, & aux Oracles; ils rendirent au Sacerdoce presque toute la première autorité; les Prêtres dominèrent sur les Rois mêmes; les symboles de pierre commandèrent aux symboles vivans; la constitution des Etats devint double & incertaine; \* la réforme que les

\* Entre mille exemples qu'on en pourroit donner, le Gouvernement des Juifs a toujours été un Gouvernement bizarre; sous les Rois comme sous les Juges, ils regardoient souvent Dieu comme leur véritable Monarque; ils avoient une foule de Prophètes & d'inspirés, qui venoient dicter aux Rois les arrêts de leur Dieu, & leur prescrire arrogamment la conduite qu'ils devoient tenir tant en paix qu'en guerre. On peut remarquer ce passage d'un Prophète qui annonce aux Juifs, qu'ils vont être assujettis à Sefac Roi d'Egypte; " Alors, " leur dit-il, vous apprendrez la différence qu'il y a entre " mon joug & celui des Rois de la Terre: *Distanciam servitutis meæ, & servitutis Regni Terrarum*. Cependant cette menace étoit faite sous les régnés des Rois de Juda, & des Princes de la maison de David. *Paral.* c. xii.

Il doit aussi y avoir eu une politique que nous ignorons, dans la conduite des Princes Hébreux, qui élevèrent presque tous des Idoles. Il y a apparence que leur vue étoit de partager la Religion des Peuples, & de diminuer l'autorité des Prêtres. De là le schisme ou la séparation des Rois d'Israël, qui ne voulurent point avoir d'alliance avec Jérusalem, où le Temple étoit le lieu fort du Sacerdoce, & où les Prêtres étoient toujours assurés de l'emporter sur la puissance civile.

Prêtres crurent avoir faite dans leurs anciens Gouvernemens, ne servit enfin qu'à joindre une Théocratie civile à la Théocratie sacrée, c'est-à-dire, à rendre les hommes les plus malheureux, en doublant leurs chaînes, & en multipliant leurs Tyrans avec leurs préjugés.

Nous avons ci-devant exposé quelle avoit été la mauvaise administration des Prêtres ; il nous reste à dire un mot de la conduite que tinrent après eux les Rois qui se virent à la tête des Sociétés.

L'homme devenu si grand, qu'il fut regardé comme le représentant de la Divinité, & rendu si puissant, qu'il pouvoit agir, vouloir, & commander aussi souverainement qu'elle, succomba presqu'aussi tôt sous un fardeau qui n'est point fait pour lui. L'illusion de sa Dignité lui fit méconnoître ce qu'il y avoit en elle de réellement grand, & de réellement vrai ; les rayons de l'Etre suprême dont son Diadème fut orné, l'éblouirent au point qu'il ne vit plus le Genre humain, & qu'il ne se vit plus lui-même. Abandonné de la raison publique, qui elle-même ne voyoit plus en lui un mortel ordinaire, mais une idole vivante inspirée du Ciel ; le seul sentiment de sa Dignité pouvoit lui dicter l'équité, la douceur, & la modération : Ce fut cette Dignité qui le porta vers tous les vices contraires. Un tel homme eut dû rentrer souvent en lui-même ; mais tout ce qui l'environnoit,



l'en faisoit fortir sans cesse, ou l'en tenoit toujours éloigné. Comment, en effet, un mortel auroit-il pû se sentir & se reconnoître ? Il se vit décoré de tous les titres dûs à l'Etre supreme ; ils avoient été portés avant lui par les *Adonis*, les *Osiris*, & par les autres emblèmes de la Divinité ; tout le Cérémonial, dû au Dieu Monarque, fut rempli devant l'Homme Monarque ; il fut adoré comme celui dont il devint à son tour le représentant : il fut de même regardé comme infallible. Tout l'Univers lui dut, il ne dut rien à l'Univers ; ses ordres, ses volontés, ses caprices, devinrent des arrêts du Ciel ; ses cruautés, ses férociétés furent regardées comme des jugemens d'en-haut, auxquels il fallut humblement souscrire. Enfin cet emblème vivant de la Divinité surpassa en tout l'affreux tableau qu'avoit fait Samuël de la future conduite des Rois.

Tel a été le Gouvernement de tous les Souverains de l'Asie dans tous les tems que nous connoissons.

Les anciens préjugés qui ont donné naissance au Despotisme, y subsistent encore & le perpétuent : les Nations y semblent toujours dire comme les Israélites, & dans le même esprit ; *N'importe ; nous voulons avoir des Rois*, c'est-à-dire, des Symboles vivans, & des Dieux que nous puissions en-

tendre, & que nous puissions voir à la tête de nos armées.

Tous les maux que ce Gouvernement a produits sur la Terre, sont trop connus pour en faire ici un long détail. Chaque Lecteur instruit peut se les rappeler, & y reconnoître une longue chaîne d'événemens & d'erreurs, d'où sont sortis tous les faux principes par lesquels les hommes ont toujours été conduits & gouvernés.

Pour avoir eu le Ciel en vue, l'on s'est précipité dans des abîmes profonds. Pour avoir perpétuellement compté sur une révélation chimérique, on a perdu l'usage de la raison. La Religion & le Gouvernement sont devenus des monstres qui ont engendré l'idolâtrie & le Despotisme, dont la fraternité est si étroite, qu'ils ne sont réellement qu'une seule & même chose.

Voilà les fruits amers des sublimes idées de la Théocratie ; telles sont les misères sans nombre, que produiront à jamais les administrations civiles ou religieuses qui affecteront encore le Règne du Ciel sur la Terre.\*

\* Quoique les Monarchies présentes de l'Europe soient fort éloignées de l'esprit de cette ancienne chimère, si nous en remarquons cependant quelques vues, qui semblent tendre au Despotisme, c'est parce qu'entre les Corps politiques que chacune d'elles renferme, il en est un purement Théocra-

Pour achever de développer ces étranges découvertes, & pour constater ces grandes vérités, qu'on n'avoit jusqu'ici pas même soupçonnées, jettons un coup d'œil sur les Empires, & considérons le cérémonial & les principaux usages des Souverains Despotiques; nous y reconnoîtrons tous les anciens usages, & tous les principes des anciennes Théocraties; ce sera mettre le sceau de l'évidence à ces nouvelles annales du Genre humain.

### SECTION XIII.

*Les Usages Théocratiques se conservent chez tous les Despotes civils.*

**L**ES Souverains Orientaux nous rappellent l'ancien Grand Juge, dont les Peuples avoient fait leur Monarque, par leur invisibilité, ou par la coutume qu'ils ont presque tous, de ne se montrer à leurs sujets, que selon des heures, des jours, & des périodes réglés.

L'Empereur du Mogol \* se présente deux fois par jour à une fenêtre qui regarde l'Orient; cette

tique encore, qui a déjà été, qui est, & qui fera nécessairement le fléau ou le corrupteur de ces Monarchies, si on ne lui fait changer un jour de nature & de principes.

\* Voyez Hist. génér. des Voyages, in 12mo, tom. 37.

apparition se fait le soir & le matin ; les Grands se rendent à ces heures sur la place du Palais, où ils restent prosternés tant que le Prince est visible, & le Peuple qui accourt en foule pour regarder son Monarque, est tellement accoutumé à cette visite régulière, que malgré le Despotisme de son Souverain, il se soulèveroit, suivant les Voyageurs, s'il manquoit à cet usage solennel.

Il en étoit de même au Japon,\* dans les tems où les Souverains Pontifes de cette contrée jouissoient encore en entier de toute la puissance Théocratique, dont l'autorité temporelle fut depuis séparée. Ce grand Pontife, qu'on nomme *Dairi*, se dit fils du Ciel, & se prétend descendu en ligne directe du sang des Dieux, qui ont autrefois régné au Japon, comme partout ailleurs. Dans les tems où ce *Dairi* dispoit des deux glaives, on rapporte qu'il étoit aussi obligé de se montrer tous les matins, & de paroître assis sur son Trône devant les Peuples assemblés ; chacun alors le considéroit avec soin, & l'on remarquoit ses gestes & ses moindres mouvemens ; on pronostiquoit de là si le jour seroit heureux ou malheureux ; selon la saison, & selon la circonstance des tems, ses mouvemens étoient aussi regardés comme les annonces de l'abondance ou de la stérilité, de la paix

\* Cérém. Relig. tom. 6.



ou de la guerre; on y voyoit même les signes de la peste, des embrasemens, & des tremblemens de terre; & comme si ce Pontife eût été un autre Jupiter, on craignoit qu'en remuant ses sourcils il n'ébranlat l'Univers.

Les voyageurs n'ont rien vû que du ridicule dans ces usages; mais je crois y reconnoître les anciens Peuples soumis à la Théocratie, qui alloient devant l'emblème du Dieu Monarque, présenter leur hommage du soir & du matin; j'y vois les Egyptiens, les Grecs, & les Romains, qui saluoient les Dieux à chaque aurore; j'y vois enfin les Mages & tous les anciens adorateurs du feu, saluer le Soleil levant & le consulter sur le sort de la journée, & sur les événemens futurs.

Cette inquiétude avec laquelle les anciennes Nations alloient consulter le lever du Soleil, comme le reproche un Prophète aux Israélites, qui le pratiquoient aussi, étoit une suite des dogmes de la fin du Monde, & de l'arrivée du Grand Juge, qui faisoient craindre aux uns que le Soleil couché la veille, ne se levât point le matin, & qui faisoient désirer à d'autres que le merveilleux jour du Grand Juge parût avec le Soleil levant. Les habitans des Isles Celebes, ne manquent point encore à cette antique coutume d'adorer lorsque l'aurore paroît & lorsque le Soleil se couche; si pendant leurs prières cet astre se couvre de nuages & de

brouillards, c'est pour eux un signe qu'il est irrité ; ils rentrent avec tristesse dans leurs maisons pour y apaiser leurs idoles, & ils se rappellent le souvenir d'un tems, où le Soleil ayant eu, disent-ils, une grande querelle avec la Lune, il s'ensuivit mille désordres dans le Ciel, sur la Terre & dans la Mer : nouvelle preuve que le culte du Soleil dans les Isles Celebes, & dans les autres contrées du Monde, est un de ces anciens abus sortis des usages établis en mémoire des révolutions de la Nature.

Chez les Hébreux qui s'adonnèrent si souvent à l'idolâtrie, chaque semaine étoit un période, dont il falloit marquer la fin & le commencement, par des cérémonies assez semblables, & assez analogues à celles des autres Nations. Le feu s'éteignoit dans leurs maisons, & se rallumoit de sept en sept jours, comme il s'éteignoit & se rallumoit à Rome en Mars, c'est-à-dire, au renouvellement des années civiles, & chez les Mexicains aux renouvellemens de semaines d'années. Tous les autres adorateurs du Soleil pratiquoient de même ces extinctions périodiques du feu sacré, qui n'étoit qu'un usage relatif à l'attente de la fin du Monde, & à l'extinction du Soleil à la fin des périodes ; ces différens usages témoignent que chez les adorateurs du feu, cet élément n'avoit

été primitivement que le symbole de la vie du Monde.

Chaque septième jour chez les Hébreux, l'on ouvroit \* la porte Orientale du temple, & l'on chantoit ce jour là, *Attollite portas, & introibit Rex gloriæ* † : preuve qu'ils attendoient aussi le grand Juge de sept jours en sept jours du côté de l'Orient, & que ces paroles que les Chrétiens appliquent aujourd'hui si ridiculement au Messie, n'avoient rapport, ainsi que l'ouverture de la porte, qu'à la chimère universelle de presque toutes les Nations. Comme les Hébreux s'imaginoient apparemment que leur Dieu venoit résider ce jour là dans son Sanctuaire, plus particulièrement que de coutume, le Prince venoit alors l'adorer sur le seuil de cette porte orientale, & la multitude à qui il étoit défendu d'entrer, se tenoit au dehors ; on faisoit encore au retour de chaque pleine Lune, ‡ cette même cérémonie, dans laquelle il est inutile de faire reconnoître celle du Mogol & du Japon.

Les apparitions des Despotes de l'Ethiopie sont moins fréquentes ; ils ne sortent de leurs Palais que quatre fois l'année, & pour se montrer au vulgaire ils se placent derrière un voile. C'est ainsi qu'il paroît dans ses grands jours, & qu'il prononce ses arrêts, ou ses oracles.

\* Ezechiel, 46. 1. † Ps. 23. ‡ Ezechiel, 46. 1.

Les Ethiopiens, comme tous les Peuples du Monde, n'ont pas toujours pris un homme pour représenter l'Etre Suprême. Plutarque nous parle d'un Peuple de ces contrées qui conféroit la dignité Royale à un *chien*, l'honoroit comme un *Dieu*, & lui donnoit des hommes pour officiers, & pour ministres. *Strabon* nous apprend que les mêmes Peuples ont eu des tems, où ils n'avoient pour Rois que des Prêtres ; tradition plus favorable à la haute antiquité de cette Nation, qu'à sa sagesse ; mais qui nous désigne parfaitement tous les différens progrès du Régne Théocratique. Le même Auteur nous fait aussi connoître quelles en ont été les suites, en disant ailleurs, que de son tems l'Ethiopie étoit gouvernée par des Rois, qu'on adoroit comme des Dieux, & qui ne se montroient jamais, pour mieux entretenir la vénération de leurs sujets. Tous les anciens Historiens nous ont transmis les mêmes détails au sujet des Rois d'Assyrie, de Babylone, de Perse & de Médie ; il y alloit de la vie de paroître devant ces Princes ; il pensa en coûter cher à la belle Esther, pour s'être présentée d'elle-même devant Assuérus, parce qu'on ne pouvoit voir son Roi, comme on ne pouvoit voir son Dieu, sans mourir. Ce n'étoit aussi qu'en certains tems que ces anciens Despotes se mon-  
troient, & qu'ils sortoient de leurs Palais inac-



cessibles ; il failloit alors se prosterner devant eux & les adorer. \*

C'étoit de même quatre fois l'année, que les Apalachites, habitans de la Floride & adorateurs du Soleil, alloient en pèlerinage sur le mont Olagmi, pour l'adorer à son avènement aux quatre saisons ; ce culte étoit encore fondé chez eux sur le souvenir des malheurs du Monde ; ils disoient, † que le Soleil ayant autrefois suspendu sa carrière, les eaux du grand Lac Theomi s'étoient débordées, avoient couvert toutes les montagnes, excepté le mont Olagmi, que le Soleil épargna, à cause de son Temple qui y étoit placé, & que c'étoit en mémoire de cet événement, & pour se le rappeler, que leurs ancêtres s'y étoient réfugiés, qu'ils venoient quatre fois l'année en ce lieu pour y témoigner leur reconnoissance éternelle envers le Soleil ; ils donnoient ce jour là la liberté à fix oiseaux ; ‡ usage allégorique, qui avoit rapport à l'ancienne délivrance ; la fête finissoit par des pro-

\* Le Lecteur pourra consulter l'Histoire Grecque sur le cérémoniel qui s'observoit à la Cour des Monarques Persans & Assyriens.

† *Cer. Relig. tom. 7.*

‡ Quand nos Rois de France entrent à Nôtre-Dame de Paris, on y donne de même dans l'Eglise la liberté à des oiseaux qu'on y a apportés exprès dans des cages.

cessions de rameaux, par des jeux, des festins & des danses; c'est ainsi, suivant Lucien, qu'une fois l'année, au Temple de la Déesse de Syrie, un homme montoit sur une tour élevée, où il restoit pendant sept jours sans boire, sans manger, & sans dormir, en mémoire du salut trouvé sur les hauteurs, & des misères du Genre humain après le déluge.

Ces apparitions des Rois, ces visites, ces pèlerinages réglés chaque année par les quatre saisons, ont eu une origine commune, & ont été des usages suivis de presque tous les tems. Nous avons encore en Europe nos Quatre-tems, accompagnés de jeûnes & de processions; mais l'on ignore qu'ils procèdent des Bacchanales des quatre saisons, qui dans la haute antiquité n'étoient que des fêtes de deuil & de tristesse, établies en mémoire de la fin de l'ancien Monde, dont la fin de chaque saison rappelloit le souvenir. Le nom de *Bacchanales*, qui signifie *Lamentation*, \* en lest la preuve.

Les quatre grandes fêtes annuelles de tous les Peuples, & les quatre Carêmes de certaines sectes du Christianisme, ont une origine absurde, que tout le monde connoît; mais ils en ont une inconnue, qui remonte de même aux institutions primitives de la Terre renouvelée.

\* Histoire du Ciel. Tom. i.

Dans le Royaume de Siam, \* ce n'est qu'une fois l'année que l'Empereur sort de son Serrail, encore n'est-ce point pour se faire voir à ses Peuples, mais pour les faire fuir ; aussi-tôt qu'il paroît, il faut s'éloigner au plus vite, ou se prosterner le visage contre terre, pour ne le point voir. Ce Prince terrible tient donc lieu à ses Peuples, de ces anciens coffres mystérieux & de ces Arches où l'on prétendoit que résidoit la Divinité.

Dans les fêtes Grecques & Egyptiennes, d'Isis & de Cérès, dans les fêtes Gauloises, au tems de la moisson, & chez les Hébreux, ces coffres, ces châsses ou arches se portoient en procession & en triomphe en certaines occasions ; alors chez les uns il falloit fuir, se cacher, ou détourner les yeux ; & chez les autres, on n'auroit pu les toucher sans être exterminé.

Le Monarque Siamois n'a donc été dans son origine que le coffre redoutable & le Dieu symbolique de la Théocratie ; mais ce qui nous le va dévoiler tout-à-fait, c'est que les Siamois doivent ignorer le nom de leur Prince ; ce nom doit être un mystère pour eux ; & si par hazard ils le connoissent, il leur est deffendu de le prononcer. †

Les voilà donc enfin travestis en Siamois, ces redoutables *Jehovah* & *Vejo-vis* ‡ des Hébreux.

\* *Cer. Relig. Tom vi.* † *Cer. Relig. Tom. vi.* ‡ *Cicero de nat. Deor.*

& des Romains, ces Divinités cruelles, jalouses, vindicatives, auxquelles ces deux Peuples, toujours dans la crainte quand ils y pensoient, offroient leurs victimes & leur encens, pour n'en point recevoir de mal ; ils n'auroient de même osé prononcer ces noms divins, qui dans leur idée étoient capables de faire rentrer la Nature entière dans le cahos.

A Jerusalem comme à Siam ce n'étoit qu'une fois par année que le Palais du Dieu Monarque, c'est-à-dire le Sanctuaire, étoit ouvert, & que le renouvellement de l'année civile rendoit accessible le redoutable *Jehovah*. Dans ce jour fameux, qu'on appelloit le *jour des expiations*, & que le grand Prêtre lui-même regardoit comme dangereux pour lui, les dévots faisoient mille folies, que l'attente de la fin du Monde est seule capable d'expliquer ; alors le Pontife entroit dans le Saint des Saints, où tout tremblant de la peur d'en mourir, il prononçoit à voix basse, pour que personne ne l'entendit, le nom du Dieu de la terreur, dont le Peuple avoit fait son Monarque.

Le grand Prêtre de *Minerve Poliade* n'entroit aussi dans son Temple qu'une fois l'année. Lucain nous fait voir à peu près le même usage, & la même terreur dans une forêt sacrée des environs de Marseille.



Nous observerons ici que cette affreuse maxime qui semble transformer les Rois en des Démons, dont il faut ignorer le nom, est suivie dans presque toute l'Asie; on n'y voit jamais, comme en Europe, le nom des Rois à la tête de leurs Ordonnances & de leurs Edits; on y lit seulement ces mots despotiques : \* *Un Commandement est sorti de la bouche de celui à qui l'Univers doit obéir.* Bizarre & ridicule orgueil, qui ne pouvant être que très-ancien, puisqu'il doit son origine à la Théocratie, est vraisemblablement la cause pour laquelle tous les Auteurs Grecs ont si peu connu les noms des Rois de l'Orient.

L'Oracle de Delphes dans les plus anciens tems dont la Grèce fasse mention, ne faisoit parler Apollon qu'une fois l'année seulement; c'étoit le jour auquel on célébroit la naissance du Dieu, qui arrivoit au Printems. Les Japonois s'imaginent de même qu'une fois l'année tous les Dieux descendent en terre d'une façon invisible, & qu'ils vont habiter pendant un mois dans le Palais du grand Pontife, pour l'inspirer & l'instruire. Le voyage que toutes les Divinités de l'Asie faisoient aussi chaque année en Ethiopie, en mémoire de la guerre des Typhons & des Géans, est fameux dans l'Histoire de la Religion. Le dernier mois

\* Kempfer.

de nôtre année se nomme encore *le mois de l'Avent*, c'est-à-dire, *le mois de l'arrivée*; & au renouvellement de la course Solaire, nous célébrons la naissance du Messie des Juifs, & de l'Etoile de Jacob. Les Romains célébroient dans le même tems la fête de la naissance de l'invisible Mytras.\* Les trois Messes que l'on célèbre pendant la nuit de Noël, semblent avoir rapport aux trois Autels sur lesquels ces derniers Peuples sacrifioient la nuit des jeux séculaires, au renouvellement de chaque Siècle.

L'universalité de ces usages, malgré la différence des motifs que chaque Peuple & chaque Religion ont allégués, est une preuve invincible que toutes ces manifestations de Dieux, de Rois, & d'Oracles, au commencement ou à la fin des années, n'avoient autrefois en vuë que les dogmes de la descente du Grand Juge, & du Jugement dernier à la fin des périodes. Jugeons par-là de l'universalité d'erreurs dans laquelle toute la Terre entière est ensevelie.

\* Le Soleil.

## SECTION XIV.

*Suite du même sujet.*

**L**E Roi d'Arrakan ne se montre, suivant *Gautier Schouten*, que tous les cinq ans, à la pleine Lune du dernier mois de l'année solaire ; c'est en ce pays le seul tems où il soit permis de le regarder. Nous avons vû jusqu'ici que les Rois font comme obligés de faire ces apparitions ; ici c'est le Peuple que le Roi oblige de se rendre à la Capitale,\* de toutes les parties du Royaume, pour y connoître son Monarque ; ensorté que l'on y voit alors accourir une foule innombrable ; c'est ainsi que les Hébreux couroient à leur Pâque annuelle, qu'il falloit célébrer nécessairement à Jérusalem. La magnificence avec laquelle le Roi d'Arrakan se montre à ses peuples, est sans égale ; l'appareil de cette pompe & de la marche du Prince surpasse tout ce qu'on pourroit en dire ; néantmoins les voyageurs ne nous en ont point détaillé le plus instructif, puisqu'ils ne nous ont point expliqué le sens de la disposition générale de la fête, & de tous les objets symboliques & al-

\* Histoire génér. des Voyag. tom. I. pag. 42.

Jégoriques qui y paroissent; il est vraisemblable qu'ils n'ont pû le découvrir, & que ce Peuple lui-même l'ignore peut être tout le premier. C'est là où en sont tous les Peuples de la Terre sur leurs usages. Quoi qu'il en soit, ces grands jours se passent en spectacles, en jeux, en danses, en concerts; ce ne sont point des jours de terreur, comme chez les autres Nations; ce sont des jours d'allégresse & de plaisir, comme aux Saturnales que les Romains célébroient au renouvellement de l'année \* Solaire, & de leur année † Civile. Nous verrons ailleurs quelles sont les raisons pour lesquelles la même cérémonie est un objet de terreur chez les uns, & de jouissance chez les autres.

Les Anciens ont aussi connu ces périodes de cinq années. C'étoit alors que les Romains pratiquoient des expiations & des lustrations générales, qui firent donner le nom de *Lustré* ou de *Lustrale* à toutes les cinquièmes années; c'étoit encore dans ce tems qu'ils faisoient le dénombrement des Citoyens: chaque particulier payoit ce jour là une taxe modique, & l'on ne peut guères douter, vû les autres usages de ces fêtes, que cette taxe ne fût comme le demi-sicle que payoient chaque année les Juifs; sorte de rachat, par lequel on croyoit sauver sa tête de la justice divine,

\* En Décembre.

† En Mars.



& des Puissances infernales dont on s'imaginoit être menacé à la fin de tous les périodes.

Les jeux Olympiques, si anciens parmi les Grecs, qu'ils n'en connoissoient point la véritable époque, se célébroient chez eux après la quatrième année révolüe. Ce période étoit vraisemblablement, dans son origine, une semaine Sabbatique de quarante-neuf mois, ainsi que l'a déjà soupçonné Noël-le-Comte dans sa Mythologie. Les Grecs avoient encore les Jeux Isthmiques, qui se célébroient tous les cinq ans; les Jeux Pythiens, tous les sept ans; & les Jeux Néméens, tous les trois ans d'abord, & ensuite tous les cinq ans; il se faisoit dans ces circonstances un concours innombrable dans les villes consacrées à ces grands jours; on s'y préparoit par diverses cérémonies expiatoires, & toutes les hostilités cessoient, afin de se réunir, & de célébrer en paix les grands exploits des Dieux, les Titans terrassés, la défaite du Serpent Python, & une infinité d'autres anecdotes allégoriques, qui étoient toutes des commémorations des anciens événemens de la Nature, lors de la destruction & du rétablissement du Monde. Ce seul point de vuë est la clef de toutes les antiquités religieuses de la Grèce, sur lesquelles on a déjà fait tant de commentaires inutiles.

Tous les trois ans les Hébreux pratiquoient aussi quelques usages, qui ne pouvoient procéder que de la même source ; ils avoient des aumones à faire, une dixme extraordinaire à payer qu'ils devoient distribuer aux Lévites, aux étrangers, aux pauvres & aux orphelins ; & en considération de ces bonnes actions, ils prioient le Seigneur de bénir son peuple, & la terre qu'il lui avoit donnée.\*

L'unanimité de tous les Peuples pour célébrer la naissance & la fin des périodes par des usages qui ont tous rapport aux anciennes révolutions du Monde, nous engage ici à dire aussi quelque chose des Jubilés des Hébreux, pour les ramener à leur véritable origine, qui depuis tant de siècles est cachée, pour les Hébreux mêmes, dans une profonde obscurité. Cette nouvelle preuve de leurs erreurs, nous ouvrira les yeux sur une multitude d'autres qui leur sont particulières, mais qui toutes intéressent infiniment le Genre humain.

La principale source des erreurs de cette Nation, est l'oubli de la langue de ses Pères. Presque toutes ses fables & ses méprises viennent de la mauvaise interprétation des noms, & des particularités de ses traditions primitives ; & ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est que tous les Auteurs de ses Livres sacrés ignoroient la langue

\* *V. Deuteron. chap. vi.*

Hébraïque. Pour audoucir ce paradoxe, j'ajouterai que ces Auteurs ignoroient l'Hébreu, c'est-à-dire, l'ancien Hébreu, comme les François modernes ignorent le Gaulois, dont pourtant leur langue est en partie dérivée ; ils se sont trompés de la même façon que nous tromperions aussi, si nous voulions expliquer les mots Gaulois par les mots François qui ont avec eux quelque consonance.

Une autre source de ces méprises de langage chez les Hébreux, vient de ce qu'ayant souvent été errans & transplantés chez des Nations étrangères, ainsi qu'il paroît par leurs histoires, leur Hébreu primitif s'est altéré & corrompu, par le mélange de toutes sortes d'idiomes ; d'où il est arrivé par la suite qu'ils ont expliqué un mot Chaldéen par un mot Hébreu, un mot Hébreu par un mot Persan ou Egyptien, & enfin des mots Egyptiens par des mots Hébreux, Persan ou Chaldéens. Le nom de *Schabat*, par exemple, qui ne doit signifier que *renouvellement*, a produit dans leurs fêtes & dans leurs usages, une multitude de fables grossières, parce qu'ils l'ont interprété par *repos*, ce qui leur a fait perdre tout-à-fait de vuë le sens de leurs traductions, & les intentions primitives de leurs Loix & de leurs fêtes, qui toutes portoient ce nom.

Pour ne parler ici que des Jubilés qu'ils célébroient tous les sept ans, comme cette solennité s'appelloit aussi la fête du *Schabat* de la Terre, ils s'imaginèrent, lorsqu'ils eurent oublié la véritable signification de ce titre, en apercevoir le sens dans les usages de ces Jubilés; & quand cette expression signifioit repos, parce que dans l'année Jubilaire ils laissoient la terre sans culture, ne faisoient point les champs, ne tailloient point la vigne, ni les plants d'oliviers, ne cueilloient aucuns fruits, & qu'ils ne faisoient enfin aucune moisson, aucune recolte ni aucune vendange, de ce que la Terre pouvoit avoir produit d'elle-même; il est vrai que de tels usages étoient très capables de les tromper, aussi-bien que l'inaction où ils devoient être chaque septième jour; mais pour être excusables, ils n'en étoient pas moins dans l'erreur, ainsi que leurs Législateurs & leurs Prêtres, qui par-là ont trompé tout le Genre humain. Les interprètes qui ont tenté jusqu'ici d'expliquer une loi aussi étrange, qui par l'abandon de la culture des terres devoit entraîner de si mauvaises suites pour le bien commun, n'y ont presque tous vu qu'une énigme impénétrable. M. Prideaux est forcé d'avouer que ces Jubilés, & ces semaines Sabbatiques, n'éclaircissent aucuns passages de l'Ecriture, & qu'on n'y peut voir qu'un joug pesant, qui attira aux Israélites de sévères



punitions, parce qu'ils négligèrent presque toujours de l'observer, malgré l'excès de sa superstition. Ce Peuple ne se fia réellement jamais sur cet article aux promesses de son Dieu, qui lui avoit dit, *Ne crain point de mourir de faim cette septième année, car je répandrai ma bénédiction sur la sixième, pour qu'elle te produise autant de fruits que trois autres.* La peur de la famine l'emporta, & sur ces belles promesses, & sur les menaces; Israël laboura ses champs, & voulut toujours faire sa vendange; par la suite cependant les grandes calamités dont il se vit frappé, lui rappellèrent cette insigne désobéissance, & la méfiance de ses pères, & il ne manqua pas d'attribuer tous ses malheurs au défaut de célébration de ces Jubilés, comme les Romains attribuoient les defastres de leur République au défaut de célébration des jeux séculaires.

Si nous n'avions donc que les Hébreux pour nous éclaircir sur leurs propres usages, nous espérierions en vain d'y parvenir. Ils ignoroient quel étoit l'objet particulier de chaque fête, comme ils ignoroient l'objet général de leur Religion & de leur culte, En nous disant que le Jubilé étoit une loi de Moïse, faite pour accorder le repos à la terre, ils nous montrent par cette réponse leur profonde ignorance, puisque l'on peut juger par leurs écritures mêmes que la distinction des sep-

tièmes années, & les usages qui y étoient attachés, étoient plus anciens que leur Moïse. Jacob qui se louoit chez Laban de sept ans en sept ans, afin d'épouser ses filles, suffit pour nous prouver que cet usage Jubiliaire étoit répandu dans l'Orient plus de deux-cent-soixante ans avant leur Législateur, & avant les Loix de son Lévitique.

Au défaut de ces Hébreux, dont on prétend si ridiculement faire les premiers Docteurs du Monde, les Américains, qu'on méprise tant, vont nous rendre raison de l'institution du Jubilé, & en particulier de cet abandon total qu'il falloit faire, pendant les jours Sabbatiques, de toutes les choses de la Terre.

Les voyageurs & les Historiens de l'Amerique s'accordent tous à nous apprendre que les Mexicains attendoient la fin du Monde à la fin de chaque siècle; leur siècle étoit composé de cinquantes années, c'est-à-dire qu'il formoit une grande semaine Sabbatique de semaines d'années; & leur année étoit composée de dix-huit mois de vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutaient cinq, pour compléter l'année solaire.

En conséquence de cette attente singulière où ils étoient de la fin du Monde, le dernier jour qui voyoit expirer le siècle, étoit un jour d'affliction, de deuil, & de pénitence; ils éteignoient le feu sacré dans leurs temples, & le feu domestique

dans leurs maisons ; & après avoir cassé & brisé tous les meubles & tous les ustenciles du ménage, comme choses qui devenoient inutiles & superflues, les uns passoient la nuit dans la prière, & presque tous dans les allarmes, & dans la déso-lation, s'attendant à chaque heure à voir le dernier moment de la Nature. Cette terreur augmentoit à mesure que la nuit s'avançoit ; mais l'espérance y succédoit ensuite, & croissoit à mesure que l'obscurité commençoit à diminuer ; on montoit alors avec un empressement encore plein d'inquiétude sur les toits des maisons ; on regardoit attentivement l'Orient ; on étudioit les progrès les plus imperceptibles de l'aurore naissante ; c'étoit à qui auroit de plus grands & de meilleurs yeux ; & à peine les premiers rayons du jour annonçoient-ils le retour du Soleil, qu'un cri universel rappelloit la joie & l'allégresse ; on couroit au temple rallumer le feu sacré, & par des hymnes & des cantiques, on remercioit la Divinité d'avoir prorogé la durée de l'Empire, & d'avoir accordé un nouveau siècle au Monde. Je ne détaillerai point la fête qui étoit la suite de ce grand renouvellement ; ce que nous venons de voir suffit pour expliquer tous les usages des Hébreux dans leur Jubilé ; il ne faut pour cela que considérer la bizarre coutume qu'avoient les Mexicains de casser leurs meubles dans cette occasion, comme la suite &

l'abus outré d'une institution, qui avoit eu pour objet dans son origine de faire un sacrifice à Dieu de toutes ses propriétés, de lui montrer avec quelle résignation on se détachoit des choses d'ici-bas, & avec quelle soumission on étoit prêt à souscrire à ce qu'il ordonneroit à la fin des périodes sur le destin de l'Univers.

La découverte de ce grand point de vûe nous fait expliquer toutes les folies de quelques Nations au tems des Eclipses, où elles faisoient un bruit épouvantable avec des marmites, des chaudières, & d'autres ustenciles de ménage, qu'elles brisoient \* de même, comme je l'ai vû en certaines re-

\* Les Juifs ont encore l'usage aujourd'hui, deux jours au moins avant Pâques, qui commence leur année sacrée, de renouveler leurs ustenciles ; cet usage n'est cependant pas universel chez eux, comme l'usage de casser les meubles n'étoit point universel chez les anciens au tems des Eclipses. L'esprit de ménage & d'économie, est ce qui a sans doute introduit ces changemens ; les Nations se contentèrent alors de faire du bruit avec leurs ustenciles, & les Hébreux à Pâques se contentent presque tous aujourd'hui de les nettoyer, & de les purifier. Il en est à peu près de même chez nous ; nous ne déchirons point nos meubles au renouvellement de l'année Paschale, mais nous avons l'usage de nous donner toujours quelques meubles, ou quelques habits neufs en ce tems.



lations ; c'est que l'obscurité soudaine des Eclipses leur rappelant le souvenir des anciennes ténèbres, elles croyoient en voir le retour, & qu'estimant la fin du Monde très-prochaine, elles s'imaginoient n'avoir plus besoin de rien.

En considérant ces usages sous le même aspect, il sera également facile d'expliquer littéralement toutes les coutumes sabbatiques des Israélites.

Premièrement, le nom de *Jubilé*, qui signifie *corne de béliet*, c'est-à-dire, *trompette*, étoit donné aux grands périodes des Hébreux, parce que pour en annoncer le commencement au peuple, sept Prêtres sonnoient de la trompette, le dix du mois *Tirci*, pour annoncer le jour des expiations, où il falloit affliger son ame ; après quoi le grand Prêtre entroit dans le Sanctuaire pour y prononcer le terrible mot de *Jehovah*. Selon le sentiment des Juifs d'aujourd'hui, la trompette est un signe du Jugement, & nos Apocalyptiques n'ont jamais manqué de mettre à la bouche des Anges exterminateurs, cet instrument fatal ; ainsi le nom de la fête offre déjà le dénouement des terreurs dont le grand Prêtre & le Peuple étoient toujours frappés ce jour là,

Secondement, ce tems s'appelloit *le Sabbath de la Terre*, c'est-à-dire, *le renouvellement de la Terre*, parce que l'idée de la fin du Monde entraîne toujours après elle l'idée de son renouvellement,

soit naturel, soit surnaturel; d'ailleurs le tems Jubilaire commençoit toujours avec l'année civile; mais il n'est pas étonnant de voir ce tems porter le même nom que portoit autrefois chez les Hébreux le premier mois de l'année Solaire, qu'on nommoit *Schabat* dans le même sens, & par la même raison que nous appellons ce mois *Janvier*, d'un ancien mot latin qui signifie celui qui ouvre & qui renouvelle l'année. Le mot Hébreu pourroit être la matière d'une ample dissertation, mais elle seroit ici trop longue; il suffit seulement de remarquer que les mots de *Jubilé* \* & de *Sabbath* †, donnés au même tems & au même usage, indiquent toujours que les renouvellemens étoient les annonces du Jugement & Grand Juge.

Lors donc que les anciennes Loix commémoratives, ou plutôt celles qui en dérivèrent & qui en outrèrent les usages, comme sont ici les Loix Méxicaines & Hébraïques, qui défendoient aux hommes de cultiver la terre la septième année, & leur ordonnoient de ne vivre que de ce qu'elle produiroit d'elle-même, & de ce que le hazard ‡ leur feroit trouver chaque jour, c'étoit pour les avertir que le période de la fin du Monde étoit prochain, & qu'il falloit bientôt renoncer à tout. Comme c'est le tems, leur disoit-on, où l'Etre

\* Trompette. † Renouvellement. ‡ *Levitig. xxv. 12.*

Suprême doit vous juger, vous exercerez cette année la miséricorde, & vous remettrez les dettes de vos frères, pour que le Grand Juge vous remette les vôtres : vous vous détacherez de tous les biens d'ici-bas ; vous abandonnerez toute propriété ; vous rendrez la liberté à vos esclaves ; tous les marchés, tous les *contrats*, toutes les acquisitions que vous aurez faites jusqu'à ce jour seront nulles, parce que c'est l'année de la remise,\* & de la dissolution de toutes choses ; s'il plaît cependant au Seigneur de nous accorder un autre période, tout ce qui aura été fait dans l'antécédent sera censé † oublié, & comme non avenue ; *l'esclave vendu demeurera libre ; le bien acquis retournera à ses anciens maîtres, chaque homme à sa première famille ; & vous ne pourrez enfin jamais vendre la Terre à perpétuité, parce que la Terre est au Seigneur, qui peut nous l'ôter quand il lui plaira, comme il l'a ôtée autrefois à nos Pères. †*

\* Nomb. xxxvi. 4.

† Cette coutume a été très-fatale à l'histoire du Monde. Nous verrons par la suite que ce précepte a été cause de l'oubli où sont tombés tous les anciens périodes après cent ans, après mille ans, &c. Il falloit de même que tout le passé fût censé oublié, & non avenue ; & par un esprit religieux on abolissoit autant qu'il étoit possible le souvenir de toutes choses.

† Levitic. xxv. 23.

Telle est la simplicité avec laquelle les Méxicains auroient expliqué aux Hébreux des usages anciens auxquels ils ne comprennent plus rien, & que nos prétendus organes de l'Esprit Saint n'ont pas mieux connu qu'eux. Leurs Ecritures sacrées, qui leur ont bouché les yeux, auroient pu, cependant, les leur dessiller quelquefois, si dans cette multitude de mensonges & de vérités qu'elles contiennent, l'homme n'eût pas toujours été plus porté vers le faux que vers le vrai.

Le quatrième livre d'Esdras, *chap.* 16. confirme singulièrement l'explication que nous venons de tirer des Méxicains. Ce Prophète annonçant au Monde que sa fin est prochaine, s'écrie, “ Que  
 “ celui qui vend, fasse comme celui qui fuit ;  
 “ celui qui acquiert, comme celui qui perd ; ce-  
 “ lui qui trafique, comme celui qui est sans profit ;  
 “ celui qui se batit une maison, comme s'il n'y  
 “ devoit point habiter ; celui qui sème, comme  
 “ s'il ne devoit point recueillir ; celui qui fa-  
 “ çonne sa vigne, comme s'il ne devoit point la  
 “ vendanger ; enfin, que celui qui se marie, fasse  
 “ comme s'il ne devoit point avoir d'enfans ; le  
 “ tout, dit cet Entouffiafte, parce que ceux qui  
 “ travailleront, travailleront en vain.”

Cette application de tous les usages du Jubilé, aux approches de la fin du Monde, dénote, sans doute, que les Hébreux n'ont point toujours mé-



connu le véritable sens de ces usages. “ La fin  
 “ vient, ’dit aussi Ezéchiél, chap. 7. “ elle vient  
 “ cette fin sur les quatre coins du Monde, ce  
 “ jour de carnage des hommes, & non de la gloire  
 “ des montagnes ; celui qui vend ne rentrera point  
 “ alors dans la possession de ce qu’il vend.” Et  
 pourquoi ? parce que ce sera le dernier de tous les  
 périodes, comme on le peut juger par cet extra-  
 vagant & sublime chapitre d’Ezéchiél.

On doit trouver étonnant qu’avec de tels pas-  
 sages les Juifs & les Chrétiens n’aient jamais con-  
 nu la véritable institution des Jubilés ; c’est, comme  
 je l’ai dit tout à l’heure, que la superstition est  
 toujours aveugle pour le vrai ; au reste on peut  
 juger par cette ignorance, dont les premiers traits  
 sont dans le Pentateuque, que toutes les erreurs  
 & les folies des Hébreux sont infiniment anciennes,  
 puisque ce Livre lui-même est d’une très-haute  
 antiquité.

Cette Histoire des Jubilés nous a écartés de nos  
 Despotes ; mais comme ces fêtes avoient rapport  
 à la manifestation périodique de ce même Grand  
 Juge, que tous les Souverains Orientaux ont tou-  
 jours affecté de représenter, en rapprochant ainsi  
 le tableau des usages civils, avec celui des usages  
 religieux, on en verra mieux la suite continue &  
 non interrompue de toutes les erreurs humaines.

## SECTION XV.

*Les usages Théocratiques se conservent chez tous les  
Despotes Ecclésiastiques.*

**L**E cérémonial & tous les usages que nous avons reconnus dans les Cours des Despotes de l'Asie, se retrouveront aussi chez les Nations qui admettent à leur tête des Souverains Pontifes. Ces Princes Ecclésiastiques ont surpassé l'orgueil des Rois temporels, sur lesquels, en tout lieu, ils ont toujours prétendu dominer, parce que leur état & leur caractère les approchent bien davantage de nos anciens Rois Théocratiques ; indépendamment de l'invisibilité qu'ils affectent tous dans l'Asie, ils prétendent encore à l'immortalité.

Le Grand Lama, que la plus grande partie de l'Orient appelle le *Prêtre universel*, ne meurt jamais dans l'esprit des Peuples ; pour entretenir leur crédulité, il n'y a point de fourberies & de ruses que ses Ministres ne mettent en usage pour le remplacer adroitement quand il vient à mourir, ainsi que pour rendre son aspect rare & difficile. Si ces imposteurs plaçoient derrière un voile un bloc de marbre, ce seroit de même un véritable Roi Théocratique ; il dureroit plus que tous les Lamas du

Monde ; il leur serviroit autant, feroit moins de mal, & leur épargneroit bien des mensonges.

L'immortalité est de même un des privilèges du grand *Kutuktu* ou *Katucha* des Calmoucks. \* Ce titre, aussi difficile à remplir pour lui, que tous les autres attributs de l'Etre Suprême, éternise en ces contrées l'imposture des Prêtres, qui pour perpétuer leur foible Divinité, ou plutôt leur idole, persuadent au Peuple, que le grand Pontife vieillit avec la Lune, & se renouvelle avec elle. C'est par ce même moyen que l'on a éternisé les *Adonis* anciens & modernes, en les faisant naître & mourir tous les ans, & en réglant leur naissance & leur résurrection par le cours du Soleil, comme les renouvellemens du grand *Katucha* sont réglés par le cours de la Lune.

Le suprême Sacerdoce coûte bien davantage au *Chitomé* † grand Prêtre de l'Abyssinie. Le peuple apparemment trop instruit qu'il n'est qu'un homme, & qu'il en doit subir la loi finale & commune, n'accorde point l'immortalité à son Pontife, mais au seul Sacerdoce, qui ne doit pas même vieillir, ni être sujet à l'infirmité ou à la caducité. Comme le grand Prêtre & le Sacerdoce sont cependant étroitement liés ensemble, il a pour nécessaire en

\* *Cer. Relig. Tom. vi.*

† *Relat. d'Ethiopie par le P. Labat, Chap. i.*

ce pays de défendre au *Chitomé* de vieillir, afin que le Sacerdoce ne se ressentit point de sa vieillesse ; ce seroit dans l'esprit de ces Peuples un très-grand malheur, & le Monde même périroit, si ce grand Prêtre devenant caduc mourroit naturellement ; le Sacerdoce en seroit avili, déshonoré & anéanti. Pour prévenir donc de si grands maux, lorsque le *Chitomé* est malade, on l'assomme ; s'il devient vieux, on l'étouffe ; & un Pontife plein de vigueur, que l'on tient sans doute toujours prêt, succède à celui auquel on n'a pas laissé le tems d'être malade, & de déshonorer la Sacerdoce, qu'on prétend ternir par ce barbare usage.

Je ne sçai s'il se tient un Conclave en cette contrée pour l'élection des grands Pontifes, & si l'on y voit autant de prétendans, & de brigues, que dans le Conclave Romain ; les voyageurs ne nous en ont rien dit ; ce qu'il y a de certain, c'est que le *Chitomé* Abyssin est un *Apis* Egyptien ; ce bœuf sacré, cet ancien Roi Théocratique de Memphis, ne pouvoit pas non plus mourir naturellement, sans qu'il tombât de très grandes calamités sur l'Egypte, par la raison, sans doute, qu'il auroit déshonoré l'éternité du Dieu Monarque, dont il étoit représentant ; on ne l'assommoit pas, il est vrai, si cruellement que le *Chitomé* dont nous parlons, mais on le noyoit respectueusement dans le Nil, quand il approchoit de sa fin ;



c'étoit une sollemnité fort dévoute, après laquelle on lui cherchoit un successeur.

Les Mexicains \* avoient aussi une sorte d'*Apis*, ou d'*Adonis* vivant, dont le sort n'étoit pas moins cruel ; c'étoit un homme, qu'on renouvelloit tous les ans ; on l'adoroit pendant le cours de l'année ; rien ne lui manquoit du côté des honneurs & de la bonne chère ; mais l'année révolue on l'égorgeoit, après l'avoir prévenu neuf jours d'avance, en lui disant, *Seigneur, vos plaisirs finissent dans neuf jours.*

La cruauté a toujours été la suite de l'idolatrie, comme du Despotisme ; ces deux monstres ont une commune origine.

L'Europe moderne, ainsi que l'Abyssinie, ne reconnoit point d'immortalité dans les Souverains Pontifes ; mais le Sacerdoce s'y prétend infailible, immortel, divin & indépendant de toutes les Sociétés & de toutes les Puissances de la Terre ; comme il a perdu le souvenir de la primitive origine de toutes ces chimères Théocratiques, il les fonde sur cette seconde époque, où les terreurs paniques de la fin du Monde, & du règne du Ciel, les réveillèrent, & remplirent les hommes d'un esprit de vertige, qui leur fit voir le grand Juge dans un Juif pauvre & misérable, qu'ils déifièrent, comme celui qui

\* *Cérém. Relig. Tom. vii.*

avoit fait ou qui devoit faire bientôt descendre le règne du Ciel sur la Terre. C'est depuis cette époque de confusion pour le Genre humain, que le Sacerdoce se croit immortel, qu'il prétend montrer une succession continuë, & non interrompue de Princes Spirituels depuis dix-huit siècles, & qu'il se flatte qu'elle se continuera jusqu'à la consommation des tems. Je ne ferai point voir quelle est la fin à laquelle cette immortalité doit s'attendre ; mais ce que je sens bien, c'est que son principe se perd dans plusieurs siècles de ténèbres & d'ignorance ; que les premiers Papes sont aussi fabuleux que les premiers Rois d'Egypte & de la Chine ; & que cette prétendue immortalité du Sacerdoce Romain ayant aussi commencé dans l'obscurité, s'évanouira nécessairement dans la lumière progressive des siècles futurs.

Comme le Christianisme n'a fait que renouveler une ancienne chimère dont il a été lui-même la dupe, il a toujours travaillé à ramener sur la Terre les anciennes Théocraties, & il a renouvelé les maux & les erreurs, qui étoient les suites inévitables de leurs faux principes. C'est de ces anciennes sources que sort ce dogme cruel de l'universalité future de la Monarchie Chrétienne ; c'est comme successeurs & représentans de ce faux grand Juge, aujourd'hui adoré comme *Adonis*, & comme les *Osiris*, que des hommes ont osé sur la Terre

affecter l'infailibilité & l'indépendance, & que le Sacerdoce a toujours aspiré au Despotisme, soit directement, soit indirectement, en corrompant les Gouvernemens dont la constitution en est le plus éloignée.

L'histoire passée, & l'histoire présente de l'Eglise, sont les preuves de ces tristes vérités, de l'origine de nos maux, & des préjugés qui les produisent. Si nous avons le tems d'examiner le cérémonial religieux & politique de l'élection & de la vie d'un Pape, nous y trouverions pour nouvelles preuves tous les traits de l'ancien Roi Théocratique, & une multitude d'usages, qui n'ont d'autres sources que les abus ridicules & idolâtres, que la plus haute antiquité avoit déjà fait des dogmes sacrés de la descente du grand Juge, & de l'arrivée de la vie future. Je n'en voudrois point d'autres preuves que ces indulgences & ces Jubilés que les Papes dispensent à leur avènement ; comme si la première année de leur Pontificat étoit celle du renouvellement du Monde, & nous ouvroit l'entrée de la vie future. C'est-là néanmoins l'intention de l'ouverture de la porte sainte ; l'on chante alors : *Ouvrez les portes de la justice, les justes y entreront ; voici la journée du Seigneur.* On n'y verra un jour que la journée des foux & des idolâtres.

## SECTION XVI.

*Tous les Despotes veulent commander à la Nature même.*

C E feroit peu de montrer chez les Rois le cérémonial Théocratique, qui les veut élever au-dessus du reste du Genre humain, pour le traiter comme un vil troupeau d'esclaves ; il faut les voir commander à la Nature même, & jouer jusqu'au bout le rôle de la Divinité, dont on a voulu qu'ils fussent les emblèmes.

L'Histoire ancienne nous offre plusieurs exemples de Princes, qui se croyant une ame plus qu'humaine, se sont portés à cet excès d'extravagance, de penser qu'ils pouvoient se faire obéir des élémens. Jusqu'ici l'on n'a apperçu dans cet orgueil que les faillies particulières de la folie de ces Princes & non une conduite autorisée & reçue dans le plan des anciens Gouvernemens ; mais en réunissant ces traits singuliers épars dans l'antiquité, avec ceux que l'Histoire moderne, & les voyageurs nous fourniront, nous serons à portée de juger si nos Historiens Moralistes ont vû dans ces anciennes folies tout ce qu'ils devoient y voir.



Si nous voulions avoir recours aux annales des Hébreux, nous y trouverions nombre d'exemples de la superbe puissance des Despotes de Ninive, de Perse, de Babylone, & d'Egypte, qui se regardoient comme le principe de toutes les choses, & comme les Maîtres de toutes les Terres, de toutes les Mers, de tous les fleuves, enfin comme les Dieux Souverains de tous les Dieux de l'Univers. Mais le fiel irréconciliable des Hébreux contre tous ces Princes formidables, dont ils étoient le jouët, comme la plume l'est du vent, pourroient rendre ces reproches suspects, si l'on n'y joignoit le témoignage des autres Nations.

Personne n'ignore aujourd'hui les anecdotes du fameux passage de Xerxès en Grèce, ni la lettre impérieuse que ce Despote de la Perse écrivit au mont Athos, pour lui ordonner de laisser passer ses armées, en le menaçant en cas de défobéissance de le faire jeter à la mer. Ce même insensé fit encore enchaîner l'Hellepont, pour avoir causé le naufrage de ses flottes ; & après lui avoir fait donner trois cent coups de fouët, comme à l'un de ses esclaves, il l'apostropha & lui dit : *C'est ainsi, malheureux élément, que ton Maître te punit.* \*

Le même Auteur qui nous raconte ces folies presque incroyables, attribue au grand Cyrus une

\* Herod. Liv. i,

action de cette espèce. Un cheval consacré au Soleil s'étant noyé au passage d'un fleuve, ce Conquérant le fit sur le champ couper par son armée en trois cent soixante canaux, pour anéantir le cours de ses eaux sacrilèges.

Un ancien Roi d'Egypte, \* que quelques-uns font succéder à Sesostris, châtia le Nil débordé, qui faisoit d'affreux ravages, en lançant contre lui un javelot.

Au Royaume de Siam † les Rois commandoient aussi autrefois aux élémens, aux Génies malfaisans, & aux Démon, auxquels ils défendoient de gâter les biens de la terre ; & comme nôtre Roi d'Egypte, ils ordonnoient aux rivières débordées de rentrer dans leur lit, & de cesser leurs ravages.

Ceux qui nous ont décrit l'Afrique ‡ ont rapporté des anecdotes semblables des Souverains de cette Région ; ils y font presque tous des Dieux de plein exercice. Les Peuples de Totoka, ceux d'Agag, plusieurs autres voisins du Monomotapa, & ceux même de ce grand Empire, s'adressent à leurs Princes dans leurs besoins ; ils y ont recours pour la pluie, pour la famine, pour la contagion, & leur demandent enfin mille autres secours divins.

\* *Diod. Liv. i. Herod. i.* † *Cerem. Relig. Tom. - vi.*

‡ *Idem, Tom. vii.*

Dans le Royaume de Loango, \* c'est le Roi qui dispose du tems ; l'une des grandes fêtes du pays est celle où on va lui demander la pluie & le beau tems pour toutes les saisons de l'année. Le Prince alors prend son arc, tire une flèche en l'air, & tout le monde est content.

Chez les Guiagues † c'est encore du Prince que l'on croit tenir les saisons favorables, & l'on y a recours dans toutes les nécessités ; ce qui lui attire force présens, surtout quand le Ciel est fâcheux.

Chez les autres Peuples Africains, ‡ où la confiance dans les Prêtres l'emporte sur celle qu'on a ailleurs dans les Rois, c'est à ces impostures que l'on va demander de l'eau ou de la sécheresse, de l'ombre, ou de la sérénité ; ils s'habillent alors d'une manière extravagante ; ils se chargent d'attributs & de figures symboliques, montent sur un lieu élevé, frappent l'air, & tirent leurs flèches contre le Ciel ; comme ils ont l'adresse en ce pays, comme partout ailleurs, d'attendre pour faire leurs cérémonies, l'approche des nuées quand on demande de la pluie, afin de ne pas se compromettre, il arrive, disent les voyageurs, qu'ils réussissent presque toujours, & que le peuple crie

\* *Cerem. Relig. Tom. vii.*

† *Relat. de l'Ethiopie du Père Labat. Tom. ii.*

‡ *Relat. de l'Ethiopie du Père Labat. Tom. ii.*

au miracle ; cependant ils ont l'art de n'être pas pris en défaut, même lorsqu'il ne pleut pas ; c'est, disent-ils, que les péchés du peuple ont détourné les nuées.

L'Amérique n'a pas moins conservé que l'Asie & que l'Afrique ces vestiges remarquables des anciennes Théocraties ; elle nous les montre même sous un point de vuë plus précis que toutes les Nations dont nous venons de parler ; car d'après tous les exemples que celles-ci nous donnent, on pourroit peut-être croire encore que ces usages ont eu pour principe général l'orgueil & la vanité des Princes, au lieu que l'Amérique nous apprend, qu'ils appartenoient au fond, & à la constitution du gouvernement des Nations. Le nouveau Monde va donc pour la seconde fois, dans cet ouvrage, instruire les habitans de l'ancien.

Un des traits les plus remarquables de l'Histoire & du Gouvernement des Mexicains, est sans contredit le serment solennel que leur Empereur faisoit au jour de son sacre ou de son inauguration. Il juroit & promettoit que tant qu'il régneroit les pluies tomberoient à propos sur la Terre, que les fleuves & les rivières ne feroient point de ravages dans les campagnes par leurs inondations, que les biens de la terre seroient en abondance, que l'Empire ne seroit point affligé de stérilité, & que les hommes ne recevroient du Ciel, ni du Soleil au-



cunes malignes influences. Pacte singulier, sans doute, sur lequel Juste-Lipse & les voyageurs n'ont fait que de vaines plaisanteries, mais qui néanmoins nous éclaire tous les usages de nos antiquités orientales. Ce serment a dû, en effet, être usité dans tous les Gouvernemens qui ont eu primitivement la Théocratie pour base & pour principe. Ainsi ces anciens Rois de l'Asie dont on a dit tant de mal, ne nous ont montré par leurs excès que les vices de l'administration qu'on leur avoit remise en main. Ce fut un fardeau immense dont l'homme se trouva chargé, aussi-tôt qu'à la place des symboles muets & inanimés, on l'eut fait l'image & l'organe de la Divinité; il fallut alors qu'il commandât comme elle au Ciel & à la Terre; qu'il fût le garant de toutes les calamités naturelles, qu'il ne pouvoit produire, ni empêcher, & la source des biens, qu'il ne pouvoit donner. Enfin les Nations imbécilles dans leurs superstitions l'obligèrent à se comporter comme le Dieu & comme les idoles avec lesquelles elles le confondirent; tandis qu'en le mettant à la tête de la Société, elles n'auroient dû rien exiger de lui, sinon qu'il se comportât toujours en homme, & qu'il n'oubliât jamais qu'il étoit, par sa nature, & par sa foiblesse, égal à tous ceux qui se soumettoient volontairement à lui, sous l'abri commun des Loix & de la Reli-

gion. Parce que les hommes ont trop demandé à leurs Souverains, ils n'en ont rien obtenu; le Despotisme est devenu une autorité sans bornes, parce qu'on en a exigé des choses sans bornes: l'impossibilité où il a été de procurer les biens surnaturels qu'on lui demandoit, n'a pu lui laisser d'autre moyen de manifester sa puissance, que celui de faire des extravagances & des maux extrêmes.

Tout ce chapitre est encore une preuve, que le Despotisme est une idolâtrie, toujours aussi absurde que criminelle.

## SECTION XVII.

*Vestiges d'usages Théocratiques dans les Cours de l'Europe.*

**T**Out éloigné que soit notre heureux climat, de ces usages monstrueux qui deshonnorent & asservissent encore tous les autres Peuples de la Terre, il en conserve pourtant quelques légères empreintes. D'où vient, par exemple, cet antique privilège, qu'ont encore quelques princes de l'Europe, de pouvoir, dit-on, guérir certaines maladies par leur seul attouchement, & sur quoi peut être fondée la superstition de ceux qui ont recours à ces Médecins couronnés? Cela vient de

cette coutume idolâtre que nous venons de trouver chez tant de Peuples, d'avoir recours à leurs Rois dans toutes les calamités naturelles, comme aux Souverains de la Nature, & aux dispensateurs des biens & des maux qui partent de la seule main de la Providence. Le Roi de Perse a de même ce don mystérieux ; & quelques Empereurs Romains, gâtés par l'exemple des Despotés de l'Orient, affectèrent aussi la même vertu ; ce n'est donc qu'un privilège Asiatique, que l'ancienne barbarie a pu amener dans notre Continent, & que les lumières du siècle doivent anéantir comme un opprobre. Nos Rois n'ont plus besoin de ce foible artifice pour être aimés, adorés, & respectés : comme ils ne peuvent faire que le bien possible, c'est leur manquer que d'en exiger ce qui surpasse leur pouvoir ; & comme ils sont ordinairement remplis d'humanité, des prières aussi indiscrettes ne peuvent, sans doute, qu'affliger leur bon cœur.

Il est plusieurs autres usages d'étiquette, qui procèdent aussi, sans qu'on le sache, des erreurs primitives ; mais, il faut en convenir, ces usages sont devenus, ou sont en eux-mêmes, sans conséquence, & on les suit par le seul respect pour la coutume, & sans qu'aucune superstition y ait part. Je n'ai point dessein de les rappeler ici ; ceux qui fréquentent les Cours, & qui sont au fait du



Cérémonial qui environne les Princes, pourront en reconnoître diverses traces dans cet Ouvrage.

Il n'est guères de Souverain en Europe, qui sans le sçavoir, n'affecte encore ces apparitions orientales & périodiques; nos premiers Rois de France les affectoient dans leurs grands jours de Pâques & de Noël : les *grands couverts* d'aujourd'hui peuvent encore partir de cette source; les Palais de nos Rois, ouverts en tout tems, ne ressemblent point à ces Serrails impénétrables de l'Orient; néanmoins leur entrée est encore plus libre en de certains tems que dans d'autres; l'anniversaire de la fête du Prince permet aux derniers du Peuple de pénétrer dans tous les lieux qu'habite son Monarque. Dans ses voyages & sur ses routes tout doit encore s'ouvrir devant lui, & les Grands ne manquent point de lever alors les barrières, & d'ouvrir les avenues de leurs Palais & de leurs Châteaux. L'Asie nous montre de semblables usages, & d'autres qui y sont tout-à-fait contraires; quoique les uns & les autres soient sortis de la même source. Tout est ouvert devant le Grand Mogol quand il sort, & les Grands doivent lui venir offrir un présent, toutes les fois qu'il passe devant leurs maisons. Tout se ferme en Perse quelquefois, & tout se fermoit autrefois, à la Chine, quand le Despote sortoit de chez lui. Les usages du Mogol & de l'Europe sont, comme l'on



voit, beaucoup plus humains que ceux de la Perse & de la Chine; c'est cette différence & plusieurs autres, que nous avons déjà rencontré dans l'ancien Cérémonial Théocratique, que nous allons actuellement considérer, pour en expliquer les bizarreries & les contrariétés.

## SECTION XVIII.

*Sources des variétés & des contrariétés qu'on apperçoit dans les de différens Gouvernemens Despotiques.*

**P**OUR connoître les principes & la source des variétés que nous avons vûes dans les différentes Cours Asiaticques, il est nécessaire de recourir aux dispositions primitives du Genre humain, & d'envisager les différens points de vûe sous lesquels le grand Juge a pû être regardé des anciens Peuples dans ses avénemens & dans son règne: il devoit être envisagé sous deux aspects principaux & opposés l'un à l'autre; c'est-à-dire, sous une face heureuse, & sous une face malheureuse. Elle étoit heureuse, parce que cet événement étoit l'annonce du règne de la paix & de la félicité dont on se faisoit de si belles peintures; & elle étoit malheureuse, parce que ce Grand Juge étoit en même tems l'annonce de la fin du Monde

& de ses suites terribles. Son attente étoit pour les justes une source de plaisirs, & de consolation; mais pour les méchans, c'étoit un objet perpétuel de crainte & de terreur; les premiers voyoient dans l'Etre Suprême un bon Père, & un bon Roi; les seconds n'y voyoient qu'un Juge inexorable, & qu'un impitoyable Exterminateur.

La Divinité étant considérée sous ces deux aspects, ses symboles & ses images le furent de même, parce qu'ils devoient servir à le représenter en tout, & à instruire les hommes de toutes les grands vérités qui la concernoient.

Lorsque par la suite des tems l'homme eut abusé des premiers symboles muets & inanimés qui avoient servi à lui montrer le Dieu Monarque sous ses deux faces, & qu'il en eut fait une multitude de Déités & de Puissances particulières, le Monde Payen se trouva rempli de deux ordres de Divinités, dont les unes passèrent pour les amies du Genre humain, & les autres pour des Démon & des Génies mal-faisans, que l'on adora par crainte, mais dont on n'osa prononcer le nom; ce fut là la source de cette famille obscure des Dieux inconnus, que l'on trouve dans la Mythologie de presque toutes les Nations.

Les Mages & les Perses, qui ne donnèrent point avec le même excès dans le Polythéisme absurde des Peuples d'Occident, se jettèrent dans une au-

tre erreur, par les spéculations qu'ils firent sur les deux différens aspects de l'ancien Grand Juge.

Comme les Théologiens de ces tems reculés, ainsi que ceux de nos jours, n'étoient capables que d'embrouiller ce qu'ils ne pouvoient comprendre, & que le bien & le mal qu'ils voyoient dans le physique & dans le moral de l'Univers, les embarrassoit étrangement; ils firent de la Divinité considérée sous ses deux attributs primitifs, deux principes différens & ennemis l'un de l'autre, qu'ils imaginèrent être toujours en guerre, & produire tour à tour le bien & le mal, l'ordre & le désordre, qui semblant être la base de cette harmonie générale de l'Univers, auroit dû cependant ramener ces Docteurs à des principes plus simples.

Les Dogmes de la Religion s'étant ainsi altérés & corrompus par l'abus que l'on fit des symboles inanimés dont elle se servit, & par les méditations des Théologiens, qui se remplirent l'imagination de phantômes hideux, & de Puissances imaginaires; les mêmes abus, & les mêmes erreurs passèrent nécessairement dans les Gouvernemens civils & politiques, lorsque ce fut des hommes que l'on prit pour représenter le Dieu Monarque, & lorsqu'on les chargea de tous ses attributs; mais les suites de ces abus y furent des malheurs bien plus réels & bien plus funestes; on ne



peut considérer un mortel comme le Maître Souverain du bien & du mal, sans lui mettre par là les armes & la foudre à la main, & sans donner la vie & l'existence aux objets imaginaires & invisibles des terreurs superstitieuses; ainsi après avoir donné l'être aux Démon, on donna l'être aux Tyrans.

Il est vrai que ces symboles vivans furent également chargés des attributs d'équité, de bonté, & d'amour, & que s'ils eurent à représenter la Divinité sous son aspect le plus effrayant, ils devoient aussi la montrer sous l'aspect de ses vertus & de ses perfections; mais indépendamment de l'impossibilité où ils se trouvoient de remplir ce dernier rôle, nous devons avoir assez bonne opinion du bon sens des Nations, même dans leurs erreurs, pour croire que le sentiment tacite qu'elles durent toujours avoir, de l'imperfection de tous ces divers symboles de la Divinité, fit qu'elles furent bien plus portées à trembler devant des idoles brutes & humaines, qu'à avoir en elles cette parfaite confiance que l'amour suit de si près. L'idolâtrie & le Despotisme eurent donc l'un & l'autre la crainte & la terreur pour principe & pour fondement. La conduite des Princes porta ensuite au plus haut degré ces sentimens de frayeur & d'avilissement, dont les premiers germes étoient dans la constitution de l'Etat & de la Religion.



Maitres Souverains & libres de leurs actions comme Dieu même, si les Rois portèrent comme les enfans de Samuël, les noms d'*Abiach* & de *Joël*, c'est-à-dire, de *Dieu Père*, & de *Dieu fort*, & de redoutable; s'ils virent & leur trône, & leur tête, & leurs titres décorés de tous les attributs de l'Être Suprême, leur orgueil & leur vanité se trouvèrent bien plus frappés de ceux qui représentoient une puissance invincible & une volonté immuable. En un mot leurs passions & leur foiblesse leur faisant trouver beaucoup plus de facilité à contrefaire le Grand Juge sous son aspect le plus terrible, parmi tous les mobiles qu'ils pouvoient choisir pour se conduire eux-mêmes & pour conduire le Genre humain, ils préférèrent la crainte à l'amour.

Nous pouvons à présent entrevoir les causes des diverfités, ou plutôt des contrariétés que nous avons rencontrées dans le cérémonial des Cours Asiatiques; elles ont eu pour origine les attributs opposés de l'ancien *Dieu Monarque*, que les Princes étoient obligés de représenter, mais entre lesquels ces Princes n'ont point pû, & n'ont point voulu maintenir une juste balance. Voilà pourquoi presque tous les Despotes se sont tenus cachés, ont dérobé la connoissance de leur nom, n'ont paru que pour exciter la terreur, que pour répandre la frayeur; il a fallu presque partout fuir

à leur aspect, & fermer les portes comme à l'approche de l'Ange exterminateur.

Ces déplorables abus remontent à la plus haute antiquité, & peut-être même aux tems Théocratiques.

Les Prêtres des Scythes, ces anciens Peuples de la haute Asie, ne leur monroient leur Dieu que sous la forme d'une lance ou d'une épée; il en étoit à peu près de même du *Jehowach* des Hébreux; ce n'étoit selon leurs Docteurs & leurs Prophètes, qu'un Monarque sévère, cruel, impitoyable, jaloux, & vindicatif, qu'ils décoroient de tous les titres, & de tout l'appareil de la terreur; aussi le Judaïsme n'étoit-il, & n'est-il encore, qu'une Religion de servitude.\* Cet esprit

\* Le titre si fréquent que se donne le Dieu des Hébreux de *Dieu des Combats*, m'a fait longtems soupçonner qu'il n'étoit que le Dieu des Scythes, c'est-à-dire, l'impitoyable Mars. Un rapport & une tradition singulière a prouvé par la suite la vérité de cette conjecture.

Histiée de Milet, ancien Historien des Antiquités Phéniciennes, rapporte, qu'après le Déluge les Prêtres qui s'étoient réfugiés dans les montagnes, rapportèrent au Sénat le culte sacré du Dieu *Enyalius*. Or *Enyalius* & *Enys* sont des noms Grecs de *Mars* & de *Bellone*. De plus Mars occupe le troisième rang dans la Généalogie des sept premiers Patriarches. Cet *Enos* est visiblement le même que Mars; son nom

de crainte & de Despotisme que l'on découvre dans la Théocratie des Hébreux, qui est la plus ancienne & la seule que nous puissions distinctement connoître dans l'histoire de toutes les Nations, pourroit peut-être faire soupçonner ici, que les Théocraties & le Despotisme qui en est sorti, ont pû être réellement établis dans le dessein de gouverner les Sociétés par la terreur, & que les Législateurs ont pû y être forcés par la dureté qu'ils auroient reconnue dans l'esprit & dans le cœur des hommes; la Théocratie des Hébreux, qui paroît avoir été établie sur ce principe, semble favoriser ces soupçons, & même les réaliser par un exemple frappant, lequel aux yeux d'une multitude de personnes, fera d'un poids & d'une considération infinie.

Il n'en doit pas être de même pour des yeux éclairés, qui se feront déjà apperçus du faux & du merveilleux dont les annales Hébraïques sont défigurées. Ou la Théocratie des Hébreux n'a jamais existé telle que l'Histoire nous la décrit, ou si elle a subsisté sur ce ton, ce n'a dû être que dans des tems très postérieurs aux anciennes.

signifie en Hébreu *chose mortelle*; ainsi il est encore le même qu'*Enyalus*, que les Grecs auront formé d'*Enos* & de *Lylus*, mot Phénicien pour exprimer en un seul mot le *Dieu qui porte la mort*.

Nous ne devons donc point nous y méprendre, ni nous imaginer, qu'elle ait été la seule, & encore moins la première de toutes les Théocraties ; elle n'en a été qu'une tardive & très infidèle copie ; peut-être même, vû les fables sans nombre dont elle est d'ailleurs remplie, n'est-elle qu'une mauvaise collection de fausses traditions sur les anciens tems que l'imposture a rapprochés, & que l'ignorance a colorés des mêmes traits, & du même caractère qu'elle voyoit régner dans les Despotismes voisins, lors qu'elle s'est avisée de les écrire. Il ne faut pour s'en convaincre qu'envisager avec un peu d'attention le plan & l'esprit de cette Théocratie, & l'histoire vraie ou fausse des événemens antérieurs que la Bible a rapportés ; on voit alors que le gouvernement n'a été établi chez les Hébreux que pour les séparer de toutes les Nations étrangères & idolâtres.

On remarque que les premiers commandemens Théocratiques donnés sur le mont Sina, défendent le culte des idoles des Dieux, ce qui prouve que l'ignorance & la profanation du nom de Dieu, étoient répandues sur la Terre depuis un grand nombre de siècles ; & l'on apperçoit dans les premiers Livres de Moïse une multitude de noms & de fêtes qui ont rapport à la Mythologie, & à l'idolatrie.



Jugeons actuellement par ces remarques, à quel point l'histoire du Monde doit être renversée dans ces prétendus Livres sacrés, puisqu'ils font la Théocratie moins ancienne que l'idolatrie, qui en étoit cependant, comme nous avons vu jusqu'ici, la funeste suite, & la fille; nous ne devons donc point chercher dans ces livres le premier esprit Théocratique, ni être étonnés que les Hébreux l'aient méconnu, & qu'ils nous aient montré leur Dieu Monarque aussi terrible qu'étoient les Despotés d'Assyrie, de Perse, & de Babylone, dont les Gouvernemens n'étoient plus que des Théocraties tyranniques, dont le Prince invisible avoit été personifié depuis très longtems.

Après avoir montré le néant de la baze historique sur laquelle ce soupçon contre l'ancien caractère du Genre humain auroit pû s'appuyer, je crois devoir encore faire appercevoir combien ce soupçon seroit injuste en lui-même, & injurieux pour les hommes en général, si cette atrocité, & cette dureté du cœur humain ont pû se voir & se voyent réellement aujourd'hui dans plusieurs contrées de la Terre, ce n'est pas là qu'il faut aller pour se former une idée du génie des Peuples primitifs, & encore moins de celui des anciens témoins des malheurs du Monde, qui sont les seuls que nous devons considérer ici; devenus, par leurs souffrances & par leurs misères, religieux,

modérés, industrieux, & compatissans, jamais de pareils hommes n'ont eu besoin d'être conduits avec un sceptre de fer; il ne leur falloit qu'un gouvernement paternel, & ami du Genre humain; c'est celui-là qu'ils avoient pris sans doute, puisque le Despotisme en bien des contrées, ose encore en porter le nom; puisque le souvenir des premiers tems a toujours été un souvenir cher à toute la Terre; puisque les vestiges qui nous restent dans l'histoire de la Législation de ces premiers âges, en font encore le plus parfait éloge. Les hommes, à la vérité, furent imprudens & superstitieux, quand ils s'imaginèrent devoir soumettre leurs institutions civiles au Dieu Monarque; mais cette fausse spéculation prouve elle-même combien leurs intentions étoient droites, combien leur dessein étoit pacifique, & leur caractère simple & paisible; s'ils ont changé par la suite, c'est en portant la peine, non de leur méchanceté, mais de leur superstition; ce sont les suites inévitables de leur malheureux choix, qui en produisant les Tyrans, produisirent insensiblement l'altération du cœur & de l'esprit des Nations; elles s'endurcirent à proportion de la dureté des Gouvernemens; elles se roidirent sous le poids des fardeaux qu'on leur fit porter; & elles devinrent insensibles & abruties par les misères extrêmes de leur esclavage.

C'est ainsi que les abus sortis des Théocraties, & les rigueurs du Despotisme, ont perverti le caractère primitif des hommes, ont presque changé leur nature, & qu'en un grand nombre de contrées, ils les ont forcé de repousser par autant d'excès, les excès dont ils étoient écrasés.

Les habitans anciens & modernes du Continent de l'Asie, qui nous ont fait voir tant de fois le spectacle des grandes révolutions dans la personne des Despotes, sont néanmoins, & ont toujours été, par leur caractère & leur climat, des Peuples doux & pacifiques; telle à toujours été la douceur, la bonne foi, & l'excès de Religion de ces trop malheureuses Nations, qu'après avoir été cent fois les dupes & les victimes des monstres adorés, qu'elles auroient dû étouffer, il ne leur est point encore venu dans l'idée d'établir un Gouvernement plus fixé & plus modéré, en mettant le Trône, le Monarque & le Peuple à l'abri d'une commune loi, qui pût les défendre & les soutenir réciproquement.

Quel affreux Gouvernement que celui dont la cruauté & la rigueur s'éternisent par la douceur, & par la soumission naturelle des Nations! Combien seroit fautive, pour ne rien dire de plus, une idée qui voudroit nous porter à soupçonner, que le Despotisme auroit été le fruit d'une législation raisonnée, accommodée au véritable caractère de

l'homme, & faite pour le bien du Genre humain ! Nôtre cœur la contrediroit ; elle seroit démentie par l'expérience & par l'histoire.

Il est cependant un pays au Monde où le Despotisme semble encore se montrer sous quelques traits favorables, & propres à affoiblir l'horreur qu'on doit avoir pour lui ; ce seroit, sans doute, la Chine, où ce Gouvernement paroît avoir eu un si grand succès, qu'il est difficile d'imaginer qu'aucun autre eût pû, ainsi que lui, maintenir l'immortalité de cet Empire, qui passe pour le plus sage, comme il est le plus ancien, de tous ceux qui subsistent sur la Terre. Cette singulière exception mérite bien que nous disions un mot de la Chine, & que nous y suivions l'ennemi commun de l'humanité, pour l'attaquer, s'il est possible, sur son premier Trône, & au centre même de sa gloire.

## SECTION XIX.

### *Du Despotisme de la Chine.*

**S**I les Loix de la Chine avoient été faites par le Despotisme, elles feroient sans doute son éloge ; mais dans cet Empire, comme partout ailleurs, elles l'ont précédé : les Souverains y ont



été eux-mêmes l'ouvrage de la Société & des loix; la même chaîne d'événemens que nous avons jusques-ici suivis chez tous les Peuples du Monde, a produit de même en cette contrée le mélange de biens & de maux qui devoient être les suites nécessaires des premières Institutions, & des premiers préjugés des hommes.

Ce qui distingue seulement les Chinois de tous les autres Peuples, & ce qui a contrebalancé quelquefois les maux que les préjugés originels ont fait naître dans leur Empire, c'est le respect sans bornes qu'ils ont eu dans tous les tems pour les institutions primitives de leurs ancêtres, & la vénération profonde qu'ils ont conservée pour les anciennes loix civiles & politiques, qui n'avoient point eu d'autre modèle que les loix économiques, domestiques & morales des premières familles du Monde renouvelé.

Ce rare privilège des Chinois ne doit point cependant nous les faire regarder comme une espèce d'hommes particuliers; s'ils ont été plus sages & plus heureux que tant d'autres Peuples qui avoient possédé de même ces loix inestimables, & qui les ont perduës depuis si longtems, c'est à la seule situation de leur Empire qu'ils en ont l'obligation; placés au bout de l'Univers, environnés d'un côté de mers immenses, de l'autre de montagnes inaccessibleles inconnuës du reste de la Terre, & qu'ils

ne connoissoient point eux-mêmes, aucun événement extérieur n'a dû, pendant une très longue succession de siècles, altérer l'économie primitive de cet Empire; les loix ont eu le tems d'y produire tout le bien qu'elles étoient capables de faire; la longue expérience de leur utilité & de leur excellence, ayant gravé pour elles dans le cœur des Peuples un respect éternel, est la seule cause par laquelle l'esprit primitif du Genre humain s'y est conservé, & fait encore aujourd'hui l'esprit national de cet Empire extraordinaire. Sans ce hazard la constitution de la Chine auroit subi, suivant les apparences, le sort commun à toute la Terre, parce qu'elle auroit aussi en elle-même le vice commun & le germe fatal de ce Despotisme & de cette servitude, qui s'y sont nécessairement établis, & qui y ont souvent produit, comme partout ailleurs, les grandes révolutions. Leurs fables & leurs idolatries sont des monumens certains du règne des chimères, & des préjugés Théocratiques; le cérémonial des Empereurs, aussi-bien que la conduite & la façon de penser du peuple à leur égard, sont encore des preuves parlantes que les hommes y ont monté sur l'ancien Trône du Dieu Monarque, par les mêmes degrés dont nous avons reconnu les traces chez toutes les autres Nations, & que les Rois n'y ont été de même placés & établis que pour repré-

senter sur la Terre le souverain Maître du Ciel, & tenir dans leurs mains la balance du bien & du mal que Dieu seul étoit capable de dispenser à propos & avec justice.

Loin donc de nous aveugler sur le compte de ce Peuple fameux, nous devons au contraire nous appercevoir, par tous ses usages, qu'il a également conservé les bonnes & les mauvaises empreintes de sa constitution ancienne.

L'Empereur de la Chine se dit fils du Soleil; on ne lui parle qu'à genoux, & il a été des tems où il ne se montroit jamais; il ne paroissoit qu'à une fenêtre à de certains périodes, & l'on fermoit ses portes lorsqu'il sortoit de son Palais; il est décoré, comme les *Osiris* de l'Egypte, de tous les titres & de tous les attributs de la Divinité; il est le Souverain de la Religion, comme il l'est de la Police; enfin dans tous les tems il a joui d'une puissance & d'une autorité qui n'ont été restraintes par aucune loi humaine, quoique la Chine eût pu lui en donner de si bonnes.

C'est ainsi que cette contrée nous offre le mélange le plus bizarre de sagesse & de folie. Si nous voulions en parcourir les annales, tantôt nous verrions des Rois se faire un singulier honneur du titre de Pasteurs & de Nourissiers de leur Peuple, qu'ils regarderoient comme leurs enfans, & nous verrions ces Peuples heureux donner le

nom de *Pères* à ces bons Rois ; \* tantôt nous verrions aussi ces Rois devenir la honte & le fléau de l'humanité, remplir leurs Etats d'horreur & de désespoir, & forcer les Peuples à prendre un génie atroce pour exterminer des familles entières de Tyrans, ou pour appeller d'autres barbares à leur secours, afin de leur remettre leur liberté, & leur vengeance. Dans ces cruelles vicissitudes, qui ont si souvent changé les Maîtres de cet Empire, où les défauts de sa constitution lutoient sans cesse contre ses vertus, la force des Loix naturelles donnoit toujours le ton au commencement des Dynasties ; & telle étoit leur excellence, que les nouveaux Conquérens s'y soumettoient eux-mêmes en les admirant ; mais par la suite le vice caché se dévelopoit, il se fortifioit insensiblement, & à la fin il caufoit un nouvel embrasement.

Ce ne feroit donc tout au plus que dans les premiers tems de chacune de ces Dynasties, ou peut-être encore lorsque le Ciel auroit fait présent à cet Empire de quelque Prince extraordinaire par ses vertus personnelles, que nous pourrions y voir le modèle d'un parfait Gouvernement ; mais qu'on ne s'y méprenne point, ce Gouvernement n'étoit plus alors un Despotisme.

\* *Mem. du P. Le Comte, Tom. iii.*



Lorsque quelques sages Empereurs, dans l'excès même de leur puissance, ont préféré, au titre de terrible & de redoutable, celui de père & de nourrisier, il paroît que si ces Princes n'étoient point bornés & retenus par des Loix, ils se croyoient néanmoins bornés & retenus par la raison & par les mœurs ; enforte que le Gouvernement de la Chine, Despotique par sa nature, & Théocratique dans son principe, c'est-à dire, peu fait pour la Terre, se rapprochoit alors de l'homme & de l'humanité, & s'y proportionnoit, pour ainsi dire, par le bon sens, & la sagesse de ces respectables Monarques. Dans ces glorieux instans, où ils étoient capables de donner ainsi des bornes à leur vaste puissance qui n'en avoit point, le Despotisme des Souverains étoit Monarchique dans son exercice, & c'est ce qui en faisoit alors le bonheur & la sûreté.

Qu'est-ce, en effet, qu'un Despotisme qui tolère dans ses Etats des Corps anciens de Magistrats & de Sçavans, qui ont osé souvent & avec succès, sous les bons Princes, faire des remontrances à leur Despote, lui donner des leçons & l'instruire, lui dire avec autant de vérité que de hardiesse, que l'obligation où il est de modérer sa puissance, & de ne point abuser de son pouvoir, l'établit au lieu de le détruire, & que la gêne salutaire qu'il doit donner lui-même à ses passions, ne le rend pas

sur la Terre de pire condition que le souverain Empereur du Ciel, qui ne se permet que le bien. Un tel Gouvernement, dans ces brillantes circonstances, n'étoit pas encore tout-à-fait une Monarchie ; il n'étoit pas non plus un Despotisme, mais une de ces anciennes Théocraties, que les faux principes n'avoient point encore corrompue ; c'étoit une précieuse image des siècles primitifs, & de cet âge d'or si fameux, où la raison étoit encore la première & la seule loi du Genre humain.

Le Père Le Comte ne s'est donc point trompé tout-à-fait, quand il a dit qu'à voir les anciennes Loix de la Chine, il sembleroit que Dieu lui-même en auroit été le Législateur ; c'est qu'elles avoient été faites dans ces tems Théocratiques où Dieu avoit été en effet regardé comme le Roi de la Terre, & les habitans de la Terre comme les justes & les élus sur lesquels il alloit immédiatement régner.

Ainsi ces grands traits de l'histoire de la Chine ne nous ramènent point au Despotisme ; mais ils nous rappellent la haute & sublime spéculation des Nations primitives qui voulurent se modérer sur le Gouvernement du Ciel, pour se rendre heureuses ici-bas ; & en nous la rappelant, ils nous en font en même tems connoître tout le

danger & toute l'illusion, puisque, en conséquence de cette fatale supposition, toutes les Nations s'abandonnèrent sans précaution au caprice d'un seul homme, croyant s'abandonner à la sage Providence du souverain Empereur du Ciel & de la Terre.

Ces anecdotes détachées, que nous admirons dans l'histoire de la Chine, ne peuvent donc point contrebalancer le cri des Nations, & l'expérience de tous les tems, qui s'élève contre ce système Théocratique, & contre toutes les administrations arbitraires qui en sont sorties. J'entens cette voix universelle apprendre aux Chinois eux-mêmes, qui n'ont pas toujours été aussi sages & aussi heureux qu'on se l'imagine, que toutes les secousses qui ont ébranlé plusieurs fois leur Empire, n'ont point eu d'autre source que le funeste des spéculations de leurs ancêtres ; que ce sont elles qui ont donné naissance chez eux, comme partout ailleurs, à des Sardanapales, à des Nérons, & des monstres qui, sous le nom de la Divinité, & à l'abri des préjugés Théocratiques, se sont joués de la Nature humaine ; que ce sont les révolutions que ces anciennes chimères ont occasionnées, qui ont ruiné en cette contrée, comme dans toutes les autres, les vrais monumens de l'histoire du Monde, pour mettre en leur place des recueils de men-

songes, & des annales fabuleuses ; \* que ce sont leurs anciennes suppositions & les abus du céré-

\* L'Antiquité nous parle de plusieurs Princes qui ont eu la folie & la cruelle ambition de détruire les monumens de tous les Régnes, & de tous les tems qui les avoient précédés, afin de passer dans l'esprit de la postérité pour les premiers hommes & pour la source & l'origine de toutes les Sociétés. Ces monstres ont envié aux révolutions de la Nature leur triste pouvoir, & ils cherchoient vraisemblablement à la contrefaire. Les idées & les préjugés qu'avoient les Anciens sur les Périodes Astronomiques & Astrologiques, de la durée du Monde, ont dû contribuer à la folie de ces Princes ; on s'imaginait que dans un période qui succédoit à un autre, le Monde n'étoit plus le même ; & comme la Religion avertissoit alors qu'il falloit se renouveler, comme elle nous en avertit encore, on croyoit qu'il falloit tout renouveler & tout changer, jusqu'à la mémoire ; alors, comme au Jubilé des Hébreux, tout le passé étoit censé oublié & comme non venu ; on quittoit l'ancienne façon de compter les années, & l'on en prenoit une nouvelle, qui faisoit négliger les siècles & les époques antérieures. Voilà, sans doute, quelle est l'origine de ces époques, & de ces différentes Eres Chronologiques, qui ont tant embrouillé l'histoire du Monde, & dont peut-être il ne nous reste dans nos histoires que la plus petite partie. Indépendamment de ces préjugés, & de leurs effets naturels, la folie des Conquérans a encore été de renouveler ces époques. Les Rois Pasteurs ont tâché d'éteindre en Egypte le souvenir



monial figuré, qui les ont fait tomber dans l'idolatrie, sœur & compagne inséparable du Despotisme; enfin, que ce sont tous les faux principes de la Théocratie en Police comme en Religion, qui ont produit toutes les différentes catastrophes

des âges passés; les Babyloniens & les Chinois ont eu de pareils extravagans, qui dans le même dessein ont fait brûler une multitude de Livres, dont on devoit à jamais déplorer la perte. C'est, sans doute, aux suites de ces frénésies, que nous devons les annales Judaïques; cette Nation a tellement méprisé toutes les autres, que nous pouvons penser qu'après ses transmigrations, leurs Prêtres ont reconstruit de leur mieux leurs annales, en tâchant d'absorber toute l'antiquité, & de ramener à eux seuls l'origine de toutes les Nations: ce qui découvre déjà leur folle vanité, & ce qui ne peut manquer de les confondre un jour, c'est que comme ils ont reconstruit ces annales avec plus de superstition que de génie, ils n'y ont employé en partie que les matériaux primitifs, qu'ils ont déplacés & déguisés à la vérité, mais dont cependant il n'est pas impossible de reconnoître la forme & la place primitive. Les annales des Hébreux, des Egyptiens, des Chinois, &c. présentent à mes yeux des bâtimens neufs construits par des Architectes mal-adroits & trompeurs, qui en se servant des matériaux d'un bâtiment plus ancien qu'ils ont démoli, n'en ont point effacé les reliefs primitifs; d'où il arrive que l'on retrouve souvent les pièces de l'entablement du premier édifice, dans les fondemens du second.

qui y font arrivées depuis le renouvellement du Monde, qui est la date de cet Empire.

D'après cet examen de la constitution de la Chine, & de la connoissance du caractère de ces Peuples passionnés pour les coutumes, bonnes & mauvaises, qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, nous pouvons jeter un coup d'œil sur l'avenir, & prévoir ce qui pourra arriver un jour à ce fameux Empire, de cet attachement plus machinal que raisonné. Comme il met obstacle au progrès de l'esprit humain, & que ce qui n'avance point dans le moral, & dans le politique, comme dans le physique, recule réellement, il arrivera que les Chinois feront un jour les plus malheureux Peuples du Monde ; ils feront les plus malheureux, lorsque ceux qui le sont aujourd'hui plus qu'eux se feront perfectionnés par l'usage de la raison. Ce qui reste à la Chine de ses anciennes institutions s'éteindra nécessairement ; ce reste s'évanouira dans les révolutions futures, comme ce qu'elle n'en a déjà plus, s'est évanoui dans les révolutions passées ; enfin, comme elle n'acquiert rien, elle perdra toujours, & les changemens qu'elle subira, feront en mal, comme partout ailleurs ils feront en bien.

## SECTION XX.

*Conclusion sur le Despotisme.*

**L**ES sources & les causes du Despotisme doivent être actuellement aussi connues que les maux qu'il a produits ; quelle noble qu'ait été son origine, ce Gouvernement n'a jamais été qu'un monstre dès sa naissance, & il ne fera jamais que le fléau du Genre humain, qu'il avilit, qu'il dégrade, & qu'il deshonore.

La Théocratie avoit pris les hommes pour justes, le Despotisme les a regardés comme méchans : l'un & l'autre Gouvernement, en supposant des principes extrêmes qui ne sont point faits pour la Terre, ont produit à la fois la honte & le malheur du Monde : l'idolatrie est venue s'emparer du Trône élevé au Dieu Monarque, & une servitude sans bornes a pris la place de cette précieuse liberté qu'on vouloit conserver par des moyens naturels.

On avoit espéré faire descendre sur la Terre la félicité du règne & de l'état des justes dans le Ciel, & l'on s'est plongé dans les horreurs & le désespoir du règne des Enfers.

Au lieu de regarder les Rois comme les représentans de la raison publique, & l'image abrégée de la Société sur laquelle ils président, on a voulu les regarder comme les représentans de la Divinité, qui n'en peut avoir sur la Terre sans être avilie, & sans que sa fausse image ne nous trompe par la multitude des préjugés qui naissent de cette superstition.

Il est donc enfin démontré que le Despotisme est un genre de Gouvernement aussi contraire à la Religion qu'au bon sens & à la droite raison ; pour le définir en deux mots, le Despotisme n'est qu'une Théocratie Payenne.

Je dis que le Despotisme est une Théocratie Payenne ; il suffiroit, sans doute, de dire que c'est une Théocratie ; car que peut-il y avoir sur la Terre de Théocratie qui ne soit Payenne, & idolâtre ?

L'idolatrie ne consiste pas simplement à regarder une statue, un animal, ou un homme comme le représentant de Dieu ; pour bien définir l'idolatrie, on devroit dire que c'est *un culte ou une police qui suppose comme divin ce qui n'est pas divin* ; ainsi non seulement c'est une idolatrie d'adorer une statue, un animal, ou un mortel comme un Dieu ; mais c'est encore une idolatrie de s'imaginer que les paroles de cet homme, & les oracles qu'on fait prononcer au marbre & au bronze,



sont les paroles & les décrets de la Divinité. C'est une idolatrie de préférer des spéculations, des idées & des chimères mystiques & Théocratiques, à la raison & au bon sens. C'est une idolatrie de regarder toute Législation comme immédiatement émanée de Dieu même, & dictée à ses Ministres par le Ciel. C'est une idolatrie de reconnoître dans ces Ministres Théocratiques un caractère divin & ineffable. C'est une idolatrie d'appliquer à la conduite des hommes ici-bas, les Loix qui ne sont faites que pour les créatures célestes. C'est une idolatrie de sacrifier la paix & la tranquillité, & la raison publique à tout ce qu'on appelloit & ce qu'on appelle Aruspice, Augure, Magie, Divination, Oracle, Prophétie & Révélation. C'est une idolatrie de confondre le Ciel avec la Terre, de ne vouloir pas dépendre de raison publique, de se méconnoître, & de prétendre être plus qu'un homme. C'est une idolatrie de renoncer au titre de Citoyen du Monde, & de sujet de son Prince naturel, pour tyranniser le Genre humain au nom de la Divinité, ou pour vivre en reclus, en méprisant ou en oubliant le reste de la Terre.

Enfin, puisqu'il faut en convenir, la Théocratie, source de toutes les erreurs, le Despotisme sacré & civil qui en est sorti, & tous les Gouvernemens & administrations qui en sont dérivées, ou qui leur ressemblent, sont des idolatries aussi

absurdes en elles-mêmes, qu'elles sont criminelles envers la Divinité, & pernicieuses pour toutes les Sociétés.

## SECTION XXI.

*Comment le Despotisme a pris fin en Europe. Les Républiques lui succèdent. Faux principes de ce nouveau Gouvernement.*

A Près être parvenu à connoître toutes les circonstances de la naissance, des progrès, & du règne du Despotisme, on voudra peut-être sçavoir de quelle manière il a pris fin chez plusieurs des Peuples de la Terre, & quels sont les Peuples auxquels son joug ayant paru le plus insupportable, ont été les premiers à rompre leur chaînes pour se donner un autre Gouvernement ; on désirera, sans doute, encore d'apprendre quel est le genre de Gouvernement que ces Nations auront choisi ; & comme personne n'ignore qu'il n'en a point paru d'autre que le *Républicain* & le *Monarchique*, on me demandera au moins quelles ont été les vues de ceux qui les ont établis, & quel est le caractère de ces deux nouvelles Législations ? Comme ces questions sont les suites presque inséparables de notre sujet, je vai tâcher d'y répondre.

C'est ici que dans cette multitude de Nations anciennes qui vivoient toutes dans un égal esclavage, nous verrons quelques hommes commencer à sentir les privilèges de leur nature, & la force de leurs climats.

L'histoire du Monde, dont nous pouvons actuellement entrevoir les tems connus, nous apprend que c'est l'Europe, qui fatiguée du Gouvernement tyrannique de ses anciens Rois, renversa la première les Trônes de la Grèce & de l'Italie, & qui, cherchant à rendre à la Nature humaine l'honneur & la liberté qu'on lui avoit ravie, établit partout le Gouvernement Républicain, comme le plus capable de rendre les hommes libres & heureux : nouveaux moyens & nouvelles méprises dont il faut encore étudier les sources.

Nous avons vû plus haut qu'après l'extinction de la Théocratie Ecclésiastique, presque tous les Peuples évitèrent le Gouvernement de plusieurs, par un principe religieux, & par le préjugé que les hommes devoient être gouvernés sur la Terre par une seule volonté, comme l'Univers entier l'est par l'Etre Suprême. Les mauvaises conséquences qu'on avoit tirées de ce grand principe, ayant nécessairement produit les plus grands maux dans chaque Société, & les plus grands ravages par toute la Terre, les Européens s'en

dégoutèrent les premiers, à la vérité, parce qu'ils furent de tous les hommes les plus sensibles à ces abus ; néanmoins il ne faut pas nous imaginer que tous les anciens préjugés fussent éteints parmi eux, & qu'ils n'eurent plus de part au nouveau genre de Gouvernement que les Peuples se donnèrent dans cette révolution politique. Les anciennes spéculations Théocratiques se réveillèrent ; & comme elles influèrent sur les nouveaux arrangemens que l'on prit, & sur les projets de liberté qu'on imagina de toutes parts, ces anciennes chimères furent encore la source de tous les vices & de tous les desordres des constitutions Républicaines de la Grèce & de l'Italie.

Le Gouvernement d'un Roi, & sa nécessité tenoit encore dans l'esprit des Peuples de l'Europe tellement à leur Religion, que ceux d'entre eux qui concurrent le plus de haine & d'horreur contre la Royauté, crurent néanmoins devoir en conserver l'ombre, s'ils en anéantissoient la réalité. Les Athéniens & les Romains en reléguèrent le nom, sans aucun pouvoir dans le Sacerdoce ; & les uns en créant un *Roi des Augures*, & les autres un *Roi des Sacrifices*, s'imaginèrent satisfaire par-là tous les préjugés religieux qu'ils avoient encore sur la nécessité de la présence d'un Roi dans la Société ; mais ce qui doit nous faire parfaitement démêler le véritable esprit Théocratique, qui



dictoit encore ces préjugés, c'est que les Athéniens élevèrent en même tems une statue à *Jupiter Roi*, pour faire connoître qu'ils n'en vouloient point d'autre à l'avenir.

Les Républicains ne firent donc que rétablir la Théocratie primitive ; il en fut de même des autres préjugés dépendans du premier, qui s'efforçoient de ramener toujours au règne & à l'état des habitans du Ciel, le gouvernement, & l'état des hommes sur la Terre : ils inspirèrent toutes les nouvelles loix que l'on fit alors pour établir la liberté, l'égalité, & la félicité de chaque citoyen ; & comme ces préjugés avoient fait le malheur des anciennes Théocraties, ils furent de même la source de toutes les discordes, & des perpétuelles fermentations des Républiques, qui n'ayant que des points de vûe illusoires & des faux principes de conduite, ne purent jamais parvenir à cette assiette fixe & tranquille qu'elles cherchoient. Comme on s'imagina que l'égalité que mille causes physiques & morales ont toujours écartée & écarteront toujours de la Terre, parce qu'elle n'est faite que pour le Ciel ; comme on s'imagina, dis je, que cette égalité étoit de l'essence de la liberté, tous les membres d'une République se firent égaux, ils furent tous Rois, ils furent tous Législateurs.

Pour maintenir ces glorieuses chimères, il n'est point d'Etat Républicain qui n'ait eu recours à des moyens forcés, violens & furtifs : le partage des terres, l'abolition des dettes, la communauté des biens, le nombre & la valeur des voix législatives, une multitude de loix sur le lux, sur la frugalité, sur le commerce, &c. les occupèrent & les divisèrent sans cesse. Les Républiques se disoient libres, elles cherchoient toujours la liberté ; elles voulurent être tranquilles, elles ne le furent jamais ; chacun s'y disoit égal, il n'y eut point d'égalité ; enfin ces Gouvernemens, pour avoir eu pour objet tous les avantages extrêmes des Théocraties & du Règne céleste, furent perpétuellement comme ces vaisseaux, qui cherchant des contrées imaginaires, s'exposent sur des mers outrageuses, où après avoir été longtems tourmentés par d'affreuses tempêtes, ils vont enfin échouer sur des rochers, ou se briser contre des rochers d'une terre déserte & sauvage. Le système Républicain cherchoit de même une contrée fabuleuse ; il fuyoit le Despotisme, & partout le Despotisme fut sa fin. Telle étoit la mauvaise constitution de ces Gouvernemens, qui vouloient affecter l'égalité & la liberté, que ce Despotisme, qu'ils haïssoient, en étoit la ressource & le soutien dans les tems difficiles. Il fallut souvent que Rome pour se conserver, oubliât

qu'elle étoit République, & qu'elle se soumit à des *Decem-virs*, à des *Dictateurs*, & à des *Censeurs* Souverains.

Je ne rappellerai point ici les autres principes Théocratiques sur l'unité du règne du Dieu Monarque, qui étant aussi passés dans les Républiques, les rendirent conquérantes par principe de Religion, & contre le bien-être de toutes les Sociétés.

Pour se bien convaincre que ce Gouvernement n'est point fait pour la Terre, ni proportionné au caractère de l'homme, ni capable de faire ici-bas tout son bonheur, il suffit de remarquer son inconstance, & ses divisions perpétuelles, son peu de durée, & les limites étroites des territoires dans lesquels il a toujours fallu qu'il se renfermat pour conserver sa constitution. Par cette dernière précaution, qui lui étoit d'une nécessité indispensable, il y eut moins d'unité sur la Terre, qu'il n'y en avoit jamais eu ; l'inégalité & la jalousie des Républiques entr'elles firent répandre autant & plus de sang que le Despotisme le plus cruel : les petites Sociétés furent dévorées par les grandes, & les grandes à leur tour se dévorèrent elles-mêmes.

Ce qui est capable de nous intéresser cependant encore pour les anciennes Républiques, & ce qui semble parler en leur faveur, ce sont les

exemples étonnans de force, de vertu, & de courage, qu'elles nous ont toutes donnés, & qui les immortaliseront fans doute. Pour ne point nous laisser séduire par ces traits brillans, il ne faut qu'examiner les causes de leurs vertus, comme nous venons d'examiner les causes de leurs vices.

Comme les principes Théocratiques que nous avons retrouvés dans ces Républiques, étoient au-dessus des forces humaines, il ont dû élever l'homme au-dessus de lui-même ; mais ils n'ont pû le faire que pour un tems, parce qu'alors les hommes agissant par un excès de ferveur & de zèle, n'ont point été capables de se soutenir constamment dans un état qui n'est point leur véritable état sur la Terre ; les prodiges ici-bas n'y sont point de durée, parce qu'ils ne sont point partie du cours ordinaire de la Nature. Il a donc fallu que le Républicain s'élevât pendant un tems au-dessus de lui-même, parce que le point de vûe de son gouvernement étoit surnaturel : il a fallu qu'il fût vertueux pendant un tems, son gouvernement voulant se modeler sur celui du Ciel où réside la vertu ; mais à la fin il a fallu que l'homme rede-vint homme, parce qu'il est fait pour l'être.

C'est le même surnaturel que nous admirons dans ces anciennes Républiques, & que nous semblons regretter, qui avoit été, suivant les appa-



rences, la source du bonheur passager des Théocraties primitives, dont tous les hommes ont fait l'âge d'or & le règne de la justice ; c'est ce même surnaturel encore, qui ayant par la suite animé notre primitive Eglise, fait qu'aujourd'hui on le rappelle si souvent avec enthousiasme. Quoique les objets spéculatifs de ces trois états puissent nous paroître différens, ils ont été néanmoins les mêmes pour le fonds, & tous les trois ont dû nécessairement produire des prodiges de vertu ; mais le même surnaturel qui les animoit, & qui les échauffoit, est ce qui en fait la courte durée, parce que tout ce qui est surnaturel n'est point fait pour la Terre.

Ceci doit nous faire remarquer combien la superstition, ou la vanité Chrétienne, s'est trompée, lorsqu'elle a appelé les vertus héroïques des anciens, de *fausses vertus*, & des *vertus humaines* ; si elles ont été fausses, c'est par une raison toute contraire, c'est parce qu'elles étoient plus-qu'humaines ; & ce qui fait aujourd'hui le malheur du Monde, c'est que la plupart des vertus que prêche le Christianisme sont de cette espèce.

La vertu, ce mobile nécessaire du Gouvernement Républicain, est tellement un ressort disproportionné sur la Terre, que dans les Républiques de la Grèce, & de l'Italie, elle étoit un défaut.

Cette sublime vertu, qui fera la source de l'égalité dans le Ciel, amène sur la Terre l'inégalité qu'on y veut éviter. Rome & Athènes nous en ont donné des preuves qui nous paroissent étranges & inconcevables, parce qu'on ne veut jamais prendre l'homme pour ce qu'il est. Les plus grands personnages, les citoyens les plus sages, tous ceux enfin qui avoient le plus obligé ces Républiques, étoient bannis, ou se bannissoient eux-mêmes ; c'est qu'ils choquoient cette nature humaine qu'on méconnoissoit ; c'est qu'ils se rendoient coupables aux yeux de l'égalité publique, par leur trop de vertu.

## SECTION XXII.

*Du Gouvernement Monarchique.*

LES abus du Despotisme, les dangers des Républiques, & le faux de ces deux Gouvernemens issus de la Théocratie, nous apprendroient ce que nous devons penser du troisième, quand même la raison seule ne nous le dicteroit point : un Gouvernement où le Trône du Monarque a pour fondemens les loix de la Société sur laquelle il régit, est sans doute le plus sage, & le plus heureux de tous.

Tous les principes d'un tel Gouvernement sont pris dans la nature de l'homme & de la planète qu'il habite ; il est fait pour la Terre, comme une République & une Théocratie sont faites pour le Ciel, & comme le Despotisme est fait pour les Enfers. L'honneur & la raison qui lui ont donné l'être, & qui le dirigent, sont les vrais mobiles de l'homme ; comme cette sublime vertu, dont les Républiques ne nous ont montré que des rayons passagers, est le mobile constant des habitants du Ciel, & comme la crainte des Etats Despotiques est l'unique mobile des reprouvés.

C'est le Gouvernement Monarchique qui seul a trouvé les vrais moyens de faire jouir les hommes de tout le bonheur possible, de tout la liberté possible, & de tous les avantages dont on peut jouir sur la Terre ; comme les autres anciens Gouvernemens, il n'a point été en chercher de chimériques dont on ne peut constamment user, & dont on peut abuser sans cesse.

Le Gouvernement Monarchique doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la raison humaine, & comme le port où le Genre humain battu de la tempête, en cherchant une félicité imaginaire, a dû se rendre pour en trouver une qui fût fait pour lui ; moins sublime, à la vérité, que celle qu'il avoit en vûe, mais plus solide, plus réelle, & plus vraie sur la Terre.

C'est là qu'il a trouvé des Rois qui n'affectent plus la Divinité, & qui ne peuvent oublier qu'ils sont des hommes ; c'est-là qu'il peut les aimer, les honorer, les respecter, sans les adorer & sans les craindre comme des Dieux, ou des idoles ; c'est là que les Rois reconnoissent des loix sociales & fondamentales qui rendent leurs Trônes inébranlables, & les Peuples heureux ; c'est-là enfin que les peuples obéissent sans peine & sans murmure à des loix qui leur ont enfin donné de sages Monarques, & qui leur ont procuré tous les avantages honorables & raisonnables qui distinguent l'homme d'avec l'esclave de l'Asie, & le Sauvage de l'Amerique.

Comme nos ancêtres pleins de bon sens, & vivement pénétrés du seul sentiment de la dignité de leur nature, en se donnant des Rois, n'ont point fait un choix extrême entre un Dieu & un Démon ; comme ils ont pris un mortel semblable à eux, que la raison publique soutient par des loix fixes & constantes, qui l'obligent tout le premier, parce qu'il est homme, & le premier des hommes ; ce Gouvernement humain & modéré n'exige point de ses Rois qu'ils se comportent en Dieux ; il n'exige point des Peuples une austère vertu, dont peu sont capables ; ni une soumission d'esclave qui les révolteroit, ou qui les dégraderoit. Les hommes y sont pris pour ce qu'ils sont ; ou les y laisse



jouir du sentiment de leur état civil & naturel; on y entretient même dans chacun ce sentiment de la dignité de sa nature, que l'on appelle *bonheur*; s'ils ont des passions, parce qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent en avoir, l'Etat sçait les contenir & les tourner au profit du bien général. Constitution admirable, digne de tous nos respects, & de tout nôtre amour! Chaque Société y doit voir & sentir une position d'autant plus constante, & d'autant plus heureuse, que cette position n'est point établie sur des principes faux, sur des moyens ou sur des motifs chimériques, ni sur des idées superstitieuses & mystiques, mais sur la raison, sur la nature, & sur le caractère des choses d'ici-bas.

Je n'entrerai point ici dans le détail des diversités qu'ont entr'elles les Monarchies présentes de l'Europe; elles sont toutes du plus au moins fondées sur les vrais principes; mais telle croit jouir d'une constitution parfaite, qui n'a encore que les abus des anciennes; & telle autre se plaint, qui est peut-être plus heureuse qu'elle ne pense, & plus proche de la perfection.

On ne doit point s'imaginer que nous ne puissions voir un jour des Monarchies parfaites, auxquelles il ne manquera rien de ce qui est de l'essence de ce Gouvernement. Ses principes humains & naturels, feront connoître quelles en

doivent être toutes les véritables loix ; & ces loix étant aussi humaines & naturelles que les principes qui les font découvrir, on peut prévoir que le tems & le progrès de la raison y amèneront nécessairement. Il n'en est pas de même des deux autres Gouvernemens ; la perfection d'une République, ou d'une Théocratie, est une chimère ; & la perfection d'un Despotisme est une horreur, ou ce n'est plus un Despotisme.

Les Monarchies présentes peuvent donc avoir encore quelques défauts, mais ce n'est point à moi à les relever ici ; je ne suis que citoyen, & le bonheur dont mes loix & mon Prince me font jouir, exige que je ne sois rien de plus ; c'est le progrès des connoissances qui en agissant sur les Rois, & sur la raison publique, achèvera de les instruire sur tout ce qui peut manquer au vrai bien de la Société : c'est à ce seul progrès, qui commande d'une façon invincible & victorieuse à tout ce qui pense dans la Nature, qu'il est réservé d'être à l'avenir le Législateur de tous les hommes, & de porter insensiblement & sans effort des lumières nouvelles dans le Monde politique, comme il en porte tous les jours dans le Monde sçavant.

## OBSERVATIONS

*Sur le Livre de l'Esprit des Loix.*

**J**E croirois avoir omis la plus intéressante de mes observations, si après avoir suivi & examiné les sources & les progrès des différens Gouvernemens qui subsistent & qui ont subsisté sur la Terre, je ne finissois par faire remarquer & admirer la sagesse d'un grand homme, qui, sans aucune connoissance de l'origine particulière de ces Gouvernemens, qu'il n'a sans doute point voulu chercher, a commencé où je viens de finir, & a prescrit néanmoins à chacun d'eux son mobile & ses loix.

Nous avons vû que les Théocraties & les Républiques avoient pris le Ciel même pour modèle de leur administration. *C'est la vertu, dit M. de Montesquieu, qui doit être le mobile du Gouvernement Républicain.*

Nous avons vû que le Despotisme n'avoit jamais cherché qu'à représenter le grand Juge exterminateur, dans la Théocratie corrompue. *C'est la crainte, dit encore M. de Montesquieu, qui doit être le mobile du Despotisme.*

*C'est l'honneur*, dit enfin ce Législateur de nôtre siècle, qui doit être le mobile de la Monarchie. Nous avons, en effet, reconnu que c'est le seul Gouvernement raisonnable, fait pour la Terre, qui laissant à l'homme le sentiment de son état de son existence, doit être soutenu & conservé par l'honneur, qui n'est autre chose que le sentiment que nous avons tous de la dignité de nôtre nature.

Quoi qu'ayent donc pû dire la passion, l'ignorance & la superstition, contre les principes du sublime Auteur de l'*Esprit des Loix*, ils sont aussi vrais que sa sagacité a été grande pour les deviner; mais tel est le privilége du genie, d'être seul capable de connoître le vrai d'un grand tout, lors même que ce tout lui est inconnu, & qu'il n'en voit encore qu'une partie.

Que ne vit-il encore, cette homme unique entre tous les hommes de nos jours, & de tous les siècles passés, pour nous instruire, & en particulier pour rentrer dans cet ouvrage, comme dans un bien qu'il feroit mieux valoir que moi! Puisse-t-il, quelque informe que soit cette esquisse, recevoir l'hommage que j'ose en faire à sa mémoire!

F I N.





---

---

T A B L E

D E S

S E C T I O N S.

- S**ECT. I. Differens sentimens sur l'origine  
du Despotisme pag. 3
- SECT. II. Route qu'il faut suivre pour parvenir  
aux véritables sources du Despotisme 12
- SECT. III. Les anciennes révolutions de la Na-  
ture sont les sources innocentes de toutes les er-  
reurs humaines 18
- SECT. IV. Impressions que les malheurs du  
Monde ont dû faire sur les hommes 24
- SECT. V. Premiers effets des impressions des  
malheurs du Monde sur la Religion & sur le  
Gouvernement des hommes page 28
- SECT VI. Principes des premières institutions  
religieuses, & erreurs qui sont sorties de l'abus  
qu'on en a fait 35

238 TABLE DES SECTIONS.

- SECT. VII. Principes des premières Institutions  
Civiles & Politiques. Les hommes prennent  
le Gouvernement Théocratique p. 57
- SECT. VIII. Le souvenir des anciennes Théocraties est absorbé par le tems; les fables seules  
en conservent quelques vestiges 80
- SECT. IX. Quels ont été les usages Théocratiques. On retrouve chez toutes les Nations,  
& ces usages, & les abus sortis de ces usages  
corrompus 88
- SECT. X. Les Théocraties produisent l'idolatrie 106
- SECT. XI. Abus politiques du Gouvernement  
Théocratique 124
- SECT. XII. Les Théocraties produisent le  
Despotisme 135
- SECT. XIII. Les Usages Théocratiques se con-  
servent chez tous les Despotes civils 154
- SECT. XIV. Suite du même sujet 166
- SECT. XV. Les usages Théocratiques se conser-  
vent chez tous les Despotes Ecclésiastiques 181
- SECT. XVI. Tous les Despotes veulent com-  
mander à la Nature même 187
- SECT. XVII. Vestiges d'usages Théocratiques  
dans les Cours de l'Europe 193
- SECT. XVIII. Sources des variétés & des con-  
trariétés qu'on apperçoit dans les usages de dif-  
férens Gouvernemens Despotiques 196

**TABLE DES SECTIONS. 239**

**SECT. XIX. Du Despotisme de la Chine p. 207**

**SECT. XX. Conclusion sur le Despotisme 218**

**SECT. XXI. Comment le Despotisme a pris fin  
en Europe. Les Républiques lui succèdent.**

**Faux principes de ce nouveau Gouvernement**

**221**

**SECT. XXII. Du Gouvernement Monarchique**

**229**

**OBSERVATIONS sur le Livre de l'Esprit des Loix**

**234**

**FIN DE LA TABLE.**





